

JEAN DE PIERREFEU

**PATERNE
OU L'ENNEMI
DU SPORT**

« Ah ! le sport, en dépit des théories
et des « bobards » de la presse, quelle
belle machine à faire le vide dans les
cerveaux ! »

J. FERENCZI ET FILS, ÉDITEURS

Université Lille2 Bib.de la FSSEP



3 2227 30 005 618 2

6^e Mille



90
UNIVERSITÉ LILLE 2
FACULTÉ DES SCIENCES DU SPORT
ET DE L'ÉDUCATION PHYSIQUE
CENTRE DE DOCUMENTATION
9, Rue de l'Université
59790 RONCHIN : Tél. 03 20 88 73 62

P A T E R N E
O U L'ENNEMI DU SPORT

DU MÊME AUTEUR :

Les Étapes d'une Victoire (Renaissance du Livre) . . .	1 vol.
L'Affaire Nivelles (Renaissance du Livre)	1 »
G. Q. G., secteur 1 (Crès)	2 »
Plutarque a menti (Bernard Grasset)	1 »
L'Anti-Plutarque (Éditions de France)	1 »
Comment j'ai fait fortune (Éditions de France)	1 »

R 5 FIC
JEAN DE PIERREFEU



STAD
STANRE

P A T E R N E
O U L'ENNEMI
D U S P O R T

« Ah ! le sport, en dépit des théories
et des « bobards » de la presse, quelle
belle machine à faire le vide dans les
cerveaux ! »

Su

J. FERENCZI ET FILS, ÉDITEURS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Dix exemplaires sur papier Hollande Van Gelder

numérotés de 1 à 10

Vingt exemplaires sur papier pur fil Lafuma

numérotés de 11 à 30

Copyright by J. FERENCZI et Fils, 1927.

*Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour
tous pays y compris la Russie.*

PATERNE OU L'ENNEMI DU SPORT

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

RENCONTRE DE PATERNE

Au mois de mai 1924, de passage dans une petite ville de Provence, où chaque rue m'évoque un souvenir et dont j'adore le charme vieillot, je rencontrai Paterne, un ami d'autrefois. M^e Paterne, avocat à la Cour, est un homme cordial, une nature affectueuse et un joyeux vivant. Son embonpoint le prédispose aux longues flâneries sur les avenues ombragées de platanes.

Depuis douze ans que je ne l'avais vu, il avait encore engraisé, sans en être vieilli, toutefois, car sa corpulence n'est qu'un excès de santé. Il m'amena sur-le-champ au café des Deux Garçons, qui nous rappelait à tous deux des heures de jeunesse pleines de rires insoucians. Que de fois, assis devant ces mêmes guéridons, avions-nous disputé de choses frivoles, moi sortant de la Faculté, lui du Palais, où il faisait ses premiers pas de stagiaire.

Après l'échange de ces riens joyeux qui sont le trésor commun des camarades d'école, Paterne me demanda si mon séjour devait se prolonger.

— Non, lui répondis-je, je rentre à Paris, où je vais assister aux Jeux Olympiques.

Paterne releva ses gros sourcils d'un air narquois.

— Les Jeux Olympiques, dit-il, es-tu donc de ces « gentlemen » qui donnent dans le sport? Drôle de goût, ajouta-t-il. Comment peux-tu accorder le moindre intérêt à ces exploits qui peuvent séduire un homme du peuple, mais non un lettré comme toi?

Je regardai Paterne avec étonnement. Il approche de la cinquantaine, étant mon aîné de huit ans environ; son visage rasé où se lit la finesse du basochien s'arrondit comme une pleine lune, trois mentons descendent sur son faux-col et son ventre s'étale entre des cuisses puissantes. Tout en lui, l'œil égrillard, le teint frais, la bouche charnue, dit l'épicurien, ami des plaisirs de la table et des joies de la vie.

Il surprit mon coup d'œil qui jugeait son volume et se mit à rire franchement.

— Non, mon vieux, non, ne crois pas que j'imite le renard de la fable. Ce n'est pas seulement parce que je suis un gros homme que je blâme le sport, ma raison m'interdit de partager l'enthousiasme excès-

sif qu'on réserve aujourd'hui à messieurs les athlètes. Car, je le sais, le sport est à la mode.

« Ici même, dans ce trou provincial, nos jeunes gens se croient obligés de « s'entraîner », comme ils disent, et de jouer au football, le dimanche, sur une prairie décorée, pour la circonstance, du nom de stade. J'ai eu la curiosité d'aller les voir. Ils m'ont empli de stupeur et un peu écoeuré.

« Eh! quoi, à cet âge, passer son jour de congé à se bourrer de coups, à se houspiller autour d'un ballon de cuir. Qu'on fasse ces choses à douze ans, soit, mais quand on est un homme! Vois-tu cela me dépasse. Il n'y a donc plus de jolies filles à regarder? N'ont-ils pas des amis avec qui causer, dire des bêtises, aller au café? La flânerie n'a-t-elle plus de charmes? Pour faire un métier de brute et y prendre plaisir, il faut vraiment avoir la tête creuse. Soyons raisonnables, voyons, cela te paraît naturel, à toi, qu'on mette tout son idéal à se faire des muscles? Je te jure que Molière, avec son solide bon sens se serait royalement fichu de ces fous qui, pour s'amuser, choisissent de s'éreinter et triment comme des forçats au lieu de boire frais, en joyeuse compagnie. Tu n'as jamais pensé à ça, hein? Molière, au nom de la raison, railant la manie sportive. Il n'y aurait pas manqué, sois-en sûr. »

Je me mis à rire sans conviction. Le bon sens de Paterne m'agace, mais, au point de

vue de la sagesse terre à terre, il a raison. La passion sportive qui brave tant de fatigues et recherche l'effort pour le plaisir est inexplicable aux gens raisonnables. L'instinct de jeu qu'on trouve chez l'enfant et le jeune animal n'a rien de commun avec l'esprit sportif. La nature y répugne qui recherche le moindre effort.

— Comment ne vois-tu pas, dis-je à Paterne, la haute qualité des jeux du stade! Admirables stimulants de la volonté, ils donnent le goût de l'énergie en même temps qu'ils fortifient le corps.

Mon compagnon secoua la tête :

— On nous la baille belle avec des mots sonores, dit-il. Drôle de volonté, celle qui consiste à se lancer tête baissée dans la mêlée pour enlever le ballon au risque d'attraper un mauvais coup; étrange énergie, celle qui pousse un garçon à courir jusqu'à tomber épuisé pour la vaine gloriole d'établir un record. Il n'est pas besoin de commettre ces folies pour se fortifier.

*
**

Il faudrait, pour faire comprendre ces choses à Paterne, le plonger dans une autre atmosphère. L'état d'âme sportif lui échappe. Soupçonne-t-il seulement le noble orgueil qu'on éprouve à commander à ses muscles? Et la plénitude de joie d'un athlète en

« pleine forme » en a-t-il la moindre idée? Entre un sportif et lui il y a un monde d'incompréhension.

Je suis sûr qu'il trouve choquant d'exalter l'animal humain et de lui accorder une importance qu'à ses yeux mérite seul l'esprit. Allez lui dire que ces jeunes hommes qui s'entraînent physiquement, pratiquent la vertu. Il vous rira au nez et les assimilera dédaigneusement à ces vierges folles de leur corps dont parle l'Écriture. Car il appartient à une race vertueuse qui proclame la supériorité du moral sur le physique et trouve suspect qu'on entoure de tant de soins la guenille humaine.

N'est-il pas de cette bourgeoisie qui crie au scandale devant la nudité et qui regarde certain petit cheval de toilette comme un instrument de dévergondage? Ce qui ne l'a pas empêché d'hériter de ses pères un vif penchant pour la grivoiserie. Il ne connaît pas de plaisir plus digne de l'homme que la bagatelle; c'est par là qu'on conquiert son admiration. Ainsi, il se juge dans la bonne tradition gauloise, à quoi il tient beaucoup car il est patriote.

À cinquante ans, Paterne ne s'est pas encore aperçu qu'il y a quelque chose de changé en France. Comme la plupart des hommes, il a des yeux pour ne pas voir. Il prend pour une détestable mode anglo-saxonne le mouvement sportif irrésistible, qui a profondé-

ment modifié les esprits et qui se développe avec une rapidité incroyable depuis trente ans. Peut-être, s'il avait eu des enfants, aurait-il soupçonné l'importance de l'événement, mais n'en ayant point, il a été incapable de sortir de lui-même et de pénétrer dans l'âme des nouvelles générations.

Mais, soudain, je me souviens que Paterne est un humaniste distingué et j'essaye de le convaincre de son erreur en évoquant les Grecs.

— Eh! quoi, lui dis-je, vas-tu mépriser l'activité du stade que nous a légué l'Hellade antique, ces jeux que Platon pratiquait avec passion et à quoi il a dû ces larges épaules d'où lui est venu son nom?

Paterne ne se démonte point :

— Oui, oui, dit-il, les Grecs, je sais, mais quel rapport avec nous? Chez eux l'exercice physique était la principale occupation, le premier devoir de l'homme libre, parce que le salut de la Cité dépendait de la force musculaire des citoyens. Courir, sauter, lancer le javelot, combattre avec le ceste, tout cela c'était alors la préparation à la guerre. Que le corps entraîné y gagnât un surcroît de beauté dont la statuaire a tiré de splendides modèles, je te l'accorde, mais l'utilité commandait ces exercices. Tandis que chez nous le sport est artificiel et ne répond à rien. Le canon, la mitrailleuse, le fusil, sans parler des gaz asphyxiants, ont modifié le problème de

l'éducation militaire. La guerre moderne n'a que faire des records de course à pied ou de saut en hauteur. Dans une civilisation comme la nôtre, ce sont là jeux de cirque et qui ne sont faits que pour des histrions.

« Et puis, mon cher, ne craignons pas de dire les choses comme elles sont : Ces Grecs d'esprit subtil, si artistes qu'ils fussent, c'était tout de même un peuple primitif sous bien des rapports. Vivant à moitié nus sur la place publique, ayant un carré d'étoffe pour se draper, une tunique pour se couvrir, ils rappelaient bien un peu, par la simplicité des mœurs les « arbios » ou les « soudanais ».

« Nous, nous connaissons le confort, nous avons une garde-robe compliquée, notre respectabilité s'oppose à ce que nous nous exhibions à poil. Il est absurde d'imiter les Grecs quelques heures le dimanche, alors que, du lundi au samedi, notre existence n'a plus rien de commun avec la leur. Les Grecs passaient leur vie au gymnase, les maîtres y enseignaient, on parlait politique en même temps qu'on s'y entraînait. C'était pour eux à la fois le café, le cercle et le collège. D'ailleurs, les citoyens libres qui ne travaillaient pas allaient seuls au Stade, les marchands, les artisans, les esclaves n'y allaient point.

« Aujourd'hui, chez nous, tout le monde travaille. Dès qu'on est entré dans une carrière, on n'a plus guère le temps de faire du sport. Notre civilisation a dépassé l'étape de

vie primitive qui s'accommode des mœurs athlétiques. Qu'on joue au golf ou au tennis, pour se divertir, ou à d'autres jeux de grand air, d'accord, mais s'adonner au sport avec la frénésie qu'on y met aujourd'hui, je le répète, est une mode absurde et qui prépare la Décadence. »

Ce parti pris commence à m'échauffer pour de bon. Est-il possible de nier avec tant d'obstination la grandeur de cette renaissance physique qui constitue dans l'histoire des mœurs un événement aussi considérable que la renaissance intellectuelle dans l'Europe du quinzième siècle?

— Paterne, lui dis-je, je ne pensais pas qu'il était possible de trouver un homme cultivé aussi ignorant que toi des réalités de son temps. Je te laisse à ton aveuglement, mais sache que le sport dont tu es l'adversaire va changer le monde.

Et, tandis qu'il éclatait de rire en se frappant sur les cuisses, je le quittai sur une poignée de main amicale, mais le regard courroucé.

CHAPITRE II

LA COUR DES GRANDS AU LYCÉE DE X...

J'ai eu beau dîner au frais sous les arbres, dans le jardin de l'hôtel, aménagé sur l'emplacement des thermes gallo-romains, la diatribe de Paterne me trouble et me poursuit. Est-ce lui qui se trompe ou moi? Cette jeunesse sportive annonce-t-elle la décadence? *Panem et circenses!* Voilà le mot fameux qui permet aux imbéciles ou aux ignorants de pousser le cri d'alarme.

Mais qu'y a-t-il de commun entre les jeux féroces du Cirque, où une populace avide de sang allait assouvir ses instincts cruels, et la noble émulation de tant de jeunes gens qui s'entraînent sur les terrains de sport? Leur belle santé morale, cette splendide passion pour la lutte et l'effort, qui trempent la volonté, leur horreur de la débauche et de l'alcool qui dégradent l'homme, ne méritent-elles pas l'admiration? Quelle

différence entre ce qu'ils sont et ce que nous avons été à leur âge.

Oh! Paterne, as-tu oublié le lycéen que tu fus? Et, tout en fumant mon cigare dans le jardin rendu peu à peu au silence, je revois par la pensée le grand lycée du Midi où Paterne et moi, à quelques années d'intervalle, nous avons passé nos jeunes années.

Examen de conscience pénible, mais combien salutaire, et que tout homme, aux approches de la maturité, devrait faire souvent pour se connaître mieux soi-même, mesurer la marche du temps, le changement des mœurs et l'abîme qui s'ouvre entre les générations.



S'il faut en croire feu Barrès, nous n'avons, pour être dans la vérité, qu'à suivre les traditions de notre race et de notre milieu social car elles sont le fruit de l'expérience acquise et l'expression même de la sagesse.

À quinze ans j'étais, sans le savoir, fortement barrésien; mon respect pour les usages consacrés eût fait la joie du maître. Il y avait, en effet, au lycée de X... quelques vigoureuses traditions éminemment respectables.

Quant on avait atteint l'âge du baccalauréat, ce qui vous conférait l'honneur d'entrer dans la cour des grands, il était de règle de renoncer à jouer. Groupés par clubs, les

lycéens faisaient gravement les hommes, c'est-à-dire qu'ils fumaient en cachette, buvaient de l'alcool et débitaient des obscénités. Ceux que l'amour avaient gratifié d'un accident vénérien marchaient environnés de prestige.

Etre vierge de corps, sinon d'esprit, causait une honte qu'on dissimulait soigneusement. On n'y parvenait pas toujours, d'ailleurs. Dans ce cas, la plus grave insulte qu'un adolescent pût recevoir se traduisait par cette formule méprisante : « Espèce de puceau ! »

Aussi, pour y échapper, la plupart n'avaient de cesse qu'ils n'eussent fait une apparition dans les quartiers mal famés du port. C'était un mauvais moment à passer, mais qu'un garçon bien né était tenu de subir pour s'acquérir l'estime de ses pairs. Quand un nouveau demandait à faire partie d'un club, on s'informait d'abord du degré de son initiation amoureuse. Si un camarade déclarait l'avoir vu chez Aline ou Nelly, le *dignus intrare* était prononcé. Il est à peu près sûr que les fausses déclarations de ce genre n'étaient pas rares.

Cette jeunesse, qui aimait les mauvais livres et tirait orgueil de ses vices, avait horreur du mouvement, des exercices physiques et de tout ce qui assainit l'esprit. Pourquoi? Sans doute parce que la hantise sexuelle s'accommode d'un certain cloportisme.

On ne trouvait pas, chez les grands, dix volontaires pour suivre chaque semaine la séance de gymnastique qui durait une demi-heure, et encore ceux-là étaient-ils moqués par leurs condisciples. Il était admis que les cancre seuls pouvaient trouver du goût à la pratique des agrès et on les soupçonnait de n'aller au gymnase que pour échapper à l'ennui des études.

Plus nous avançons en âge et plus notre mépris pour le mouvement augmentait. Les élèves de philosophie ou de mathématiques spéciales se promenaient de long en large, ou, le plus souvent, restaient à discuter immobiles, formant le rond dans un coin de la cour, les mains dans les poches, le dos voûté. Parfois, l'un d'eux allumait une cigarette dont il tirait une bouffée en soufflant la fumée dans sa blouse, puis la passait à son voisin, en surveillant du coin de l'œil le va-et-vient du pion. La chevelure en désordre, mal lavé, avec dans l'allure je ne sais quoi de rabougri et d'ankylosé qui nous paraissait le comble de l'élégance, nous avions plus l'air de vieux que d'adolescents.

Ainsi étions-nous encore, vers 1896, en province, gardiens fidèles de la tradition que nous avait transmise nos aînés. Il arrivait même qu'à l'image des vieilles gens, nous nous affligions de voir ces mœurs magnifiques déchoir avec les nouveaux venus. « A douze ans mon frère avait attrapé la c...

p... », disait avec orgueil un de mes camarades, fier que ce titre de gloire fût réservé à sa famille et navré de n'avoir pu marcher aussi brillamment dans cette voie. Et il concluait : « Nous ne sommes plus que des fausses couches. »



Après le lycée, devenus étudiants, la liberté ne nous faisait pas une âme plus belle. Le pli était pris et la tradition n'était pas meilleure. Sans doute quelques-uns mêlaient une nuance de sentiment à cette poursuite de la sensation voluptueuse. On en citait qui se morfondaient d'amour pour telle commise de magasin. Mais la grande affaire était toujours la satisfaction de l'appétit sexuel.

Quand je revis par le souvenir ce temps de l'éblouissante jeunesse que la plupart des hommes parent de tant d'attraits, je ne puis m'empêcher de le haïr. Lequel de nous pouvait se dire simplement heureux? Mordu sans cesse par le désir et torturé par la timidité, nous allions comme des loups affamés sous la hantise de la chair féminine, dans l'admiration des plus grossiers d'entre nous qui trouvaient à satisfaire leurs appétits. Il n'était pas de fille ou de femme que nous ne salissions en paroles ou en pensée. Aujourd'hui, le rouge me monte au front à me rap-

peler certaines conversations cyniques dont nous faisons l'ordinaire de nos loisirs.

Etions-nous particulièrement corrompus? Je ne le crois point, mais la vie que nous menions ne comprenait pas de distraction plus haute que le pourchas de la femme. Au reste, nous méprisions tout ce qui auréole d'un peu de grâce et de délicatesse la recherche de l'amour, je veux dire la conversation galante, les billets doux et les soupirs. Comme le chasseur insatiable, nous ne voulions qu'une pièce de plus au tableau.

A cette époque, un malheureux garçon dont j'avais été le condisciple au lycée, fut pris dans un terrible scandale. Amant d'une femme mariée à un capitaine au long cours, il avait aidé sa maîtresse à empoisonner le mari avec de l'arsenic. Au procès qui se déroula on fit état d'un carnet singulier trouvé chez ce garçon.

Par un raffinement de cynisme inconcevable, il n'avait jamais omis de noter soigneusement ses exploits amoureux depuis le jour où il s'était déniaisé. Et les commentaires qui accompagnaient ces notes étaient rédigés en termes d'une crudité affreuse. Or, ce garçon, loin d'être une brute, avait de l'esprit, des lettres; s'il exerçait sa faculté d'analyse à commenter ses sensations, c'était, évidemment, plus par orgueil que par dépravation réelle. Preuve formelle que l'instinct de conquête inné chez les jeunes gens

et qui en d'autres temps privilégiés les incite à l'héroïsme ne trouvait pas alors à s'exercer autrement. Preuve aussi que des organismes d'adolescents privés de toute hygiène physique ne peuvent nourrir que des pensées impures.

Il était temps qu'on orientât la jeunesse vers d'autres ambitions. Et l'évocation de ces souvenirs me fait tout à coup comprendre la profondeur du mal auquel la France de 1870 a dû être en proie. Je m'explique le cri d'alarme que poussèrent certains hommes de bonne volonté après la dure épreuve de l'invasion.



Vers 1887, en effet, on vit surgir en France les apôtres de la culture physique, dont le mot d'ordre était : Il faut viriliser la France. Des ligues pour la propagation des exercices physiques et des jeux de plein air se fondaient à l'imitation de l'Angleterre. Dans quelques collèges de Paris on créait des associations de jeux et de belles âmes se dévouaient pour répandre la bonne parole. Mais le courant était dur à remonter. Les bataillons scolaires s'étaient déjà rendus ridicules. L'obligation morale qu'on faisait aux enfants de se fortifier le corps pour le bien de la patrie assimilait ces exercices à une nouvelle espèce de pensums.

Si, par bonheur, l'Université ne s'était pas déclarée hostile à ces jeux de force dont elle craignait le contre-coup sur la discipline, tout ce beau zèle fût tombé à plat. Mais il suffit que leurs éducateurs fissent grise mine au sport, pour que les collégiens s'y livrasent avec entrain. Ils affluèrent aux clubs athlétiques qu'on fondait un peu partout.

Mais le mouvement de régénération était lancé depuis dix ans que nous en étions encore, au lycée de X..., aux mœurs détestables que je viens de décrire. La province n'était pas la seule à résister. Chose curieuse, en plein quartier latin, Maurice Barrès, Prince de la Jeunesse, mettait en style élégant des propos dont le cynisme rappelait nos conversations de la cour des grands. Avec quelle stupeur j'ai relu ces jours-ci les premières pages d'un *Homme Libre*. « Le malheur, dit Simon, c'est que nous avons perdu l'habitude de la chasteté. »

Dans sa bouche, vous entendez bien que ce malheur est un sujet de fierté. Ce barrérisme du début, compliqué d'indigestions, d'insomnies et de migraines, révèle un lycéen qui a trop dédaigné la gymnastique. Barrès mourra d'ailleurs, après une glorieuse carrière, sans avoir jamais tenu compte du sport. Oubli surprenant chez un professeur d'énergie. Comme lui, tous ceux de son temps étaient également inattentifs à la Renaissance physique, car les générations, une

fois engagées dans la vie, ne regardent plus en arrière.

*
**

Ainsi, à mon tour, je suivais la pente où j'étais engagé. Dix ans étaient passés depuis ces tristes débuts. Mes amis et moi nous étions parvenus à l'âge de la première maturité. Un peu de tendresse était apparue en nous.

L'important était moins de posséder les femmes que de vivre intensément par le cœur. Nous nous donnions de la meilleure foi du monde « la comédie des chagrins imaginaires » et quand, pris à notre piège, il nous arrivait de rencontrer sur la route un vrai désespoir sentimental, la certitude d'en être ennoblé n'était pas sans adoucir notre infortune.

Depuis le lycée je n'avais, pour ainsi dire, plus fréquenté de très jeunes gens. Je ne pensais pas qu'ils fussent différents de ce que j'étais jadis moi-même et cela suffisait pour que je n'eusse à leur égard aucune curiosité.

A ce moment, le hasard me fit découvrir combien il est important d'être né dix ans après nous. Ce n'est pas devant toi que s'ouvre l'avenir, mais derrière, il marche sur tes talons, avec les générations qui te suivent. Prends garde de ne pas le voir venir si tu ne sais pas te retourner.



Un soir, dans notre pension du quartier latin, un jeune homme d'une vingtaine d'années à peine, vint s'asseoir à notre table, amené par un de nos compagnons. Pour lui faire honneur, on servit un bourgogne dont nous étions assez fiers. Raymond G., c'était le nom du jeune homme, refusa de s'en laisser servir.

Je remarquai alors qu'il n'avait bu que de l'eau. Cette hygiène nous parut suspecte et quelqu'un ne manqua pas de le plaisanter sur les cuisants regrets que laisse parfois l'amour. Raymond rougit extrêmement et, visiblement offensé, il répondit que son régime sportif ne comportait aucune boisson.

Un pareil motif me parut si nouveau qu'un peu plus tard je le priai de me renseigner là-dessus. Les explications qu'il me donna sur sa vie m'enchantèrent. Le pur esprit de la Grèce antique revivait chez ce jeune garçon. Je m'imaginai Agathon, Alcibiade, Apollodore à son image.

Raymond vivait fraternellement avec deux amis artistes peintres, dans un atelier qu'ils louaient en commun. A peine levé, sa journée débutait par des exercices physiques qu'il accomplissait avec la minutie d'un rite religieux. Appliquées au mur, des reproduc-

tions de la statuaire grecque témoignaient de son sens artistique. Mais, chose étrange, il se les était procurées dans un but utilitaire, comme type de la beauté physique à laquelle il aspirait.

Au moment où je fis sa connaissance, il s'efforçait d'acquérir ces muscles légers qui s'incurvent à droite et à gauche de l'abdomen comme la bordure d'un bouclier et qu'on voit apparaître sur l'Arès victorieux du Louvre. Il manipulait, à cet effet, un lourd plateau de bois selon un mouvement circulaire qui se communique des bras aux hanches. Il disait que rien n'est plus beau qu'un ventre étroitement serré dans une ceinture de muscles à l'épreuve des plus rudes coups.

Artiste d'un nouveau genre, ce garçon sculptait, à la lettre, son corps svelte et bronzé, jaloux de rivaliser en perfection avec les plus purs modèles de l'antiquité. Il ne buvait que de l'eau, mangeait des fruits et, pour se délasser de ces longues séances de travail, il allait, deux ou trois fois par semaine, courir au Bois un 1.500 mètres, contrôlant sur sa montre-poignet le temps qu'il avait réalisé.

Ces gestes n'étaient pas l'effet de la coquetterie qui poussent les femmes à multiplier les soins de beauté. Aucun narcissisme ne gâtait cette nature particulièrement saine. Mais, trouvant, dès son jeune âge, les exer-

cices sportifs parmi les rites de sa génération, il s'y était adonné spontanément.

Le merveilleux équilibre que cette pratique lui avait valu l'avait préservé des troubles de la puberté et des curiosités malsaines dont les collégiens de mon temps étaient tourmentés. Comme d'autres prennent le pli de la prière, il conservait celui d'assouplir ses muscles chaque jour. Il en retirait un bénéfice moral tout semblable. Et, de fait, le bonheur l'habitait, bien qu'il n'eût pour vivre que le maigre produit de traductions anglaises, en attendant mieux.

Il fallait bien se rendre à l'évidence, cette sérénité d'humeur provenait de la condition de son corps. Négligeait-il un jour ou deux son travail musculaire, il sentait naître en lui un point d'angoisse et son âme s'assombrissait.

Cette règle de vie paradoxale me causa d'abord le plus vif étonnement. Ces pratiques que mon jeune ami utilisait à des fins spirituelles avec la lucidité méthodique d'un philosophe de l'Académie, à l'entendre, des milliers de garçons s'y soumettaient avec la même persévérance.

Il m'était arrivé de rencontrer la nuit des groupes de jeunes gens en caleçons et en chandail courant comme de pâles fantômes autour de l'île Saint-Louis ou dans la cour du Carrousel. On m'avait dit : ce sont des sportifs qui s'entraînent, et celui qui m'avait

renseigné avait touché du doigt son front afin que je n'ignorasse point qu'un semblable passe-temps confinait à la folie inoffensive. Dès lors, je regardai avec plus d'attention ces exemples d'un courant d'habitudes si nouveau auquel j'étais resté jusqu'ici complètement étranger.

*
**

C'est une chose assez rare pour un homme de trente ans que de découvrir un nouvel attrait à la vie. À cet âge, la plupart ont déjà terminé leur croissance spirituelle. Le pli est pris des habitudes définitives qui les gouverneront dans la suite de leur existence.

J'eus l'heureuse chance d'échapper à la règle commune du fait de mon initiation sportive. Vers l'année 1912, je découvris soudain le vif plaisir de fréquenter les terrains de jeux, accompagné par mes jeunes amis que mon zèle de néophyte amusait.

Bien des fois, à cette époque, il m'est arrivé de penser que le génie de Socrate s'était vivifié à la fréquentation de la jeunesse. Les jeunes hommes lui révélaient la pente de la nature que l'homme mûr, inéluctablement condamné à tourner à l'automate, est tenté d'oublier; il leur apprenait à jouir intellectuellement de la vie et à discipliner leur spontanéité.

Grâce à mes jeunes amis, et entre tous à Raymond G..., je dois d'avoir gardé quelques années de plus qu'on n'a coutume dans notre civilisation moderne, où l'homme est précocement vieilli par un labeur intensif, la jeunesse du corps qui facilite la jeunesse de l'âme.

Je découvris, alors, un monde inconnu qui me transporta de plaisir et d'admiration. J'avais l'impression de remonter le cours du temps, de revivre une époque disparue de la durée.

Jusqu'ici, mon ambition de provincial épris d'art et de littérature me donnait à croire qu'il n'y avait pas de bonheur comparable à celui que donne la vue d'une répétition générale où l'on coudoie, dans un remous de femmes parfumées et fardées, des comédiens, des littérateurs, des clubmen, des journalistes, des hommes politiques notoires, tous gens que j'imaginai spirituels, pleins d'ironie, menant une vie fiévreuse ennoblie par la passion et l'amour du beau. Combien j'enviais certains jeunes gens bien habillés, doués d'une incroyable aisance, que je voyais admis à l'honneur d'escorter quelque comédienne illustre, dans la familiarité de laquelle ils vivaient le plus naturellement du monde.

Par la suite, ce jugement optimiste s'était un peu assagi, et sans cesser de me croire le plus favorisé des mortels, le tableau s'était découvert moins brillant à mesure que les

cheveux gris, les pattes d'oie, les rides m'apparaissaient sous la teinture, le fard et les sourires des protagonistes.

Mais le charme tomba d'un seul coup et fit place à un sentiment de dégoût, non moins excessif, pour cette humanité de serre chaude qui sentait le renfermé, quand, par une matinée de printemps éblouissante, j'assistais dans le cadre de verdure d'un club athlétique, au départ d'un quatre cents mètres haies.

Je regardais avec stupeur ces adolescents superbes, au corps hâlé, aux longues jambes musclées; j'aspirais l'air imprégné d'une fraîche odeur d'herbe et la chaleureuse émanation de ces corps virils transfigurés par l'effort de la course; je compris la rayonnante beauté de la vie physique et que les peuples qui s'y étaient passionnés n'avaient pu qu'imposer leur domination aux autres.



Dès lors, on me vit partout où le sport réunit ses fervents. Une pelouse ornée d'athlètes me parut le plus beau décor qui se pût voir. J'appris à connaître les meilleurs champions dans tous les ordres sportifs, et à suivre les compétitions où affluaient les amateurs.

Chaque fois, c'était un public spécial, dont la variété, le pittoresque, la foi ardente

me remplissaient d'étonnement. Là j'ai découvert le peuple nouveau que les temps sportifs ont fait naître en France, rude, enthousiaste, passionné de spectacles héroïques, où se coudoyaient toutes les classes sociales dans une sorte de fraternité d'arme qui rappelait la vie des camps.

Avec quel plaisir je m'asseyais, parmi mes relations nouvelles à l'un des cafés de la Porte Maillot, quartier général du monde sportif. Cette avenue de la Grande-Armée dont chaque immeuble abrite une firme d'automobiles, un garage ou un magasin d'accessoires, résumait à mes yeux le XX^e siècle, celui des conquérants de la machine, des hardis pionniers de la vitesse qui ont poussé l'audace de Prométhée aux dernières limites.

J'avais la sensation merveilleuse de vivre au sein d'une race nouvelle, à l'œil clair, à la puissante musculature, au cerveau net et sans détours. À chaque table du café, des jeunes hommes en costumes de sport, le visage rasé ou orné de la courte moustache en brosse, parlaient de cette voix métallique et brève qui révèle la décision. On entendait tout autour résonner la langue savoureuse des sports, née d'hier et déjà riche de mots techniques et d'expressions pittoresques.

Et toute cette population, éclatante de jeunesse et de vigueur, évoquait l'aspect de ces villes frontières où gronde le joyeux tumulte de la garnison.

Au bord du trottoir, somnolaient ces petites voitures de sport aux formes géométriques, basses et le museau allongé, que leurs pilotes font pétarader avec un bruit de tonnerre, en dépit de tous les règlements, comme si leurs moteurs débordaient comme eux de la joie de vivre.

Les camelots arrivaient en trombe, les bras chargés de feuilles humides, criant à tue-tête le dernier exploit sportif. Et il apparaissait bien que le monde n'avait pas de préoccupation plus grande que de savoir les résultats de la dernière course d'autos ou le nom du nouveau champion cycliste.

Comme ces jeunes gens, j'ai su par cœur la liste de tous les comingmen, hier obscurs, confondus dans la foule des mécanos et des apprentis, aujourd'hui brusquement illuminés des rayons de la gloire.

J'ai trépillé d'enthousiasme à l'arrivée du Tour de France, quand le vainqueur, annoncé par les dépêches des transparents, apparaît dans une tempête d'acclamations, couvert de boue, fumant de sueur et comme un cheval forcé à bout de souffle, mais galvanisé par la joie du triomphe.

J'ai vécu, ainsi, des minutes de délire, délicieusement vulgaires et brutales, ballotté par la cohue des enragés du sport et moi-même agité de sentiments sans nuances qui me remplissaient d'une joie violente et naïve.



Ah! les belles heures vécues à la course des six jours! Quiconque n'a pas hanté l'immense vélodrome du Parc des Princes ne comprendra jamais la vieille expression des auteurs latins : *le Lion populaire*, qui leur fut inspirée, sans doute, par la vue du cirque. Rumeurs farouches, grondements de gaîté, hurlements de colère, tonnerres d'applaudissements, et le roulement menaçant qui vous chavire le cœur d'angoisse de milliers de pieds impatients, frappant les gradins de bois.

Le plus épuisé des coureurs, quand il se sent fouetté au visage par une écume de quolibets, retrouve ses forces, avide de mériter l'acclamation qu'on réserve au vainqueur.

Et comment résister à ce vin enivrant que le populaire verse à ses favoris quand on y a une fois goûté? J'ai encore dans les yeux certains aspects de ce prodigieux spectacle. L'homme épuisé par un suprême *rush* et qui, vidé comme une loque, le visage couleur de plomb, poissé de sueur, les bras pendants, s'abandonne aux mains de ses soigneurs qui l'arrachent de sa selle, tandis qu'une femme blonde, en toilette de soirée, le sautoir de perles au cou, penchée sur l'homme avec orgueil et tendresse, lui essuie le front d'un fin mouchoir parfumé.

Et la nuit, quand l'éclat fulgurant des lampes à vapeur de mercure transforme les visages humains en faces de cauchemar! La ronde infernale des damnés de la piste se poursuit sans trêve, sous l'œil du public insatiable.

Sur les gradins, débraillé, rompu de fatigue et d'insomnie, le peuple mange les nourritures grossières qu'il a apportées pour se tenir en éveil. C'est sa politesse à lui de ne pas abandonner ceux qui pour lui plaire tournent en rond comme des écureuils, la fièvre aux tempes et la gorge brûlée de soif; un grand gaillard, à l'encolure de garçon boucher, renverse la tête et boit le jet rouge d'une bouteille; une femme en cheveux, son enfant assoupi posé sur ses genoux, mord dans une orange qui lui barbouille les joues de rosée sirupeuse.

*
**

Et d'un souvenir à l'autre, j'évoque ces matches de boxe fameux qui firent courir Tout-Paris à Luna-Park. Cela aussi avait marqué fortement dans mon existence.

Non certes que ces attractions eussent le pur et noble attrait des jeux du stade. Il s'y rencontrait trop de mondains et de snobs qui y cherchaient la satisfaction de jouissances suspectes. A de certains jours, on voyait se presser aux fauteuils qui environnent le ring

le public des répétitions générales, les mêmes cabotins, les mêmes « poules de luxe » avec leurs gigolos et leurs entreteneurs.

Du moins, les combats que se livraient entre les cordes les plus fameux boxeurs, présentaient un caractère de loyauté indiscutable et révélaiient les admirables ressources d'un art où se dépense tant d'énergie morale.

Combien ai-je vu d'esprits fins et délicats à qui le contact de la foule répugnait d'ordinaire, s'enivrer d'un plaisir sauvage devant ce spectacle qui soulevait en eux l'obscur désir d'être fort.

Dans ce milieu sportif, si mêlé et si pittoresque, des hommes, en effet, étaient venus que leur destin vouait aux travaux paisibles de l'érudition, aux joies silencieuses de l'étude. Ils avaient pris en dégoût les grimoires et les fantômes qui surgissent du passé dans la poussière des livres.

Quelques-uns semblaient avoir fait une gageure impossible en voulant vivre leur vie physique tant la nature avait ménagé avec parcimonie l'espace à leurs poitrines et la substance à leurs muscles. Mais leur volonté de croître en force et en santé bravait la fatigue et parfois le ridicule.

Ceux-là on les retrouvait immanquablement à tous les *events* sportifs, touchants de zèle et d'application. Ils constituaient l'innombrable armée des néophytes du sport, communiant dans le culte de la vie physique,

comme si quelque appel mystérieux de la Destinée, commandait à la vieille race humaine, à l'apogée de la civilisation, de rendre à l'animal l'hommage qui lui était dû.

Ma ferveur égalait celle des plus enthousiastes. Comme jadis Jean-Jacques, écœuré des villes, aspirait à vivre la vie sauvage en pleine nature, j'ai souhaité courir nu sur le sable de l'arène olympique, oublieux de tous les rites des civilisés et de leurs ambitions chimériques.

J'ai conservé de ce temps heureux un témoignage significatif dont la sincérité me touche après des années écoulées. Il constitue un document précieux sur l'état d'âme des hommes de ma génération, à qui la splendeur de l'animalité joyeuse fut tardivement révélée, comme ils étaient parvenus sur le versant de la vie qui conduit à la maturité.

C'est le journal d'un aspirant sportif, d'un néophyte de l'athlétisme, qui n'est autre que moi-même, tenu pendant le séjour d'un mois que je fis au Collège d'Athlètes de Reims. Cure miraculeuse, qu'à la manière de Mirbeau on eût pu intituler : « Les trente et un jours d'un ancien neurasthénique. »

CHAPITRE III

JOURNAL D'UN NÉOPHYTE

Reims, 1^{er} juillet 1913.

Me voici au sein d'un parc immense, oasis de verdure dans la plaine nue, aux portes même de Reims. Des pelouses vertes admirablement entretenues, des courts de tennis, des bosquets où l'ombre est favorable. C'est le parc Pommery, moitié terrain de jeu, moitié séjour de plaisance. A cette heure il est solitaire, reposant et frais, tout vibrant du chant des oiseaux.

Je marchais sur le gravier fin d'un pas allègre. On m'avait dit : « Le Collège d'athlètes, c'est là-bas, au bout de cette allée à droite. »

Et soudain, je sentis comme une présence. Je tournais vivement la tête et je le vis, LUI.

Debout sur un socle, il se dressait dans sa splendide nudité, sous un dôme de verdure formé par les grands arbres qui se rejoii-

gnaient très haut au-dessus de sa tête, il se dressait devant moi comme un reproche.

Je contemplai le corps admirable de l'Arès Borghèse avec un élan de ferveur. Mon œil scrutait le buste large, les pectoraux plats, le ventre léger soutenu par la ligne ferme des obliques, bombé et dur comme un bouclier de vivant métal, les jambes puissantes où couraient les longs muscles harmonieux. Je me vis, par contraste, serré dans mon complet moderne, les pieds dans des bottines, la tête coiffée d'un chapeau ridicule, et je baissai la tête sous l'ironie paisible de son regard de statue.

Comme je prolongeais ma méditation, j'entendis des pas sur le gravier. Un grand jeune homme, étonnamment mince, barbu, les épaules étroites, la poitrine creuse, s'avancait vers moi :

— Vous allez au collège, me dit-il.

— Oui.

— J'y vais aussi.

Je compris qu'il représentait un autre aspect de la misère physique. Tous deux, l'homme gras et l'homme maigre, nous jetons un dernier coup d'œil sur ce Grec insolent qui offrait son corps à notre admiration humiliée, et, sans dire un mot, nous reprenons notre route.

Nous franchissons un portail. Quelques pas encore et, devant nous, le sol s'enfonce. C'est le stade du Collège d'athlètes, cuvette

spacieuse aux flancs gazonnés, étagés en gradins. Vision antique! Nus, sous le soleil, des jeunes hommes s'exercent, pleins de grâce et de force. J'admire la teinte de leur corps qui va du bronze à la couleur brique foncée.

Les uns lèvent les bras en cadence, d'autres franchissent d'un élan les cordes des sautoirs; un peloton court d'un pas allongé sur la piste qui fait le tour du stade, et quand le groupe, animé d'un seul mouvement, passe devant nous, on entend le bruit rythmique des poitrines qui respirent l'air embrasé à pleins poumons. Il est onze heures, le soleil de juillet presque d'aplomb au-dessus de nous, fait luire tous ces corps bruns qui semblent l'aspirer par tous les pores. L'enthousiasme me soulève. Et, moi aussi, je veux courir nu sous le soleil.

Premiers pas sur le Stade

2 juillet. — Me voici incorporé dans la milice athlétique de Reims. Drapé dans un peplum, je prends des poses romaines. Tous mes vieux préjugés hygiéniques se révoltent à me voir dans cet appareil. Le rhume de cerveau me hante, la fluxion de poitrine ne va-t-elle pas se saisir de moi, néophyte timide, voué aux flanelles, accoutumé à fuir les courants d'air? Et puis, pour tout dire, je suis gêné par mon absence de vêtements.

Pourtant, il n'y a pas de temps à perdre. Hier, à la visite médicale, le docteur m'a fait entendre de dures vérités. Il m'a pesé, toisé, ausculté. Il a pris la mesure de mon vêtement physique de citadin que la vie commence à user et à défraîchir. Pour 1 m. 62 de taille, 74 kilos 500 de poids : total : 14 kilos à sacrifier *grosso modo*. Pression artérielle anormale, hypertendue. Le cœur, pas mauvais, mais prompt à l'affolement. Toutes ces faiblesses, le soleil et l'exercice vont les atténuer, affirme l'Esculape.

Dix heures! On sonne la leçon. Le lieutenant de vaisseau Hébert vient d'arriver. Un moniteur, d'un sourire engageant, m'invite à me mêler au groupe de ses élèves. Je suis un peu rassuré, nous sommes divisés en plusieurs sections. Les champions régionaux, boursiers du collège, forment une phalange séparée; les obèses et les chétifs, parmi lesquels je dois prendre place, connaissent un régime plus doux.

Me voici lancé dans la culture physique. Je commence à m'initier aux rites de la leçon-type dont Hébert est l'inventeur. Le civilisé que je suis éprouve je ne sais quelle fausse honte à esquisser gauchement les gestes, cependant naturels, qu'on exige de nous. Curieux sentiment. Qu'il est dur de faire le sauvage! Courir sur la pointe des pieds, sauter par bonds légers, marcher à demi courbé sur le sol, comme le Sioux sur le sen-

tier de la guerre. Je ruisselle de sueur en quelques minutes.

Horreur! Voici qu'on nous mène aux baquets et qu'on nous inonde d'eau. Je frémis à l'idée du rhume qui me guette. J'hésite à me mouiller. Mais un moniteur m'explique que c'est une précaution nécessaire contre les coups de soleil.

Maintenant c'est la série des sauts, saut en longueur, en hauteur, en profondeur, avec l'appui des mains. Oh! qu'elle est lourde la matière qui sert d'enveloppe à nos âmes.

A chaque tentative, le moniteur me fait observer que je suis au-dessous du zéro. La numération établie dans la méthode Hébert fixe une limite inférieure, minimum de ce qu'un homme doit réaliser dans toutes les épreuves, soit, un saut de 0 m. 80 en hauteur sans élan, 1 mètre avec élan, 2 mètres en longueur sans élan, 3 m. 50 avec élan. Ajoutez à cela 5 mètres à la corde lisse avec le seul secours des mains, et l'enlèvement à bout de bras d'une gueuse de fonte de 40 kilos. Ce minimum acquis, on peut commencer à travailler pour devenir athlète complet. Le record pour le saut en longueur avec élan, par exemple, étant de 7 m. 005, on voit que la marge est grande.

On me montre sur la piste Campana, le champion français, qui a réalisé cette performance, un homme plutôt petit, admirablement proportionné, légèrement et nette-

ment musclé, qui s'entraîne à la course. Car la course est l'exercice par excellence de l'athlète. Les hommes modernes sont plus forts des bras que rapides des jambes. Sédentaires, ils ont perdu cette agilité que possèdent toutes les races sauvages.

Qu'y a-t-il de plus sédentaire qu'un homme de lettres? Je m'en aperçois bien. Un 100 mètres couru en un « temps » fort long m'essouffle. Le 500 mètres me met sur le flanc. Je renonce, pour aujourd'hui, au 1.500 mètres. Je vivais sur de lointains triomphes au jeu de barres, et, par devers moi, j'avais la secrète prétention de courir vite. Vanité ridicule. La vitesse sportive obtenue par l'entraînement, est autre chose. Le record du monde des 100 mètres : 1 minute, 6 secondes, 4 cinquièmes. Je commence à comprendre cette appellation de héros donnée par les Grecs enthousiastes aux vainqueurs d'Olympie.

Lendemain de bataille.

3 juillet. — J'ouvre les yeux dans la chambre meublée où je suis descendu, car je n'ai pas osé encore loger sous la tente comme certains de mes camarades. Je suis terriblement endolori. Tous mes membres sont froissés et cette douleur me révèle l'existence d'une quantité de muscles ignorés jusqu'à ce

jour. Ma peau arbore les teintes pourpres des couchants méditerranéens ; j'ai l'impression d'être corroyé tout vif.

Je descends péniblement dans la rue. Chaque jointure craque, des aiguilles lardent mes chairs endolories et ma chemise gratte rudement mon dos à vif. N'importe, il faut persévérer et je retourne au Collège d'athlètes.

Néanmoins, pour aujourd'hui, je m'abstiens d'exercices. Je reste dévêtu, couché sur mon peplum, l'esprit plongé dans une torpeur animale dont je savoure le bienfait. Le lieutenant Hébert vient me rejoindre. Quel homme étrange ! Jeté dans notre civilisation par une erreur de date, il semble plus jeune que nous de plusieurs siècles. C'est l'homme primitif vivant en pleine nature. Un rire puéril sur les lèvres, il me raconte comment, dès son adolescence, il fut préoccupé par les problèmes de culture physique. Ce n'est pas l'idéal grec qui l'a inspiré, mais au cours de ses voyages, la vue des peuples sauvages.

« Imitons les sauvages ! voilà son ancienne. S'ils sont beaux, harmonieux, pleins de santé, c'est qu'ils accomplissent les actes de la vie naturelle, laquelle oblige l'homme, pour ses besoins et sa sauvegarde, à courir, lancer le javelot, grimper dans les arbres, comme à dormir longuement au soleil. »

« Nous qui ne pouvons pas vivre la vie naturelle, essayons du moins de la recréer.

Au lieu de pierres, lançons des poids; à défaut d'ennemis qu'il faut poursuivre à toute vitesse, en se cachant dans la brousse, en rampant sur le sol, faisons 1.500 mètres autour d'un stade et cinq minutes de marche indienne. Le soleil nourrit l'organisme, l'oxygène vivifie les tissus, respirons par tous les pores. »

Un homme placé dans ces conditions n'a besoin que d'une nourriture frugale. Hébert est l'ennemi déclaré de la gourmandise, des fortes mangeailles. Son rêve, c'est de se nourrir de noisettes, de bananes, de miel, de fruits cueillis sur l'arbre. Et il s'efforce d'y parvenir, dans la mesure du possible. Il me raconte les beaux jours vécus à la Guadeloupe pendant une croisière.

Autour de nous, peu à peu, sont venus se ranger les élèves. Des visages intelligents approuvent. Il y a là des étudiants, quelques hommes de lettres, un avocat, plusieurs médecins, deux officiers de marine, un musicien, un acteur, premier prix du Conservatoire, qui vient perfectionner sa plastique, déjà splendide.

Détail significatif, aucun d'eux ne fume. Est-ce volontairement qu'ils ont abandonné la cigarette ou la pipe? Non, ils avouent que la chose s'est faite le plus naturellement du monde. Quand on n'a pas de poches, on n'a pas de tabac. Et puis le soleil supprime les manies, anéantit les gestes automatiques,

vide le cerveau de toutes les pensées secondaires. Est-ce que le Collège d'athlètes, où l'on va refaire ses forces, guérirait aussi les âmes tourmentées des hommes modernes?

Bonheur parfait.

16 juillet. — Deux semaines entières que j'ai abandonné mon journal. Le temps passe si vite. Et puis le bonheur est muet, les peuples heureux n'ont pas d'histoire et je suis, à moi tout seul, un peuple heureux. Depuis quinze jours je n'ai pas lu une gazette. Que m'importe ce qui se passe en dehors du stade?

Comment les jours ont-ils passé? Je l'ignore. Ma fatigue a disparu et je connais désormais la joie de l'effort physique. J'ai abandonné Reims et la vie civilisée, j'habite sous la tente.

Mon premier réveil en plein air, après une nuit de sommeil profond sur un lit de camp, à l'abri de la toile goudronnée, je l'ai marqué d'une pierre blanche. Un camarade vint m'éveiller et souleva la porte de toile. Je sautai de mon lit et regardai au dehors.

De toutes les tentes sortaient des jeunes hommes frissonnants à la fraîcheur matinale. Conséquence paradoxale de cette vie naturelle, nous abandonnons au réveil les épais chandails et les pyjamas dont nous

nous couvrons la nuit. Déjà plusieurs élèves s'ébattent dans la piscine et l'on entend leurs cris joyeux. Du haut du sautoir de 15 mètres, un athlète, les bras levés, s'apprête à plonger. Un saut léger en avant et le voici qui s'élançe, les reins cambrés, il semble planer un instant dans l'air bleu, décrit sa courbe parfaite et s'engouffre dans le miroir d'eau étincelant qu'il brise de ses bras tendus.

O fraîcheur merveilleuse de la piscine au matin d'un beau jour! L'entraînement, ici encore, ne perd pas ses droits. Il s'agit de battre son temps de la veille. Les règles de la méthode exigent que l'on parcoure à la nage 100 mètres en un minimum de 3 minutes. Les nages les plus rapides sont pratiquées sous la direction d'un moniteur, l'over arm stroke, le crawl qui fait de l'homme une machine de course à deux hélices.

Au sortir du bain, la douche chaude, tout le grand jeu de l'hydrothérapie, le jet qui vous martelle les membres et vous lapide, la pluie fine et douce, tombant des pommes de métal percées de trous sur les magnifiques peaux tendues, polies, bronzées par le soleil.

Nous voici essuyés, reposés, pleins d'appétit. Mais, avant de courir à nos tentes pour préparer le petit déjeuner, nous nous dirigeons vers la bascule. La pesée matinale, c'est la prière de l'athlète. Chacun attend,

anxieux, les résultats que va lui signaler la tige graduée. Mais que de surprises! Tel qui, confiant dans l'exercice acharné de la veille, espérait une diminution de poids, a gagné quelques grammes. Tel autre, au contraire, qui s'accuse d'avoir flâné, a perdu une livre. Les premiers jours surtout, les résultats sont stupéfiants. En trois séances, j'avais perdu 4 kil. 500, je fondais littéralement à vue d'œil. Le quatrième jour, sans raison, je repris 1 kilo.

Et, pourtant, quelle sobriété! Nourri de raisin à midi, je me révélais suralimenté, grâce à la chaleur solaire qui m'inondait tout le jour. Ivre de grand air, je n'avais aucun appétit; comme par endosmose, tous les sucs vivifiant de la nature pénétraient dans mon organisme.

En revanche, tel adolescent débilité et privé de réserves graisseuses, se sent un appétit d'enfer et augmente régulièrement de 400 grammes.

La faune athlétique

Les élèves qui vivent sous la tente se réunissent au gré des sympathies. Car, tout de suite, un départ s'est établi entre les individus. On peut distinguer trois groupes animés d'un esprit différent.

Les uns font venir leurs repas de la ville

par les soins d'un hôtelier. Sous une bâche, plusieurs tables sont disposés, et, drapés dans leurs peplums, ils mangent en discutant. C'est le banquet platonicien où les sages prennent part avec la gravité qui sied à des néo-grecs.

Ceux-là se réclament, en effet, de la culture grecque intégrale. Ils n'ont pas renoncé au confort. Au culte de leur corps, ils joignent le respect des choses spirituelles. L'un d'eux, nouvel Alcibiade, vit sous une tente ornée de meubles légers. C'est dans cette tente que se tinrent plusieurs discussions fameuses où l'on démontra que toute l'admirable civilisation grecque n'était que le résultat de l'équilibre physique de la race. Conception matérialiste, tempérée toutefois par cette concession faite aux idéalistes du groupe : la culture physique conçue par les Grecs était une construction de l'intelligence, un effort de stylisation des mouvements de la vie matérielle. Hébert, quoi qu'il en ait, serait donc un héritier des Grecs.

En face du grand bâtiment couvert, sur le bord du stade qui regarde vers la plaine, vit une confrérie d'élèves soumis à une règle bizarre. Imbus de principes esthétiques dont l'origine néo-américaine choque les tenants du put hellénisme, ils pratiquent le végétarisme et professent l'homéopathie. La musique et la danse leur paraissent le résultat suprême de l'athlétisme : l'un d'eux cher-

che une notation musicale appropriée aux besoins rythmiques du corps humain. Nourris de légumes qu'ils préparent eux-mêmes, inventeurs de salades suspectes qu'ils offrent volontiers, on les accuse d'être des hérétiques. On les a vus, allongés à plat ventre, adorer le soleil.

En arrière de la piscine, sur la limite du parc Pommery et au milieu d'un rond-point de verdure, se dressent les deux tentes de la tribu des sauvages. Ceux-là, enflammés par les récits d'Hébert, sont revenus à l'état primitif. Ils rejettent la civilisation grecque comme enfermant un principe de décadence. Ils n'admettent que la libre expansion des instincts. Leur âme d'enfant, bercée aux récits de Mayne-Reid et de Fenimore Cooper leur est revenue. Ils ont l'illusion d'habiter dans la brousse et regrettent amèrement que le règlement du collège les empêche de dormir dans les arbres.

Un jour ils ont émis la prétention de vivre du produit de leur chasse. Mais le gardien du parc, consulté, a poussé les hauts cris. Faute de mieux, ils préparent sur un « primus » des nourritures pittoresques. On les appelle les mangeurs-de-choses-immondes. Au reste, il faut avouer que ces choses immondes sont délicieuses.

La tribu eut, pendant quelques jours, l'honneur d'abriter Jean Bouin. Le roi de la course à pied est également le roi de la cui-

sine. Il a confectionné, pendant son séjour, des plats provençaux dont le souvenir me fait monter l'eau à la bouche. Tout ce petit monde ne boit pas en mangeant. Une heure avant les repas et deux heures après, les élèves font ce qu'ils nomment leur repas d'eau.



Les nourritures absorbées, chacun s'allonge, selon sa convenance, sur les gradins gazonnés du stade, pour le bain de soleil. Pendant deux ou trois heures, plus longtemps même, silence complet. Nos corps inondés de chaleur bienfaisante participent de la vie des plantes. Là-haut, le ciel n'est qu'un vaste rayonnement. Nos yeux mi-clos filtrent une lumière pourpre et dorée. Parfois le sommeil s'abat sur nous et c'est un sommeil de féerie, traversée de lueurs qui nous donnent l'impression de l'éternité. La paresse, qui est un vice pour les civilisés, devient au collègue une vertu, puisqu'elle se confond avec l'immense repos des bêtes et des choses.

Parfois un besoin d'activité spontané pousse l'un des endormis à s'éveiller. Il descend dans le stade et s'exerce tout seul, de son plein gré. Un autre l'aperçoit et se joint à lui, puis tous, les uns après les autres, reposés et dispos, recommencent à travailler sans direction.

C'est à ce moment que l'on constate les progrès accomplis. La corde des sautoirs monte peu à peu, que l'on franchit avec aisance. Les muscles neufs, mieux adaptés à l'effort, lancent le disque plus loin que les jours précédents. On se jette des défis. On organise des courses par relais, image de la course du Flambeau pratiquée aux temps de l'Hellade. Certains décident de battre leur temps de la veille. La plus vive émulation règne sur le stade. Les boursiers du collège, champions des grands concours, rivalisent d'ardeur et leurs corps musclés font l'objet de notre admiration.

C'est par un de ces après-midis enchantés que je réalisai mon premier trois mille, à un train bien modéré.

Je connus ce jour-là la volupté de l'effort et ce qu'il faut d'énergie, de courage moral pour pousser quand même le corps qui demande grâce. Trois mille mètres, dix fois le tour du stade, ce n'est rien pour un homme entraîné, mais, pour un néophyte, quel dur effort! A la fatigue se joint l'ennui. D'un poteau à l'autre, il semble que les distances s'allongent. L'on voudrait une distraction pour abréger les secondes. « Donnez-moi un journal », criait un jour un coureur en proie à la neurasthénie du tour de piste.

Et puis, ce cœur qui bat la chamade, qui ne peut pas se mettre au rythme de la course,

qui galope comme un fou; la bouche est impuissante à chasser l'air qui gonfle les poumons. « Je vais m'arrêter, je vais m'arrêter », dit le corps exténué. — « Non », ordonne la volonté qui se crispe derrière la nuque comme une main d'acier. — « Huitième tour », crie un camarade qui vous suit de l'œil et vous encourage. Un autre se place à vos côtés et court pour vous aider à supporter la solitude : un moniteur prend le train devant vous et c'est un soulagement de pouvoir s'adapter machinalement au rythme de ses jambes, au balancement léger de son torse et de ses bras. Dixième tour et dernier! L'on va arriver, l'on arrive, c'est fini. On se jette sur le sol en haletant comme un chien hors d'haleine. La volonté a triomphé, l'esprit a vaincu la matière.

La fin d'un rêve

25 juillet. — Le soir tombe, je rêve sur le stade. J'ai perdu 7 kilos. Ma peau tannée ne redoute plus la canicule, mon corps a retrouvé sa souplesse, je suis maître de mes mouvements, ma pression artérielle est redevenue normale.

Les jeunes enfants de l'Assistance publique de Reims, garçons et filles, qu'Hébert admet dans le stade, où chaque jour, sous la conduite des moniteurs, ils prennent une

leçon, arrivent dans le pauvre vêtement sombre, l'air d'un triste troupeau humain. Quelques instants après, nus et beaux, ils courent et bondissent de toutes leurs petites jambes. Ils chantent en cadence pour rythmer leur marche sur le sable. Une grande joie soulève ces enfants, fiers de leur force et qui se sentent alors les égaux des plus heureux. Et quand ils s'en vont, joyeux, pleins de rire, ils ont comme oublié leur misère sociale.

Sur l'arène déserte, il ne reste plus qu'Hébert. Je l'observe avec curiosité. L'on dirait un chat qui joue. Sa souplesse est merveilleuse. Il poursuit une balle légère qu'il lance en l'air et rattrape en bondissant. Tout à coup, il l'abandonne et reste accroupi sur le sol, les bras croisés. Son regard embrasse le stade. Une détente le remet sur ses pieds, deux ou trois sauts au-dessus de la corde tendue d'un sautoir, un cent mètres à toute vitesse, puis, sans transition, il s'agrippe à la corde lisse et grimpe avec une folle rapidité jusqu'à la plate-forme du portique. Là, debout, il regarde les nuées écroulées du couchant de ses yeux où flotte un rêve de vie animale et libre.

30 août. — Le départ est proche. J'envie les heureux qui ont encore un mois à passer au Collège. J'emporterai l'intense regret de cette existence épanouie au soleil qui m'a

rendu pendant quelques jours à la sublime vérité de la nature. L'animal humain en moi se désespère de reprendre le joug de la civilisation. Et j'éprouve l'amère nostalgie de l'Eden perdu pour la seconde fois.

Au revoir, bel ovale allongé du stade, visage géométrique de l'énergie; Arès Borghèse qui te dresse énigmatique sur ton socle, bel athlète nu, au revoir, je reviendrai.

CHAPITRE IV

OU, SANS PARVENIR A CONVERTIR PATERNE,
JE REMPORTE UNE VICTOIRE

— Eh bien, dis-je à Paterne, que penses-tu de cette confession?

Mon gros camarade, affalé dans l'unique fauteuil de ma chambre d'hôtel, venait d'achever la lecture du « Journal d'un néophyte » que je lui avais impérieusement fourré entre les mains, malgré ses protestations.

Paterne a bon cœur. Il n'avait pas voulu me laisser partir de sa petite ville sans me faire conduite jusqu'à la gare. Et puis, habitude de sa jeunesse, il n'aimait rien autant que d'aller flâner sur le quai à l'heure du train — depuis vingt ans le trafic n'a pas augmenté, bien au contraire.

— Peux-tu douter maintenant de la vertu du sport, repris-je avec feu? N'y a-t-il pas, dans ces feuillets, le témoignage

irréfutable d'un fait nouveau qui a échappé à la plupart des gens de ton âge, mais qui m'a été révélé, par suite de circonstances occasionnelles? Ce journal ne contient pas une ligne qui ne soit strictement vraie; tous les sentiments que j'y expose je les ai ressentis avec une vivacité que mon texte reflète insuffisamment, je l'avoue.

Par exemple, ce que je n'ai pas su décrire comme il convenait, c'est l'espece d'état de grâce corporel où je plongeai au terme de mon court entraînement. Imagine-toi une plénitude de bien-être physique quasi surnaturelle, une clarté d'esprit merveilleuse telles qu'on les ressent aux premières atteintes de l'ivresse mais qui persistent et deviennent l'état normal. Comment t'expliquer cela? J'avais l'impression de dominer la vie, de l'embrasser d'un coup d'œil, dédaigneux du fouillis des détails, apte à saisir le schéma d'ensemble. Cette disposition d'esprit, elle m'a appris, j'en suis persuadé, ce qu'était l'intelligence grecque. Ce point de perfection, ce degré exquis de maturité, dont témoigne leur civilisation, je suis convaincu qu'il a été le résultat d'une condition physique parfaite.

« Le cerveau d'un organisme humain en pleine forme, comme disent les athlètes, résorbe et brûle les miasmes spirituels : troubles suggestions de la peur, fermentations mystiques, prurit sexuel. La suspecte pensée

de l'Asie corrompue et sans hygiène, le cerveau grec l'a décantée naturellement. Tel fut son génie.

« Et voici qui est plus concluant encore. A mon retour de Reims, rendu à la vie de Paris, je fus comme suffoqué par l'air de la capitale. A mesure que mes organes s'encrasaient, je sentais mon cerveau s'obscurcir. Le fil d'or de cette merveilleuse logique que je tenais, aurait-on dit, dans mes mains, m'échappait peu à peu. Le chaos, à la lettre, entraînait en moi. Au bout de quinze jours, j'étais comme les autres, dans le brouillard. Le miracle grec, je savais ce qu'il était désormais, et je savais surtout qu'on pouvait le ressusciter.

— Tout cela, mon bon ami, répondit Paterne, ne manque pas d'être intéressant. C'est un fait d'expérience et, comme tel, il a sa valeur. Ce qui me choque dans ton exemple, c'est qu'il instaure un matérialisme vulgaire dont Platon se fût indigné.

« En tout cas, je ne pense pas qu'on puisse l'élever en loi générale, car les athlètes n'ont pas coutume, à ce que je crois, de briller par les lumières de leur cerveau. Les vainqueurs d'Olympie, dont Pindare a chanté la gloire, n'ont pas laissé le souvenir d'hommes de génie.

« Il faudrait, pour avoir pleinement raison, que l'on ne puisse t'opposer le cas de Spinoza, qui était chétif et toujours ma-

lade, celui de Kant, qui se couchait tout habillé et ne se lavait jamais, celui de Leopardi, qui était bossu, et de centaines d'autres qui, dans un corps malsain, eurent de grands esprits.

« Permetts-moi d'ajouter, en outre, que cette espèce de résurrection grecque à laquelle tu t'es livré à Reims, est proprement absurde. D'abord parce qu'il y manquait le cadre et le climat. En hiver, sous la neige qui n'est pas rare en Champagne, tu n'aurais évoqué ni Socrate, ni Platon.

« Je te répète encore une fois que les Grecs et nous, cela fait deux. Si tu as le mérite d'avoir vérifié que leur génie dépendait pour beaucoup de certaines conditions d'existence, rappelle-toi que Taine a formulé la loi bien avant toi.

« Mais leur civilisation et la nôtre n'ont plus rien de commun.

« Si l'air empoisonné de Paris t'a privé de tes moyens intellectuels après un mois de vie simili-grecque, c'est donc que cette vie-là ne vaut rien pour un homme de nos jours, obligé de vivre enfermé dans des villes surpeuplées, empuanties de fumées d'usines, d'odeur d'essence et de sueurs humaines.

— Justement, les hommes font fausse route, il faut les ramener à la vie naturelle qui doit être la leur.

— Apôtre, alors? Non, mon vieux, tu es dans le rêve. Le Christ lui-même n'est

pas parvenu à nous faire vivre comme le lys de la vallée et comme les oiseaux qui ne tissent ni ne filent. On a continué à tisser depuis et l'on a abouti aux usines de Manchester et de Roubaix.

« Si le sport est une création utile, — c'est possible, je te l'accorde provisoirement — il doit s'accommoder aux conditions d'existence de notre civilisation et non pas vouloir régenter celle-ci.

« Or, je prétends qu'en l'état actuel, cet engouement sportif est une sottise qui nous ramène au rang des barbares. Qu'il s'agisse de sports athlétiques, de tennis, d'automobile, de n'importe quoi, ceux qui s'y livrent le font sans mesure et deviennent incapables de goûter les fines joies de l'intelligence. C'est une activité qui menace de résorber toutes les autres, surtout l'activité spirituelle. Et comme je prétends que l'homme ne peut arriver à s'élever que par l'esprit, qu'il ne saurait y avoir de progrès humain autrement, je crie : casse-cou aux gens de ton espèce qui préparent de leurs propres mains le retour à la barbarie.

— Paterne, lui dis-je, tu te répètes et tu n'arriveras pas à me convaincre et je sens que je ne te convaincras pas. Rien ne sert de discuter une chose que tu ignores. Avant tout, il faut savoir ce que contient cette réalité sportive que tu attaques. Les Jeux Olympiques auxquels je vais assister offrent un

spectacle incomparable. Paterne, il faut les voir.

« Nous serons en juillet, c'est-à-dire en pleines vacances, tu ne peux alléguer les nécessités de ta profession. Quitte, à ce moment, pour quelques jours ta bastide et l'ombrage de ta pinède et viens me rejoindre à Paris.

« Il n'y a pas à faire la moue. Songe que Charles Maurras, dont tu aimes la prose attique, fit le voyage d'Athènes pour assister à l'inauguration de ces Jeux. Il en rapporta ce livre admirable, *Anthinéa*.

« Dans le stade tu verras le sport t'apparaître sous son vrai jour. Mêlé aux milliers de spectateurs, tu mesureras à ton émotion la valeur de cette activité qui a fait jadis des hommes les rivaux des Dieux. Allons, laisse-toi tenter? »

Paterne, soudain sérieux et réfléchi, ne répondit rien. Il retournait dans son esprit ma proposition qui, visiblement, l'intéressait plus qu'il n'en aurait convenu lui-même l'instant d'avant. Cinq bonnes minutes il demeura muet comme une carpe, le front barré d'un pli taciturne, triturant son oreille d'un doigt convulsif. C'est sa manière à lui de se montrer perplexe. Posément, je sortis une cigarette de mon étui, je l'allumai, tirai quelques bouffées délicieuses en faisant le tour de la chambre.

Soudain, j'eus la joie d'entendre Paterne.

juré le saint nom de Dieu et je devinai qu'il allait accepter.

— N... de D..., dit-il, bien que j'aie la certitude de faire une énorme bêtise en écoutant ta proposition, je veux en avoir le cœur net. Dans deux mois tu verras arriver à Paris le compagnon le plus incommode du monde. Je te donne une semaine pour que las de mes réflexions tu m'envoies aux cinq cents diables. Ce sera trop tard, mon bonhomme. Tu l'as voulu, tant pis pour toi, tu boiras le calice jusqu'à la lie.

Je serrai la main de mon gros Paterne avec effusion, riant de bon cœur à sa boutade. Je le retrouvais tout entier, bourru, paradoxal, insupportable, mais le meilleur garçon qui soit sur la terre et le plus affectueux.

Après quoi, nous échangeâmes, en quelques mots précis, les renseignements indispensables pour que nous puissions nous retrouver sans perte de temps, aussitôt qu'il serait arrivé.



Pendant que ce marché était conclu, j'avais achevé mes préparatifs de départ. Il me restait encore une grande heure à tuer avant le passage du train. Aussi, dédaignant l'omnibus de l'hôtel, nous nous acheminâmes à pied par les larges avenues ombragées

de beaux arbres qui conduisent jusqu'à la gare en poursuivant notre conversation.

— Ce collègue d'athlètes dont tu as gardé un si enthousiaste souvenir, je me rappelle avoir lu, à son sujet, maints articles avant la guerre, mais j'avoue avoir oublié à quelle occasion il fut fondé. N'as-tu pas été, peu ou prou, mêlé à cette affaire?

— Ta mémoire ne te trompe pas. J'ai eu l'honneur d'être en effet, un des artisans de cette fondation mémorable. Ainsi, le Destin se sert quelquefois des novices pour réaliser ses vues.

« Aux Jeux Olympiques de Stockholm; la France subit une terrible défaite. Aucun de nos athlètes ne parut à son avantage. Jean Bouin, lui-même, notre meilleur champion, jusque-là imbattable, succomba devant le Finlandais Kholemainen et perdit son titre.

« Ce fut une véritable consternation dans le pays. Pour la première fois, un événement sportif retentissait profondément dans l'âme nationale et l'on pouvait mesurer du même coup l'immense intérêt que le public français prenait aux choses du sport.

« Nos athlètes avaient été en état d'infériorité lamentable, par manque de discipline, par légèreté. La veille des jeux, ils n'avaient pas résisté au plaisir de tirer une bordée, comme les matelots à terre... Cette conduite stupide leur avait fait perdre le bénéfice d'un long entraînement.

« Ce fut un tollé dans la presse. On jugeait sévèrement nos représentants, l'on blâmait cet état d'esprit de collégien bambocheur, indigne d'un athlète, qui révélait chez nos sportifs un défaut d'éducation morale et la méconnaissance absolue des véritables fins du sport.

« Au retour de Stockholm, les équipes américaines et françaises furent invitées à paraître à une fête donnée en leur honneur, au parc Pommery, à Reims, où le marquis de Polignac avait créé un des plus beaux terrains de jeu de la province.

« Les spectateurs accourus fort nombreux, purent constater l'écart qui séparait nos athlètes des athlètes américains. L'on découvrit soudain par comparaison les lacunes de notre entraînement et le manque d'organisation qui présidait à la préparation des équipes chargées de représenter la France à l'étranger.

« Justement, les Jeux Olympiques de 1916 devaient se tenir à Berlin. Allions-nous, sous l'œil de l'ennemi héréditaire, donner le spectacle de notre faiblesse? Cette perspective eut le don d'émouvoir les gens les plus indifférents au sport. Si bien qu'une enquête lancée par le journal *l'Opinion*, sur cette question brûlante obtint un succès considérable.

« La conclusion fut qu'il fallait fonder un organisme d'éducation sportive, un centre

d'études où en même temps que les méthodes d'entraînement l'on enseignerait la discipline morale.

« En France, l'on ne s'adresse jamais à l'Etat quand il faut innover.

« C'est alors que ma bonne fortune me fit rencontrer, en la personne du marquis de Polignac, le mécène qu'aucune dépense n'était capable d'arrêter. La fondation du collège d'athlètes de Reims fut décidée.

« Mais à mesure que le projet prenait corps le dessein initial se modifiait. Il nous parut évident que c'était renfermer l'œuvre future dans des limites trop étroites que de lui assigner pour objet la recherche, la préparation, l'éducation morale des champions. Il n'était pas sûr d'ailleurs, que ces derniers, gâtés par la gloire et entichés d'indépendance, acceptassent les directions de quiconque.

« Et puis, peu à peu, s'imposait à nous cette conviction que la spécialisation à outrance, la sélection en vue de former des phénomènes, capables de battre les records, ne constituait pas une besogne compatible avec le rôle social du sport et les bienfaits qu'on en pouvait attendre pour le pays.

« Entre temps, en effet, nous avons subi l'influence d'un homme qui, en matière d'éducation physique, était en train de bouleverser les méthodes en usage jusqu'ici.

« Je t'ai présenté, mon vieux Paterne, dans le journal d'un néophyte, le lieutenant

de vaisseau Hébert. C'est de lui qu'il s'agit.

« A cette époque, il n'avait pas encore conquis la renommée que lui ont value, depuis, ses travaux. Il n'était connu que de quelques initiés. Mais il avait en mains un instrument de démonstration hors de pair : l'Ecole d'éducation physique des fusiliers-marins, à Lorient, dont il assumait la direction.

« Par un miracle qui ne se produit pas souvent en France, cette fois, l'homme entre tous qualifié avait été mis à la place qui lui convenait.

« Ah! mon ami, cette Ecole des fusiliers-marins sous la direction d'Hébert, elle était devenue une sorte de Prytanée de la Grèce antique.

« Avec l'insouciance d'un apôtre, Hébert fit craquer les vieux règlements qui la comprimèrent dans des rites désuets. Toute la bureaucratie maritime frémit d'horreur quand elle apprit que, par la volonté d'Hébert, la tenue d'exercice des fusiliers-marins allait être, désormais, la nudité.

« Le scandale fut si grand qu'il dut renoncer à adopter le léger pagne des nègres, il dut se contenter du torse nu. L'honneur de la marine exigeait ce minimum de pudeur. Le pantalon retroussé jusqu'à mi-jambes lui fut imposé.

« C'était déjà un progrès considérable. Pour le reste, il n'en fit qu'à sa tête. Au lieu

des ridicules mouvements monotones, saccadés, selon les vieux enseignements de Joinville, qui visaient à mouvoir à la fois cent bras et cent jambes, à la prussienne, et qui donnaient aux hommes l'allure d'automates, Hébert combina sa fameuse leçon type de quarante minutes où se trouvaient schématisés les mouvements fondamentaux de la vie naturelle.

« De mémoire d'amiral on n'avait vu des marins français marchant à quatre pattes, sautillant sur la pointe des pieds, soufflant comme des phoques. Ce fut la fable des ports de guerre.

« Mais six mois après, l'inspecteur ironique qu'on avait dépêché pour examiner les phénomènes d'Hébert, recula stupéfait devant la cohorte d'athlètes qui, torse nu, tête haute, avec une agilité, une élégance et une puissance impressionnantes, enlevait les étapes successives de la leçon type. C'étaient là ces adolescents gauches, patauds et lourds, ces bons petits bretons un peu niais, que l'hérédité alcoolique rend trop souvent noués et rachitiques!

« Ne crois pas que j'exagère, ô Paterne. J'ai assisté, moi aussi, à ce spectacle incomparable.

« De ces jeunes hommes en mouvement, que j'ai vu courir, ramper, grimper à la corde, franchir les sautoirs, par vagues successives, émanait la beauté de la force équilibrée, joyeuse et libre.

« Un moment, groupés en une seule masse, marchant d'un pas souple, à peine rythmé, sur une cadence un peu lente, ils vinrent sur nous, le torse bombé, la tête droite. Un signal, et de la troupe en marche un chant s'exhala soudain, un de ces chœurs scandés que les marins chantent quand ils tirent le filet hors des flots.

« Je te l'avoue, Paterne, ces voix mâles et profondes, que l'air fouetté de sel emportait au loin, ces jeunes visages bronzés, cette force tranquille, sûre d'elle-même, la plénitude de bonheur physique que révélait cette troupe dont chaque individu jouissait de s'épanouir librement dans le cadre d'une discipline consentie, toute cette harmonie mouvante avait en elle tant de beauté que l'émotion me fit monter les larmes aux yeux.

— Ce marin frondeur et révolutionnaire qui possède le génie de l'éducation physique me paraît assez curieux, dit Paterne.

— Il l'a ce génie à un degré étonnant, repris-je. Et comme tous ceux qui se distinguent du commun par une supériorité, il possède le don éminent d'observer la nature. Ecoute ces détails et tu reconnaîtras chez Hébert la démarche intellectuelle d'un Newton, d'un Papin, bref de tous ceux qui ont su découvrir les lois naturelles dans le chaos des apparences.

« Après la leçon, il me proposa une visite dans le port de Lorient que j'acceptais avec

plaisir. A l'extrémité de la langue de terre qui ferme l'entrée de la rade, sur un terre-plein encombré de madriers et où se dressent les vestiges d'un rempart, nous aperçûmes une bande de gamins de cinq à dix ans qui jouaient avec ardeur.

« Hébert m'arrêta devant ce spectacle médiocre qui, probablement, en temps normal, ne m'eut pas retenu.

— Observez-les, me dit-il, ils sont sans surveillance, loin des regards, ils n'obéissent qu'à l'impulsion de la nature animale qui les pousse, à leur insu, à développer leurs muscles. Tenez, voyez celui-ci :

Il me montra un bambin en jupes courtes qui s'évertuait à se faufiler sous un madrier posé à vingt centimètres au-dessus du sol, sur des supports.

— Que fait-il spontanément? La marche accroupie, celle du sauvage qui avance à ras du sol en se dissimulant des ennemis et que, dans ma méthode, j'ai appelé « marche indienne ».

« Amusé, je suivis des yeux l'enfant. Avec conscience, il passait et repassait sous la poutre, les reins courbés, les jambes fléchies.

« L'esprit d'imitation incita bientôt les autres à en faire autant. Il se forma une file de gamins passant et repassant sous la poutre.

« Puis, sans transition, l'un d'eux, ennuyé de ce jeu fatigant, grimpa sur le madrier et se mit à marcher en équilibre, les bras étendus. Les autres suivirent aussitôt.

— La leçon type continue, dit Hébert, voici maintenant la marche en équilibre.

« Après quoi, un gamin sauta à terre et comme mû par un ressort, se mit à faire une série de sauts en longueur, imité, peu à peu, par tous les autres. Comme il était à prévoir, ils jouèrent vite à qui sauterait le plus loin.

« Puis, à qui sauterait le plus haut sur la poutre, et de l'autre côté. Une dispute s'en suivit, il y eut une mêlée générale, des coups échangés jusqu'à ce qu'un gamin plus âgé les eut appelés près du rempart au sommet duquel il venait de grimper. Et ce fut la course générale de toute la bande vers ce nouveau plaisir et l'escalade du rempart.

« Hébert était au comble de la jubilation. Il énumérait les mouvements types qu'une bonne culture physique retient, au fur et à mesure que nos galopins s'y livraient naturellement : le saut, le pugilat, la course, le grimper.

« À peine arrivé au sommet de la ruine, les enfants dégringolèrent en bas. On ne sait pourquoi, l'un d'eux se mit à sautiller sur la pointe des pieds, puis un autre, un autre encore.

— Voilà, dit Hébert, le mouvement le

plus utile, celui qu'aucun acte raisonnable ne semble motiver, mais que l'impulsion de la nature commande sans cesse aux enfants, comme vous vous en rendez compte aisément.

« Pendant quelques minutes encore notre attention se porta avec intérêt vers la bande enfantine, dont l'activité paraissait infatigable. Hébert eut l'occasion de noter encore un *lancer* de cailloux, auquel tous les gamins prirent part avec plus ou moins de succès, jusqu'au plus petit, en jupes courtes, qui, de ses menottes malhabiles, faillit nous lapider.

« Nous revînmes à pas lents jusqu'à l'embarcadère du petit steamboat qui fait le service de la rade. Des gens du menu peuple attendaient comme nous le bateau. Une femme en cheveux avait près d'elle un bambin, un petit breton aux yeux bleus, vif et remuant, qu'elle morigénait sur sa turbulence.

« Les yeux d'Hébert se portèrent d'instinct sur lui. Je fis de même et trois secondes ne s'étaient pas écoulées que le gamin, insoucieux des reproches maternels, se mit à sautiller sur la pointe des pieds comme s'il avait la danse de Saint-Guy. La maman, exaspérée, se fâcha. Elle allongea une taloche au petit, en criant : « Tiens, attrape, ça t'apprendra à te tenir tranquille. Quel enfant insupportable ! Tu ne peux pas être conve-

nable, regarde ces messieurs qui te font les gros yeux parce que tu n'es pas sage. »

« Ce beau discours n'empêcha pas l'enfant de brailler comme un petit goret qu'on égorge.

« Alors, Hébert s'approcha :

— Non, madame, lui dit-il, j'admire au contraire la sagesse de ce petit qui fortifie ses muscles en sautillant, alors que sa maman, beaucoup moins raisonnable que lui, veut l'en empêcher. Croyez, -moi, madame, laissez faire l'enfant quand il s'agite, c'est pour son bien. Et ne vous occupez pas si c'est convenable ou non.

« La femme, ahurie, resta bouche bée, devant cet officier à trois galons qui lui disait des choses aussi absurdes. Tout le temps du trajet en bateau, elle lui jeta des regards farouches, mais l'enfant put sautiller tout à son aise, tandis que nous rions sous cape.

« Enthousiasmé des idées d'Hébert et des résultats obtenus par lui, le marquis de Polignac le décida à quitter la Marine. Il prit ainsi la direction du Collège d'athlètes et tu sais, maintenant, quels services il a rendu à la cause du sport.

« Hélas, deux ans après, la guerre survint. Les premiers obus qui tombèrent sur la ville du champagne ouvrirent de profondes brèches dans le stade. Un groupe de savants hygiénistes allemands, venus en Congrès à Reims quelques semaines avant la guerre,

était venu visiter le Collège. Qui sait si l'un d'eux, transformé en officier d'artillerie, se souvenant de cette institution si utile à la race française, n'avait pris un plaisir spécial à la ruiner? »

Notre conversation prit fin, coupée par le sifflet du chef de gare. Je serrai la main de Paterne et grimpai dans mon compartiment en lui disant au revoir.

CHAPITRE V

OU L'AUTEUR ÉMET QUELQUES RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX SUR LA RENAISSANCE SPORTIVE EN VUE DE COMMENCER L'ÉDUCATION DE PATERNE.

Les historiens des mœurs se pencheront avec un vif intérêt sur le phénomène de renaissance sportive qui a fait son apparition à la fin du dix-neuvième siècle.

Dans un livre documenté, M. Georges Bourdon a raconté l'histoire du plus ancien club de Paris : le *Racing*. C'est là qu'on surprend le mieux le début en France de ce grand courant qui, né en Grande-Bretagne de la réforme scolaire de Matthew Arnold, headmaster du collège de Rugby, s'est étendu avec une rapidité surprenante, en moins de quarante ans, au monde civilisé.

Certes, l'anglomanie avait acclimaté chez nous, dès la Restauration, le mot *sport* lui-même. Cependant la chose qu'il désignait ne

devait prendre son sens véritable que bien plus tard, quand la passion de l'exercice physique se fut associée à l'idée de progrès social et au culte de la beauté vivante. Le sport a non seulement synthétisé, à ce moment, le jeu pour la patrie, c'est-à-dire un moyen de viriliser la race, mais encore l'es-pèce de religion de la vie mise à la mode par certaines doctrines philosophiques modernes qui exaltaient la joie de vivre, l'orgueil de la volonté et la conquête du bonheur.

Mais, par un effet de la culture scientifique de l'époque, l'exercice de la vigueur physique a revêtu un caractère méthodique qu'il n'avait jamais eu autrefois et que traduit à merveille un mot appliqué tout nouvellement à l'homme : l'entraînement.

L'entraînement ayant rendu nécessaire la création de groupements spécialisés, l'ère sportive a favorisé intensément l'instinct d'association. L'exemple des collègues britanniques montrait qu'au sein du *club* les jeunes hommes faisaient un apprentissage spontané des responsabilités de l'existence, s'initiaient aux luttes et rivalités inhérentes à tous les groupements humains.

Imprégnés de cet esprit, nos éducateurs préconisèrent la création d'associations sportives dans tout le pays.

Aujourd'hui, aussi bien en France qu'à l'étranger, ces associations existent en nombre considérable. Le public, mal renseigné

sur ces choses qu'il était impossible de prévoir il y a cinquante ans, ne prête qu'une attention négligente au spectacle étonnant que lui offre la France juvénile qui s'est organisée sur tout le territoire avec un sens merveilleux de l'agrément et de l'utilité.

Il n'est pas une bourgade qui n'ait son club de football, sa société cycliste, son groupe d'athlètes ou de boxeurs; pas une ville qui ne possède des courts de tennis, un cercle d'escrime, des sociétés de tir, d'aviron; les salles de culture physique abondent. Quant aux gymnastes, ils sont légion.

Une fièvre d'émulation anime tous ces clubs, véritables foyers de vie collective et d'éducation sociale. On ne se figure point quels efforts de diplomatie, quels dons de persuasion, quelle énergie sont nécessaires aux dirigeants de ces associations, obligés le plus souvent avec de faibles ressources, de faire face aux problèmes administratifs et financiers qui se posent journallement. Combien de ces présidents de club, rompus à la pratique des assemblées, habiles au jeu des motions, experts dans l'art d'enlever un vote, feraient d'excellents chefs de parti à la Chambre!

En fait, la politique a été rigoureusement bannie de ces clubs, et le sport s'est trouvé être un agent de paix sociale très efficace. Les aspirations démocratiques, en effet, se concilient à merveille avec l'esprit sportif qui,

en principe, n'admet d'autres différences entre les individus que celle de la classe sportive. Toutefois, la nécessité pratique s'est fait sentir pour la population ouvrière d'organiser ses propres associations de jeux. A l'heure actuelle, l'Union Internationale Ouvrière du Sport, fondée en 1914, à Bruxelles, compte plus de 900.000 membres.

De même, pour les besoins des compétitions athlétiques et l'établissement des règles de jeux, il a fallu mettre en rapport tous ces groupements. Non seulement les associations d'un même pays forment des Fédérations florissantes — autant qu'il y a de catégories de sport — mais elles sont encore affiliées, pour la plupart, à l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques (U. S. F. S. A.).

En outre, les Fédérations nationales de chaque sport envoient des délégués à la Fédération internationale correspondante. De plus en plus le sport apparaît comme un lien d'entente universelle, et il n'est pas d'année où ne se tiennent des congrès qui réunissent dans leur sein les représentants des Fédérations sportives du monde entier.

Un mouvement aussi formidable ne va pas sans favoriser les échanges intellectuels de peuple à peuple. Cette activité congressiste aboutit à multiplier les points de contact qu'exigent l'unification des règlements et la comptabilité des records.

Ce mouvement sportif devait finalement atteindre son apogée avec l'institution des Jeux Olympiques modernes.

*
**

Y a-t-il rien de plus étonnant, d'ailleurs, que cette résurrection, en plein XX^e siècle, d'un passé légendaire qui a, de tous temps, séduit l'imagination des hommes? Ce vocabulaire prodigieux : Jeux Olympiques, huitième Olympiade! aboli depuis seize siècles, est remis tout à coup en honneur. Est-ce un mirage? Le songe ne va-t-il pas se dissiper?

En 1924, quarante-trois nations civilisées vont participer aux Jeux.

De tous les coins de la planète, les athlètes fameux, jaloux de briguer le laurier olympique, sont accourus, escortés d'une troupe de leurs nationaux et suivis des vœux unanimes de leurs pays. On compte par millions les hommes que cet événement passionne. Tous les journaux de l'univers, représentés par des correspondants spéciaux, chargés de suivre jour par jour les phases de la lutte, vont consacrer des colonnes au récit des compétitions sportives.

Il est impossible de n'être pas frappé d'étonnement devant l'importance mondiale de cette manifestation, hier encore à demi ignorée de la masse. Les gens d'âge mûr, dont la jeunesse s'est dépensée dans l'âpre lutte

pour l'existence, sans qu'ils se rendissent compte du phénomène social qui évoluait lentement sous leurs yeux, ces gens se demandent : quel magicien a donc été capable de créer ce spectacle incomparable? En vérité c'est une aventure qui mérite d'être narrée tout au long.

Un conte de fées au XX^e siècle

...Il y avait une fois un jeune Français qui aimait tant son pays qu'il l'eût voulu le premier du monde... Je ne doute pas qu'un jour les biographes n'emploient ce style de conte de fées pour raconter l'histoire de M. Pierre de Coubertin, rénovateur des Jeux Olympiques, lequel n'a pas vécu aux temps fabuleux, puisqu'il est aujourd'hui bien vivant et jouit de ce privilège incroyable de présider encore aux destinées de son œuvre, trente ans après sa fondation.

En 1880, âgé d'un peu moins de vingt ans, il prit conscience de sa vocation d'entraîneur d'hommes et d'éducateur. Avec une audace ingénue, qu'on n'a qu'à cet âge, le jeune Coubertin ne voulait rien de moins que relever la France, affaiblie par la défaite. L'idée fixe le préoccupait de pénétrer le secret de la vitalité anglo-saxonne et de mettre à nu le ressort de ce peuple anglais qui a couvert le monde de ses pionniers.

Ce jeune homme, parcourant les collèges fameux du Royaume-Uni, interrogeant les headmasters, méditant à Westminster, interviewant Gladstone, surpris et peut-être vaguement incrédule, n'est-il pas touchant de bonne volonté et d'application honnête? Il fait un contraste saisissant avec le type du Français frivole que l'étranger se représente et du Français casanier et xénophobe que les traditionalistes admirent.

À son retour d'Angleterre, sa conviction était faite sur la valeur éducative du sport, et sur la nécessité de l'importer en France. Et, comme les temps étaient venus où la foi sportive allait naître dans notre pays, sa propagande ardente s'unit heureusement à d'autres enthousiasmes.



C'est ainsi que Pierre de Coubertin, à peine sorti de l'adolescence, entreprit son apostolat parmi l'indifférence des uns, l'hostilité des autres, compris d'instinct par la jeunesse et soutenu par une élite d'esprits généreux qui s'élargissait tous les jours. Qu'il ait été le véritable précurseur du mouvement sportif en France, peu importe, d'autres pourraient lui disputer le titre, je le veux bien; mais ce qui n'est pas douteux, c'est que par une vue prophétique de l'ave-

nir il ouvrit à cette renaissance sportive les perspectives de l'olympisme.

En effet, tandis que se fondaient un peu partout des associations athlétiques sur le modèle du *Racing Club* et du *Stade Français*, tandis que le football attirait sur les terrains de jeux un public d'abord rebelle, puis lentement gagné à la cause sportive, Pierre de Coubertin caressait un rêve d'une hardiesse inouïe. Il le tint secret longtemps, comprenant que l'idée paraîtrait à tous irréalisable; il se demanda parfois s'il ne nourrissait pas dans son esprit une chimère. Mais l'image de la Grèce antique acclamant ses athlètes à Olympie le hantait.

Un poète, préoccupé d'une idée pareille, en eût fait un chant magnifique; un orateur se serait libéré de sa hantise dans une envolée oratoire qui eût été sans doute frénétiquement applaudie, mais passée l'émotion, il ne fût resté du projet, que des métaphores. Avec un sens très vif des réalités de notre temps, Pierre de Coubertin inventa une sorte de protocole pour mettre au monde son projet. Il connaissait trop l'esprit sceptique des Français, leur peu de persévérance et leur penchant à la raillerie, pour espérer réussir sans des circonstances exceptionnelles. Il voulut jeter dans la balance le poids de l'opinion internationale.

Au mois de juin 1894, s'ouvrit à Paris un congrès d'éducation physique dont Pierre

de Coubertin était l'organisateur et le secrétaire général. Il y avait là des délégués d'Université, des membres de l'enseignement libre, des hygiénistes, les représentants des Fédérations sportives, mais aucun envoyé officiel des gouvernements. Douze pays à peine étaient représentés. Heureusement, parmi eux, figuraient les Etats-Unis, l'Angleterre, la Suède.

Par une attention d'un machiavélisme raffiné, Pierre de Coubertin avait ménagé aux congressistes, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, l'audition du fameux hymne à Apollon récemment découvert dans les ruines de Delphes, transcrit et adapté par Théodore Reinach et Gabriel Fauré.

L'impression produite par cette mélodie divine fut immense. L'appel de la Grèce antique se faisait entendre à travers les siècles. Dans cette atmosphère chargée d'émotion, le rétablissement des Jeux olympiques et la constitution d'un comité international chargé de les préparer ne surprirent personne. La proposition fut acclamée et votée à l'unanimité, le dernier jour du Congrès, le 24 juin 1894. Michel Bréal, l'illustre helléniste qui avait participé aux travaux, dans un bel élan d'enthousiasme, offrit une coupe pour le premier vainqueur de la course de Marathon.

Trente ans ont passé depuis lors, c'est-à-

dire huit olympiades. Inaugurés à Athènes, en 1896, avec un éclat dont M. Charles Maurras nous a conservé le témoignage, les Jeux Olympiques ont été célébrés sept fois dans sept capitales différentes. La guerre elle-même, l'énorme catastrophe qui a bouleversé le monde pendant quatre ans, si elle a empêché la célébration, qui devait avoir lieu à Berlin, de la VI^e Olympiade, n'a pu briser le déroulement de l'ère olympique. En cette année 1924, c'est à Paris, cœur du monde, que les Jeux de la VIII^e Olympiade vont se tenir.

CHAPITRE VI

SUITE DES RENSEIGNEMENTS SUR LA RENAISSANCE SPORTIVE

Je suis allé voir, à peine arrivé, M. Pierre de Coubertin, mû par une curiosité sympathique. J'ai trouvé un petit homme correct, à la chevelure grisonnante, aux yeux vifs sous des sourcils restés noirs. Serré dans une jaquette, assis derrière une table chargée de papiers, il fait penser à quelque chef de bureau méticuleux et propre. Jamais apôtre ne mit moins d'emphase à parler de son œuvre; c'est bien l'homme du vingtième siècle, le type complet de l'organisateur.

Epris de la civilisation antique et des Dieux de l'Hellade, il leur a soumis le monde moderne, non avec l'épée du conquérant ou la lyre du poète, mais avec une machine à écrire. Il n'a d'autres moyen de conquête que des circulaires, des règlements, des invitations, des rapports. Avec ces armes pacifiques : les congrès, les commissions, les co-

mités, il est parvenu à galvaniser l'enthousiasme des foules et à nous imposer la religion perdue de la beauté physique. On demeure stupéfait en songeant que l'autorité morale capable d'attirer à Paris une foule venue des quatre coins du monde repose uniquement sur un comité anonyme imaginé par ce petit homme souriant aux allures de fonctionnaire.

L'expérience est singulièrement réconfortante. Pour la première fois, peut-être, un homme a réussi à constituer un ordre international. Désormais, on ne peut plus douter du rôle efficace que peut jouer la Société des Nations quand on voit le succès de l'organisation olympique qui en est l'ébauche. L'opinion internationale est un levier dont la puissance était méconnue jusqu'ici.

M. de Coubertin a eu le mérite de savoir s'en servir un des premiers. Par le mécanisme d'un congrès assez limité, M. de Coubertin parvint à créer la fiction d'une opinion sportive internationale. C'était du même coup lui donner corps et appeler à l'existence ce qui n'était encore qu'une entité.

Par cet ingénieux moyen, il fit du « Comité Olympique international », créé par décision du Congrès, le véritable mandataire de l'opinion universelle. En fait, le mandat n'eut toute sa force que plus tard, quand toutes les nations civilisées y furent à peu près représentées. Mais la présomption d'uni-

versalité avait suffi pour rendre l'autorité du Comité Olympique incontestable.

*
**

On ne peut qu'admirer avec quel soin son fondateur sut, en outre, environner de prestige le rouage principal de son organisation. Installé à Lausanne à titre permanent, composé d'un ou de plusieurs représentants de chaque nation, le Comité est vraiment l'incarnation du monde civilisé. Qui pourrait lui contester le droit de parler au nom de ce dernier? Se recrutant lui-même, son existence ne peut être mise en jeu par aucune autorité sportive supérieure à lui puisqu'il n'y en a point. Il apparaît comme un État spirituel indépendant, placé au-dessus des autres États, une sorte de Vatican de l'athlétisme, gardien vigilant de l'idée olympique, commis au soin d'en préserver l'orthodoxie et de qui émanent des directives précieuses pour la vie sportive du monde moderne.

Ainsi conçu, il échappe à toute emprise temporelle, le pouvoir politique s'arrête, impuissant, à son seuil. Il est en quelque sorte le dépositaire de l'idée olympique, patrimoine de la civilisation, le gérant d'un idéal transmis par l'antiquité dont tous les peuples, quels qu'ils soient, vénèrent la noblesse. Dès lors, ses membres ne sont point les délégués des Fédérations sportives, sou-

mises aux vicissitudes humaines, mais au contraire les ambassadeurs de l'Olympisme auprès des Fédérations.

Les Jeux Olympiques quadriennaux ont donné à cet édifice international sa raison d'être suprême et définitive. Ces Jeux, en fournissant l'occasion de rencontres éclatantes entre les athlètes de toutes les nations, a intéressé l'amour-propre national au développement des sports. Comme tel, il a plus que personne contribué à la diffusion de l'idée sportive, laquelle, on ne saurait le nier, est un ferment efficace de civilisation. Il n'est même pas exagéré de prétendre qu'il a réussi à épurer cette idée, à lui donner toute sa valeur éducative et esthétique en la ramenant à la magnifique tradition de l'olympisme, fleur merveilleuse du génie grec.

Sous la forme que lui donnèrent les Grecs, l'athlétisme n'est-il pas, au premier chef, une exaltation de la personne humaine, une glorification de la volonté, de l'énergie, dans un but non pratique mais parfaitement désintéressé? Le triomphe d'un athlète dans le stade leur apparaissait comme le symbole d'une perfection portée à son comble.

Pour être admis à l'honneur de concourir, l'athlète devait justifier d'une pureté de mœurs exemplaire et appartenir à la classe des hommes libres. La pratique du stade avait ainsi suscité parmi la jeunesse hellène une sorte d'état d'âme héroïque qu'on pour-

rait déjà qualifier de chevaleresque, d'autant que celui-ci n'en fut guère, au moyen âge, qu'une reviviscence, état d'âme bien souvent exalté par les philosophes grecs et qui a contenu en germe le stoïcisme et la religion de l'honneur.

La lutte pour la conquête du laurier olympique s'accompagnait, en outre, des sentiments les plus nobles : une loyauté à toute épreuve, un désintéressement absolu, l'absence de colère et de haine chez le vaincu, et, chez le vainqueur, une joie pure de toute vanité.

Partagé par tout un peuple, cet état d'âme se nuancait d'une admiration sans mélange pour la beauté des corps, l'harmonie des gestes. Il émanait du spectacle olympique un plaisir collectif d'une qualité si haute qu'il atteignait sans effort à l'émotion religieuse. Car, loin d'être le simple accompagnement des fêtes en l'honneur des Dieux, les Jeux antiques étaient bien plutôt la représentation vivante de l'idéal que les Grecs incarnaient dans la divinité. Au reste, les Jeux olympiques s'affirmaient comme un moyen de pacification, puisque l'annonce des Jeux coïncidait avec l'ouverture d'une trêve entre tous les clans rivaux de la Grèce.

*
**

Gardien de l'idée olympique, le Comité

International, outre l'organisation des Jeux, s'est donné la mission de maintenir l'esprit sportif dans la belle tradition grecque, en le préservant de toute préoccupation de vanité et de cabotinage.

La question de l'amateurisme, cent fois mise à l'ordre du jour des congrès, traduit en langue moderne le souci de désintéressement si fortement affirmé par les Grecs. Quelles que soient les modalités que revêt aujourd'hui le problème, la défense de participer pour de l'argent à toute espèce de compétition demeure la grande loi des associations sportives, lesquelles n'admettent dans leurs rangs que des amateurs; l'amateur ainsi défini n'est-il pas l'équivalent moderne de l'homme libre, seul admis à concourir dans le stade grec aux termes de la loi olympique?

Il est évident, en outre, que ce rappel incessant au passé héroïque des Jeux a provoqué, parmi les jeunes générations, l'éclosion d'un mysticisme sportif dont il ne serait pas difficile de donner des preuves. Combien d'athlètes s'astreignent à une règle de vie quasi ascétique par un respect religieux de leur « forme », combien en sont arrivés à mépriser les joies vulgaires, pris tout entiers par l'ivresse du stade, laquelle contient à la base la mâle volupté de commander à ses instincts.

En maintes occasions, le Comité Interna-

tional a tenu à affirmer ses directives spirituelles et à définir le sens qu'il attache à l'idée olympique. A la session de 1923, tenue au Capitole de Rome, son président s'exprimait ainsi : « L'olympisme tel que nous l'avons conçu et cherchons à l'organiser n'est autre chose qu'un jardin pour la culture de la volonté. »

L'objet de cette session de Rome suffit, d'ailleurs, à montrer le rôle civilisateur que le Comité s'attribue. Ne se proposait-il pas, en effet, d'étudier les moyens d'introduire le sport dans le continent africain, comme il l'avait précédemment introduit avec succès en Asie, où les Jeux d'Extrême-Orient fonctionnent dans l'intervalle des Jeux d'Europe?

Le Comité suscite constamment des initiatives favorables au développement du sport. A Lausanne, par exemple, les 10 et 11 juin 1921, il réunissait la conférence dite des « municipalités » où les édilités des grandes villes du monde étaient conviées à mettre à l'étude un type de stade municipal, à l'effet d'encourager l'activité sportive jugée utile pour le maintien de l'ordre et de la moralité. La conférence attirait l'attention de ses auditeurs sur une mesure prise par Théodore Roosevelt à New-York, au temps où il dirigeait la police, à savoir : « L'ouverture dans les quartiers mal famés de salles de boxe gratuites, ouverture qui fut suivie

d'un immédiat et considérable abaissement du nombre des rixes. »

La conférence souhaite encore, dit le rapport, que la presse sportive fasse une place dans ses colonnes aux chroniques littéraires, scientifiques et de politique générale, étant donné le nombre croissant de jeunes lecteurs qui se contentent de journaux sportifs et n'en achètent point d'autres. Mais elle met en garde le romancier moderne contre la tendance à puiser dans le sport de nouveaux éléments de sensualisme. Si la pratique du sport détourne la jeunesse de l'érotisme, il ne faut pas que la description du sport serve à l'y ramener. »



Le Congrès de Lausanne de 1924, consacré à l'examen des questions de psychologie et de physiologie sportive, soumettait aux méditations des savants des problèmes du plus haut intérêt, tels que l'atavisme sportif, les qualités intellectuelles ou morales développées ou utilisables par chaque sport, et celui-ci, dont on voit l'importance sociale : l'activité sportive ne contient-elle pas le germe d'une philosophie pratique de la vie ?

Une chose, enfin, montre la volonté constante du Comité de conserver au sport son caractère de culture, c'est le fait que, dès 1906, il confiait à la Conférence de Paris,

tenue à la Sorbonne, le soin de rechercher « dans quelle mesure et dans quelle forme les arts et les lettres pourraient participer à la célébration des Jeux Olympiques modernes et, en général, s'associer à la pratique des sports pour en bénéficier et les ennoblir. » Le projet a été réalisé depuis lors. Les Jeux Olympiques instituent des concours d'architecture, de peinture, de sculpture, de littérature et de musique, dont le thème imposé a trait à la glorification de l'idée sportive, à la représentation de son activité.

Il n'est pas besoin d'être très perspicace pour comprendre l'utilité de cette direction spirituelle assumée par le Comité international olympique. Livré à lui-même, le sport contient des germes de corruption capables de ruiner son rôle social et sa vertu éducative. Dans la Grèce antique, l'olympisme a dégénéré en jeux de cirque et l'ancienne Rome ne l'a guère propagé que sous cette forme, faute d'en avoir compris le caractère véritable.

Ce n'est qu'en maintenant le sport dans la noble tradition olympique qu'il contribuera au progrès de l'humanité.

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

D'OLYMPIE A COLOMBES

Journal des Jeux Olympiques.

Que Paterne soit maudit! Et maudit moi-même pour avoir eu l'idée saugrenue de convertir ce gros père à la cause sportive. Ah! que Talleyrand avait donc raison quand il formulait ce précepte capital pour la conduite de la vie : Pas de zèle!

Le gros homme s'en est-il payé de ricane, à mon oreille, de s'esclaffer, de taper sur ses cuisses, de me bourrer de coups de coudes ironiques pendant toute la scène inaugurale des Jeux! Il triomphait insolemment.

Jamais je n'aurais pu prévoir un effon-

drement aussi lamentable de mes rêves. Jamais douche plus glaciale ne s'est abattue sur un homme ivre d'enthousiasme et de lyrisme.

Pindare a menti! Le rêve hellénique évoqué dans mon esprit par ces deux mots magiques : Jeux Olympiques, VIII^e Olympiade, je viens de le voir aujourd'hui aux prises avec la réalité. Adolescents de Platon, où êtes-vous?

M. Pierre de Coubertin, nourri des plus beaux souvenirs de l'Hellade, ayant conçu une résurrection prodigieuse de la beauté antique, pleure-t-il sur les ruines de son idée, comme l'artiste en face de son œuvre finie?

J'aime à croire que la foi protège contre ces déceptions cruelles.

Et, sans doute, depuis trente ans que son rêve se pervertit, ses yeux n'ont plus de larmes. Le Phénix, l'oiseau fabuleux qui revivait de ses cendres, devait avoir quelque chose de nouveau à chacune de ses résurrections. Plus d'un sceptique a dû dire à l'époque : « On nous a changé l'oiseau. »

La nouvelle Olympie de Colombes ne pouvait échapper au sort commun. Les poètes auront beau se battre les flancs, ils n'arriveront point à trouver la moindre analogie entre elle et la ville des Jeux antiques qui a servi de modèle.



Donc, ce 5 juillet, sous un ciel changeant de Paris, à la fois lourd de nuages et troué de rayons, les huitièmes Jeux Olympiques de l'ère moderne ont été solennellement ouverts au Stade de Colombes selon le protocole réglé par le Comité international.

Est-il bien différent d'un vélodrome. ce stade immense, caractéristique de l'architecture industrielle? Tout en charpentes légères de fer ou de bois, sur des assises de ciment, il proclame la science de l'ingénieur. Il a l'élégance d'une épure géométrique, la maigreur de la construction utilitaire : il émane de lui la froide beauté des formules algébriques et la grâce squelettique du calcul. Toute la chair de marbre doré du stade grec s'est effritée sous l'action sournoise du temps, il ne demeure plus debout qu'une ossature, image même de l'olympisme exhumé du tombeau.

Bois sacré, colline de Kronion, enceinte de l'Altis, c'est sur votre beauté, naturelle ou architecturale, que se posaient les yeux des spectateurs quand leur regard quittant le stade admirait le décor harmonieux. Mais nous, des cheminées d'usines, des panneaux réclames, une banlieue galeuse hérissée de fabriques moisies, voilà ce que nous voyons.

Pas un seul portique, fut-il en stuc ou en

ciment armé, ne rappelle le bel ordre ancien. L'échafaud grêle du cinéma, l'antenne de la T. S. F., les hauts mâts frissonnants de drapeaux, les cages de pigeons-voyageurs, le pavillon des hauts parleurs et la pendule carrée nous situent infailliblement au vingtième siècle, cependant que la foule immense s'harmonise au cadre par son uniformité.

De l'arène rouge et verte au sommet de l'enceinte, une vague humaine énorme se dresse toute noire, piquetée de l'écume des visages, avec çà et là, comme des épaves colorées qui semblent flotter à la surface, les robes claires des femmes et les uniformes militaires. Et cette vague gronde sourdement, bouillonne ou s'apaise. Homogène en apparence, et formée d'un seul élément humain, la foule se compose de cinquante groupes ethniques différents, qui n'ont dans l'esprit qu'une image, celle de leur patrie respective, car l'internationalisme sportif est profondément national.



Enfin sonne l'heure officielle, l'heure du défilé des athlètes. C'est l'instant attendu avec impatience, instant que j'espère sublime, instant qui doit frapper Paterne comme la foudre et le jeter pantelant sur le chemin de Damas. Jusqu'à présent, l'assemblée n'est qu'un meeting, ou mieux, une

fourmilière où chaque fourmi a apporté son lot d'égoïsme, de préoccupations alimentaires et de petites vanités.

Le spectacle de la beauté athlétique vait-il faire surgir une âme collective unanime, enthousiaste et noble? L'appel à l'idéal vait-il jaillir de cette masse sombre, dont chaque unité, fabriquée en série par le tailleur moderne, coiffée par le chapelier, ne peut même plus évoquer la vague, force de la nature sculptée par la fantaisie de la pesanteur, car chaque infime élément de ce flot humain a la volonté anarchique et l'orgueil individuel.

Beauté du corps tout nu, mûrie par le soleil, pétrie par l'air pur et le travail athlétique, viens donner à ces humains en veston et en robes le regret de l'Eden perdu!

Mais, à ce cri fervent que je jette du fond de mon cœur la musique de la garde républicaine répond en jouant un pas redoublé et, sur ce rythme militaire, les athlètes qui font sans doute une période de vingt-huit jours au Stade néo-antique de Colombes, arrivent en colonne par quatre au pas cadencé.

Chaque Français, fût-il pilote de triporteur ou allumeur de réverbères, possède une idée suffisante et sans doute trop belle de la civilisation gréco-latine. Aussi cette entrée du cortège a-t-elle arraché de nos poitrines un « Ah! » de stupeur et de déception.



De quelle étrange conception de l'Olympisme a pu s'inspirer l'organisateur de ce paradoxal défilé de Messieurs en veston et en chapeau de paille? Est-ce pour ne pas offenser la pudeur du chef de l'Etat? Est-ce terreur du froid et chaud, ou attention délicate pour ne pas humilier par l'étalage de trop de corps splendides notre laideur habillée?

Je ne sais laquelle choisir parmi tant de conjectures désolantes. Mais j'ai vu cette chose inouïe : la présentation des plus beaux jeunes hommes du monde, fleur de la race humaine, l'élite du sport, religion nouvelle qui doit régénérer la planète, ravalée à un cortège de sociétés mutualistes ou d'orphéons provinciaux.,

Y a-t-il dans l'univers, où les fanatiques du sport abondent, un seul homme qui ait, un seul instant, pensé que des athlètes olympiques pouvaient se présenter ainsi à la foule?

Ainsi, plus fort que la tradition du passé, plus tyrannique que les intentions du Comité international, l'esprit d'un siècle affreusement banal a transposé l'Olympisme sur le plan de la laideur.

Dans l'ordre alphabétique, précédée d'un écusson où s'inscrit le nom du pays et de

son drapeau national, chaque délégation d'athlètes s'avance à son tour. L'Afrique du Sud commence. La Yougoslavie ferme la marche.

*
**

Oh! l'étonnant spectacle bien fait pour détruire toutes les notions que nous avons des différents peuples de la terre! Eh! quoi, ces Yankees qui sont les rois du sport, à qui nous devons la mode d'aller tête nue sur le boulevard, par quelle gageure ont-ils muni chacun de leurs 400 athlètes d'un chapeau de paille élégamment tenu à la hauteur de la poitrine? Les vestons bleu marine et les pantalons blancs leur donnent l'air d'un groupe réclame pour tailleur de ville d'eaux, autant que les Canadiens dont le chapeau de paille est ceint d'un ruban bleu azur.

Les Anglais arborent un uniforme approchant que soulignent cruellement les belles jambes nues des highlanders en jupes à carreaux mêlés à leur cortège.

Les Italiens sont pires : Antinoüs du Capitole, voile-toi la face devant ces chemises d'un bleu vert enfoncées dans des pantalons réséda et ce bonnet de police gris.

Ah! l'Égypte, Seigneur, avec ce pyjama vert pistache et ce fez rouge! Ils sont terriblement pastille du sérail!

Au milieu de ces horreurs modernes, quelques délégations ont l'air presque élégant

dont celle de la France avec la veste de sport en tricot soulignée de parements bleus ou rouges. Mais tous ces hommes vêtus, minces ou gros, grands ou petits, en quoi rappellent-ils que nous sommes ici à la fête de la beauté physique?

Et pourquoi, à côté de ces grâces de confection, voyons-nous alterner d'autres délégations dont les athlètes sont enfin en costume de stade, jambes, poitrines, épaules nues? Attendait-on de l'Autriche, de la Hongrie, de la Tchécoslovaquie, qui offrent des corps bronzés à notre admiration qu'elles fussent les héritières de l'Hellade? Gloire à Zeus, le petit peloton des Grecs se souvient du Discobole et c'est une consolation dans notre tristesse!

Songez, pour comble de sottise, que beaucoup de ces peuples ont d'admirables costumes nationaux, qu'ils n'ont pas osé revêtir. Faut-il que le sport les invite ainsi à s'uniformiser et à s'enlaidir?

L'antiquité, créatrice de l'esthétique des foules, avait le secret des rythmes et des belles attitudes, le sens de la draperie, le goût des lents cortèges noblement déroulés à travers les voies sacrées. Le rythme de notre civilisation pratique et fiévreuse ne s'accorde plus avec la pompe des cérémonies. La dernière ordonnance qui subsiste dans le cortège est d'ordre militaire et se résume dans le pas cadencé des soldats, symbole de la dis-

cipline. Par une méconnaissance absolue de l'esthétique sportive et de son esprit, les athlètes des Jeux olympiques marchent comme une troupe guerrière. De nombreux officiers en uniforme font, d'ailleurs, partie des délégations, preuve évidente que le sport reste chez beaucoup de peuples un moyen de préparation militaire. Stupidité! s'est écrié Paterné, qui a là-dessus les idées que vous connaissez. « Mais, a-t-il ajouté, qu'attendre d'un militaire qui se complique d'un sportif? »

*
**

Ma méditation se poursuit tandis que le défilé continue sans trêve, salué par des vivats, des tempêtes d'applaudissements.

La foule en a pris son parti, elle est là pour saluer des hôtes et l'apothéose pacifique des peuples réconciliés par le même idéal se change peu à peu en une manifestation imposante en faveur des alliés de la guerre.

Maintenant le défilé est fini; sur la pelouse immense, devant les délégations en ordre de bataille, par colonnes de compagnie, les porte-drapeau se rangent en demi-cercle, face à la tribune du Président de la République. C'est l'instant des formules sacramentelles.

Et voici qu'apparaît à son tour la puissance dirigeante, le Comité « national », dit

Comité Olympique Français, aréopage redoutable qui a assumé la mission d'organiser les jeux de Paris : une cinquantaine de messieurs d'âge mûr, en chapeau haut de forme, à la redingote ornée au revers d'insignes dorés, auxquels se joignent d'autres Messieurs tout pareils, mais plus haut placés dans la hiérarchie, je veux dire les membres du Comité International.

M. le Comte Clary, président du C. O. F., juché sur une petite tribune qui fait face à la loge du Chef de l'Etat, prononce une courte allocution. De loin, on l'aperçoit qui remue les lèvres et sa large barbe immaculée frappe sa poitrine; cependant le haut parleur répercute formidablement les paroles solennelles et l'on a peine à croire qu'une voix aussi tonitruante puisse sortir de ce gosier vénérable.

Si peut-être M. le Comte Clary nous était apparu, habillé à la manière antique, couronné de chêne et drapé dans un peplum, nous l'eussions sans peine assimilé à quelque Dieu de l'Olympe, à Zeus tonnante lui-même et la voix du haut parleur eût semblé l'organe naturel de sa puissance divine.

De quelle solennité se fût empreinte alors la dédicace à Sa gracieuse majesté républicaine, adjurée d'ouvrir les Jeux!

Mais quoi, l'harmonie décorative n'aurait-elle pas exigée que M. Doumergue lui-même fût revêtu du costume des archontes?

Quand M. Pierre Laffitte, qui a le sens du décor, va se promener sur une plage mondaine, à l'heure du bain, ne s'habille-t-il pas, avec toute la recherche qu'on lui connaît, d'un blanc caleçon de sport, encore qu'il ne se baigne jamais et qu'il redoute le soleil au point de se coiffer d'un léger chapeau venu tout droit du bon faiseur des chevaux de fiacre, lequel n'a plus guère aujourd'hui que ce client de choix?

Hélas! mes railleries retombent sur moi-même et j'avoue, à part moi, consterné, que Paterne a peut-être bien raison. A vouloir trop imiter l'antiquité, c'est au théâtre, voire à la mascarade qu'on eût abouti fatalement.

Et soudain dégrisé, je me sens prêt à souscrire aux plus tristes modernités et si M. le Chef de l'État, le grand cordon en sautoir, sous son habit à queue de pie, venait tout à coup déclarer d'une voix onctueuse : « Messieurs, faites vos jeux », je serais prêt à l'applaudir. Mais la formule protocolaire dont il use, moins concise a plus d'élégance officielle.

Il est à peine assis que le délégué des athlètes français, tenant le drapeau tricolore serré contre sa poitrine et le bras droit levé, prononce le serment olympique : « Nous jurons que nous nous présentons aux Jeux olympiques en concurrents loyaux, respectueux des règlements qui les régissent et désireux d'y participer dans un esprit cheva-

leresque pour l'honneur de nos pays et la gloire du sport. »

Cette phrase, semi-lapidaire, semi-administrative, que le haut parleur ne parvient pas à déformer, ne laisse pas d'être émouvante, tant l'accent de Géo André, vétéran des champions français, qui la prononce est viril et loyal. Les athlètes ont en même temps levé le bras, les trompettes lancent leurs appels, les cages s'ouvrent, et, par troupes, des centaines de colombes symboliques quoique bien vivantes s'envolent dans le ciel à tire d'aile, soudain dispersées par l'arrivée rugissante d'un avion qui rase le toit des tribunes, s'en va, revient, et s'éloigne à son tour, tandis que des bombes éclatant avec fracas dans l'air nous offrent l'image d'un combat aérien.

La cérémonie est finie; les délégations défilent de nouveau avant de se disloquer, tandis que la foule évacue lentement les tribunes. Ainsi furent ouverts, dans un décor ultra-moderne, sous le signe d'une civilisation industrielle et scientifique, les Jeux de la VIII^e olympiade rénovés de l'antiquité grecque, à la gloire de la beauté nue.

CHAPITRE II

PATERNE DONNE L'ASSAUT .

« Si l'on se perd, rendez-vous au Café de la VIII^e Olympiade », m'avait glissé dans le tuyau acoustique, mon sarcastique compagnon, au moment de la sortie. Bonne précaution, car cinq secondes après, je le voyais filer au-devant de moi, emporté par un remous de foule, sans que je pusse le rejoindre en dépit de mes efforts dans l'épaisse cohue. Il flotta un instant sur la mer des épaules qu'il dominait de sa ventripotente personne, s'engouffra dans un des escaliers où je le perdais de vue.

Je n'étais pas fâché d'être seul pour me recueillir un instant. Je me sentais humilié, déçu et la cervelle en désarroi.

Venu au Stade de Colombes avec un idéal parfaitement défini, un enthousiasme intact et la certitude d'y trouver la confirmation de la doctrine qui m'était chère et pour la-

quelle j'avais rompu des lances avec Paterne, je n'avais plus les idées nettes.

Ma conception de l'Olympisme, ébranlée par sa base, m'apparaissait chimérique. Ce n'était plus qu'un château de nuées, un rêve dissipé, à l'écroulement duquel j'assistais, comme le dormeur éveillé, les reins fourbus et la bouche amère.

Franchies les portes du Stade, je me dirigeai vers le café que m'avait indiqué mon compagnon. C'était une des innombrables guinguettes en planches, décorées de feuillages flétris par la chaleur et la poussière, qui s'accrochent comme des chaloupes aux flancs du grand vaisseau sportif. La marche me fit du bien.

L'air pesant de cette brûlante journée d'été poissait au visage comme un sirop. Une odeur de pétrole et de cuir chauffé s'exhalait de l'énorme foule en train de s'ébrouer dans la pétarade ininterrompue des moteurs d'autos et le fracas assourdissant des klaxons qui disaient l'impatience agressive des spectateurs, pressés de regagner la ville.

Par tous les sens m'entraît dans la chair la brutalité des mœurs modernes : l'ouïe, que tant de bruits divers choquait douloureusement, l'odorat, balayé de senteurs violentes, et la vue, à chaque pas accrochée par le bariolage des affiches monumentales.

Avec la meilleure volonté du monde, il

était impossible de se croire à la sortie des Jeux de l'ancienne Olympie. Je devais en convenir loyalement. Le plus beau rêve ne peut arrêter le cours de l'évolution. Aussi me préparai-je à l'avance à m'incliner devant Paterne, grand vainqueur de la journée.

Quand j'entrai dans le café plein de monde, j'entendis mon compagnon qui me hélait. Je le rejoignis dans le petit coin où il m'attendait. Mais, au premier regard que je jetai sur lui, je ne pus m'empêcher de rire. Il avait posé sur sa grosse tête une couronne de fleurs et la coupe en main il mimait une burlesque libation aux Dieux d'un air prodigieusement goguenard.

— Qu'Héraclès te prenne en pitié, me dit-il. Je l'avais convié sur la foi de tes renseignements à honorer de sa divine présence ces Jeux en qui revit la Grèce, sa mère. Par Zeus, je tremble à l'idée de son courroux devant cette chienlit laïque, industrielle et commerciale!

Puis, me désignant de la main un homme blond, au beau visage rasé, assis près de lui et qui riait à ses calembredaines, il ajouta :

— Laisse-moi te présenter mon confrère et ami M^e Bernard, du barreau de Paris, que je viens de retrouver, après bien des années. M^e Bernard a été à son heure un sportif intégral, mais je doute qu'il ait encore toutes ses illusions.

Je tendis la main à M^e Bernard. Où avais-je vu ce masque énergique, dont le dessin viril commençait à s'empâter légèrement? L'ami de Paterne vint à mon secours.

— Peut-être, me dit-il, avez-vous gardé souvenir d'Hellénus, qui fut, il y a une dizaine d'années, champion du pentathlon, international de rugby?

Ce nom me rendit soudain la mémoire. C'était bien, en effet, cet Hellénus, magnifique athlète, que j'eus l'occasion d'admirer tant de fois sur les terrains de jeux et la bonne fortune de rencontrer au Collège d'athlètes.

Il vit à mon air que je l'avais reconnu et ajouta : « Hellénus, ce sobriquet qui finit par se substituer à mon nom véritable et que j'adoptais avec fierté, vous indique assez quelle fut ma ferveur pour les choses de l'antiquité. »

— Je me souviens, en effet, lui dis-je, de l'élégance athénienne de vos peplums, qui me remplissait d'admiration au Collège d'Athlètes. Nous avons vu là, dans ce cadre harmonieux, une réalisation de l'Olympisme qui satisfaisait les plus difficiles d'entre nous.

— Oui, répondit Hellénus, la fantaisie d'un grand seigneur généreux, homme de goût par surcroît, nous donna l'illusion que le miracle grec pouvait renaître de ses cendres. Mais ce ne fut qu'un rêve de vacances. Aux portes du Stade Pommery, la vie mo-

derne nous reprenait impérieusement. Plus de peplum, mais un pardessus, plus de nudité dorée par le soleil mais un complet veston. C'est dans ce décor, dans ces habitudes de vie moderne que la renaissance physique doit s'insérer normalement sous peine de n'être qu'un déguisement de carnaval, ou un succédané du théâtre.

— Hélas! hélas! murmurai-je avec découragement.

— Croyez-vous, d'ailleurs, que tout n'était qu'harmonie, poésie et plastique à Olympie? M'est avis que dans la foule accourue, les mercantis ne manquaient point; qu'on traitait entre spectateurs de nombreuses affaires et pas mal de véreuses, dans les intervalles des jeux; la fourniture de l'huile destinée aux athlètes, et des brebis ou des taureaux qu'on sacrifiait aux Dieux, offraient à d'habiles courtiers l'occasion d'exercer leur pouvoir de séduction.

« Vous avez, comme moi, situé l'idéal sportif sur un plan historique et intellectuel qui n'a rien de commun avec la réalité. Il y a longtemps que j'ai commencé à déchanter.

— Hélas! monsieur, répondis-je, je suis tombé de bien haut aujourd'hui et c'est une cruelle désillusion.

— Il avoue, il avoue, cria Paterné triomphant.

— Comment ne pas avouer, hélas! ce qui crève les yeux.

— Voyons, ne vous désolez pas. N'a-t-elle pas sa grandeur et sa beauté, après tout, l'exhibition de ces jeunes hommes venus de tous les pays de la terre, qui révèle l'universalité de la civilisation, la rapidité des moyens de transport, la puissance d'organisation de notre univers, le génie scientifique de l'homme? Quel contraste entre ce roi de la planète et la créature misérable et nue des premiers âges, n'ayant que ses mains pour se défendre et ses jambes pour courir, telle qu'on vous le présente dans le stade?

Cette cérémonie qui vous a choqué par son étalage de laideurs, elle chante la gloire des parvenus que nous sommes, fiers de notre confort, de notre luxe et de nos richesses.

— C'est bien le mot : parvenus! Oh! ces Américains présentant leurs quatre cents athlètes-gentlemen, quelle horreur!

— Eh! quoi, vous eussiez voulu que cette nation si riche, résiste à l'orgueil de vous montrer combien ses représentants sont confortablement vêtus, en des habits faits sur mesure pour la circonstance? Ce sont des citoyens des Etats-Unis, non des acrobates qu'elle a envoyés. La nudité partielle qu'exige l'exercice du sport n'est pas admise dans une société chrétienne en dehors des matches, pas plus qu'un gentlemen ne va en chemise de nuit dans le monde. Vous concevez le sport comme une fin, cher monsieur, l'homme civilisé ne le conçoit que comme un

moyen d'entretenir la vigueur physique de la race, ses qualités de décision et d'énergie. Grâce à Dieu, en Amérique, les Raymond Duncan sont rares.

Pendant cette ironique homélie, Paterne se rengorgeait comme un dindon, ravi d'entendre répéter par une voix si autorisée, ce qu'il m'avait déjà dit.

— Voudriez-vous, reprit Hellénus impietoyable, que, sous prétexte de ressusciter le mirage olympique, tous ces messieurs allasent en litière, au lieu d'arriver au stade en autocar, qu'ils eussent traversé l'Atlantique en trirèmes, dédaignant les steamers de la Cunard?

— N'exagérons rien, dis-je, un peu honteux de cette raillerie dont je percevais, cependant, l'amertume et le regret de l'âge d'or hellénique qu'elle dissimulait, — n'exagérons rien, mais la renaissance sportive aurait dû signifier le dégoût de l'homme pour cette vie moderne frelatée, trépidante, absurde, et marquer un retour à la vie naturelle, seule digne d'être vécue.

— Elle est une hygiène pour commencer et ce n'est déjà pas si mal. À quelle impulsion ont obéi les peuples qui, à la fin du XIX^e siècle, ont apporté une sorte d'enthousiasme miraculeux à développer la culture physique? Ce n'était, certes pas, un renouveau de paganisme qui les y poussait, ni un sentiment d'esthétique. Il a fallu des rai-

sons profondes qui touchent à la conservation de l'espèce pour créer ce courant si vif.

« Si l'impulsion est partie de l'Angleterre, c'est que dans ce pays le machinisme, qui réduisait l'homme à l'état d'automate, commençait à s'étendre considérablement. Les Anglais s'adonnaient déjà avec passion à des jeux nationaux violents qui plaisaient à ce peuple de parieurs et d'impérialistes, amoureux de la force; mais leur instinct leur a indiqué, au moment voulu, qu'il fallait à tout prix conserver l'intégrité physique de la race menacée par le travail industriel et la concentration urbaine. Ils ont alors introduit dans le jeu sportif l'idée de culture physique. L'idée de culture morale s'en est suivie.

« Pour les Français qui se sont inspirés de leur exemple, le motif principal a été la volonté de régénérer la race après la défaite de 1870. Nous avons compris le sport comme le *Ludus pro Patria*, ce qui faillit le faire dérailler totalement..

« Pour beaucoup de peuples, il n'est guère que cela, la préparation à la caserne, un moyen de former des soldats musculairement endurcis.

« Je ne nie pas qu'en France les jeunes gens n'aient trouvé à satisfaire dans le sport leur volonté de puissance et l'orgueil d'être fort, viril, plein d'énergie, ce qui est un but moins utilitaire que l'hygiène.

« La culture physique en chambre ou

en gymnase, qui a pris un si formidable développement, se serait peu à peu substituée à l'athlétisme de plein air, incompatible avec les exigences et les plaisirs de la vie civilisée, si les clubs sportifs n'avaient imaginé toute une organisation de matches qui ont entre-tenu et accru l'émulation mais qui ont eu l'inconvénient d'orienter le mouvement sportif vers les voies de l'histrionisme et de l'exhibition.

« Voilà qui nous éloigne autant que le sport hygiénique, de la conception grecque, comme nous aurons l'occasion de le constater ces jours-ci. »

Tout en devisant, nous avons quitté le café et nous allions lentement dans le crépuscule adouci qui retombait peu à peu au silence.

Hellenus nous arrêta devant une entrée pavoisée de drapeaux, où sur une large bande de toile l'on lisait ces mots : « Village Olympique. » Tout un village de fortune se dressait là, composé de petites cases de bois, divisé en rues, ruelles, places minuscules. On eût dit un campement de pionniers dans le Far-West et pour accentuer l'illusion, on entendait un gramophone qui jouait un one-step au fond d'une case réservée à l'office de bar.

Sur la porte d'une boutique de journaux une jeune fille flirtait avec un grand gaillard à l'accent étranger. Elle avait cet air évaporé

et vaniteux des filles à qui l'on prodigue les compliments et les flatteries.

Une odeur de terre échauffée et d'embrocation flottait sur le village.

— On a logé ici, dit Hellénus, quelques délégations désireuses d'alléger les frais si lourds d'un séjour à Paris. Mais quelle triste résidence, bonne tout au plus pour des émigrants!

« La civilisation moderne a coutume de sécréter la laideur, étant exagérément utilitaire, mais ne faut-il pas s'étonner que le mouvement sportif qui a soulevé un courant d'enthousiasme parmi la foule et dont le développement harmonieux tend naturellement à créer la beauté, n'ait pu inspirer aux artistes un ordre architectural digne de lui.

« Comme le sentiment religieux, comme l'amour de la patrie, tout ce qui suscite dans l'âme collective une ferveur d'une qualité désintéressée, met en œuvre les puissances supérieures de l'activité cérébrale. C'est un surcroît de forces, un luxe de vitalité qui doit trouver son emploi dans le jeu sublime de l'art.

« Mais l'on sent maintenant partout où l'on se heurte au sport, fermenter je ne sais quoi de vulgaire, de tapageur et de réclamer qui choque l'esprit un peu délicat. L'on dirait que l'activité sportive ne se développe point parmi des hommes libres, mais que des esclaves, des baladins, des mercenaires

ramassés par des racoleurs, s'y consacrent pour se racheter. »

— Cela ne vient-il pas, dit Paterne, de ce que le sport passionne les classes populaires et que dans certains sports comme la lutte, la boxe et la bicyclette, les champions sont presque tous des fils du peuple?

— Non, non, dis-je à Paterne, ne calomnie pas le peuple. La rude simplicité populaire n'est pas de la vulgarité. Dans ton midi, les jours de grande liesse, quand on mène la farandole dans les villages provençaux, n'as-tu pas admiré cent fois l'instinctive élégance, la spirituelle gaieté de la foule?

— Oui, dit Hellénus, il faut chercher ailleurs la raison de ce caractère, ma foi, disons le mot, crapuleux qu'on retrouve si souvent dans les milieux sportifs. Chaque fois que j'ai fréquenté un vélodrome, une salle de boxe, j'ai évoqué irrésistiblement les gladiateurs de Rome. Certains sportifs affectent le genre cabotin, l'on devine que le sport est pour eux un moyen de s'enrichir, de se faufiler dans les milieux de luxe et de plaisir. J'ai assisté un soir à un banquet donné au Carlton, en l'honneur de Tristan Bernard. Il y avait là parmi des écrivains, des journalistes, une centaine de boxeurs, en smoking, leurs poings énormes bossués de bagues, leurs faces martelées poudrées et fardées.

« On me montra au milieu d'eux un jeune

israélite, à l'air futé, dont les épaules chétives faisaient un singulier contraste avec la carrure de ces « costauds » : le renard parmi les ours. Voilà, me dit-on, le professeur de maintien de Messieurs les boxeurs. Il a pour fonction lucrative, de leur apprendre les belles manières, comment on baise la main des dames, comment on manie la fourchette et le couteau à table et l'art de discerner entre un verre à boire et un bol à laver les doigts. Enfin, et ce n'est pas le moins important de sa tâche, il enseigne l'art difficile de pousser une déclaration aux femmes du monde.

« Il met à la disposition de ses poulains des modèles de lettres d'amour d'une qualité très distinguée dont ceux-ci font usage à l'occasion.

« Cet état d'esprit de parvenu ambitieux, ce snobisme un peu ridicule s'accorde mal avec la noble passion sportive. Je crains que notre époque soit trop corrompue par le pourchas de l'argent et la recherche du succès pour que puisse y fleurir l'ascétisme sportif qui s'accompagne du désintéressement, du mépris des vanités et d'une constante aspiration vers le beau et le bien. »

CHAPITRE III

JOURNAL DES JEUX (*Suite*)

I. Le Stade de Babel.

Voilà huit jours que les Jeux olympiques se déroulent dans le Stade de Colombes, et ce coin de banlieue est devenu un des lieux pathétiques de l'univers.

Vivrais-je cent ans, ce spectacle extraordinaire ne s'effacera jamais de mes yeux. Devant cette réalité imprévisible et multiforme où le beau et le laid, le grotesque et le tragique, l'ignoble et le sublime se confondent, aucune des notions historiques que nous donnent les livres ne peut subsister. Je me suis cru, tour à tour, au Cirque et dans un temple, sur un champ de foire et dans la Thébaïde, à Olympie et à Babylone.

Quand on arrive au Stade, de quelque côté qu'on l'aborde, un entassement monstrueux de matériel de transport vous stupé-

fié : auto-cars, autobus, tramways, torpédos, limousines, cycle-cars, forment des troupes innombrables et muets. Chaque espace libre de cette terre pelée et galeuse fait office de garage. C'est la foire de l'automobile dans un village nègre.

Des centaines de baraques en plein air vous happent par leurs enseignes bariolées : Bar des Olympiades, Casse-croûte olympique, Au Rendez-vous des Athlètes, Café de la VIII^e Olympiade, Athletic-Bar, Olympic-City, Restaurant des Sports, A la nouvelle Olympie, etc. On y débite boissons et mangeailles, et des souvenirs des Jeux, et les objets les plus hétéroclites.

Des camelots ambulants crient leurs marchandises : lunettes à verres fumés, petits drapeaux de toutes les nationalités, cocardes, insignes, listes de records, oranges, cacahuètes.

Tout autour, dominant ce paysage, les cheminées d'usines vomissent des nuages de fumée et les grands halls industriels aux vitres d'un bleu cru semblent les carcasses échouées de Zeppelins géants.

Dès 2 heures de l'après-midi, la foule se rue vers le Stade et s'engouffre par toutes les issues vers les gradins de ciment.

À peine est-on assis, incorporé au Stade, partie infime de cette mer vivante qui palpite autour de vous, l'atmosphère change. Un souffle d'enthousiasme gonfle les poitrines.

On est transporté hors du temps, dans je ne sais quel pays fabuleux de beauté violente, d'émotion joyeuse au sein duquel chacun aspire une vie plus mâle et plus ardente. Débarrassés des rites officiels dont la banalité m'avait déplu, les Jeux ont repris leur caractère de fête du muscle.

*
**

Décrire ces journées de force et de lumière, ce spectacle paradoxal, bariolé et splendide, cette exaltation tantôt triviale et tantôt mystique, quelle tâche difficile!

Au premier abord, l'œil est déçu par l'éloignement de l'arène; les athlètes qui apparaissent minuscules s'agitent comme les figurants d'une pièce confuse, car les choses n'ont pas le caractère composé, théâtral qu'on s'attendait à leur voir.

Sur la pelouse verte, vingt groupes différents s'occupent à des besognes mal définies. Des hommes à demi-nus courent çà et là, sautillent sur place, piaffent comme des chevaux de sang; d'autres immobiles, sont allongés sur l'herbe, drapés d'oripeaux. Des Messieurs en tenue de ville, le chapeau sur la nuque, discutent, prennent des mesures, une chaîne d'arpenteur ou une longue baguette à la main.

Le regard va de l'un à l'autre. Où en est

la pièce? Que fait-on? Tout autour, du haut en bas des gradins, des vendeurs circulent, criant : Chocolats glacés, programme de la journée, oranges, limonade; puis, soudain, des bordées de clameurs, des hurlements effroyables, des applaudissements frénétiques éclatent et roulent dans le Stade comme un ouragan déchaîné.

Mais, dans ce formidable chaos de sons, de mouvements et de couleurs, voici que la voix tonitruante et caverneuse du haut parleur va mettre de l'ordre : « Allô, allô, au départ pour la course de 100 mètres, tous partants! »

La voix, qui s'exprime successivement en français et en anglais, signale les épreuves, les commente d'instant en instant, et chacun se réfère à son programme. Chaque athlète portant un numéro cousu sur son maillot, il est aisé de savoir son nom et à quel sport il participe.

Ainsi, l'immense fourmilière suit point par point le spectacle; suspendue aux paroles du pavillon sonore, la foule innombrable retrouve une âme collective; elle vibre, s'émeut, s'irrite ou éclate de rire; comme un seul personnage colossal, elle ne fait plus qu'un tout unanime ayant un cœur, une âme.

Tel est le rôle de la science : accroître le plus possible la communion des hommes. La barbarie les isole sur la vaste terre, mais la

civilisation les relie étroitement entre eux, abolissant la distance, imposant aux races différentes les mêmes préoccupations, les mêmes espoirs, la même pensée, de même qu'ici le haut parleur associe étroitement athlètes et spectateurs. Grâce à lui, le drame olympique va nous paraître merveilleusement varié et palpitant.

Paradoxe du Destin, c'est pour exalter la nature primitive que sont réunis ici cinquante peuples civilisés. Le progrès scientifique aboutit en effet dans le stade à glorifier le magnifique animal humain. Alors que les conditions de la vie moderne nous éloignent de plus en plus de la nature, une irrésistible poussée de l'instinct des races nous y ramène. L'homme voué à s'avilir physiquement, à s'étioler, s'est ingénié à recréer le milieu naturel.

L'athlétisme n'est-il pas la reproduction stylisée de la vie primitive? Les mouvements que dicte à l'homme la vie sauvage et que lui impose la configuration du terrain, les voilà transposés comme en une harmonieuse algèbre : courir pour saisir la proie, sauter par-dessus l'obstacle, lancer le javelot ou le caillo, combattre l'adversaire, traverser l'onde à la nage, tous ces gestes réduits à leur essence, vous les retrouvez dans le scénario olympique.



II. *La tragédie des cent mètres.*

J'ignore par qui et à quel moment furent élaborées les péripéties et les modalités actuelles de ce scénario du stade. L'antiquité nous en a transmis certains éléments, et d'autres s'y sont rajoutés peu à peu, résultats de l'expérience. Aujourd'hui, le drame olympique a été porté à son point de perfection.

Personne n'en ignore les actes divers : courses de 100, de 200, de 400 mètres plats; 200 et 400 mètres haies; courses de fond de 1.500, 3.000, 5.000, 10.000 mètres plats; saut en longueur et en hauteur; saut à la perche, lancement du disque et du javelot; nage; lutte et boxe. Tout le reste participe plus du jeu civilisé que de l'athlétisme pur.

Ces athlètes que je vois s'agiter dans le stade, quel poème ils chantent à la gloire du corps humain! Réduits aujourd'hui à une élite qu'on admire, ils ne font cependant que rappeler le type normal de la créature déchue et vieillie au cours des siècles.

Ce que le primitif fut naturellement par le jeu normal de la Création, ils le sont devenus à force de travail, d'entraînement et de méthode. Il n'est pas douteux que l'homme dans son intégrité physique ne rap-

pelle en rien le chétif pantin que nous sommes accoutumé à appeler du même nom. Je suis convaincu que nos plus beaux athlètes pâleraient devant n'importe quel compagnon d'Achille ou d'Hector. Je n'en veux pour preuve que le nombre croissant des athlètes américains dont la moyenne est supérieure aux meilleurs champions des races méditerranéennes. L'athlète par définition est un homme dans sa pureté première. Qu'il nous semble un phénomène, c'est le signe de la déchéance.

Malgré tout, dans l'athlétisme moderne, la part de l'entraînement méthodique, l'élément scientifique peut-on dire, s'ajoute aux ressources de la nature physique. C'est, en effet, non seulement par le déploiement de la puissance musculaire que l'on arrive à ces performances qui nous étonnent, mais par des recettes d'entraînement. La course de 100 mètres surtout, en offre une démonstration éclatante.

Depuis que l'Américain Paddock a porté le record des 100 mètres à 10 secondes $4/10$, en 1926, des milliers d'athlètes ont essayé d'améliorer ce temps sans y parvenir. Est-ce que Paddock fut d'une classe inégalable ce jour-là? Non, mais il ajouta diverses chances heureuses à sa vitesse.

On comprend qu'il s'agit moins ici de supériorité de classe que d'habileté à prendre un départ ou à brusquer une arrivée. Si le

record n'était le signe admirable de la volonté de vaincre portée à son paroxysme, il n'aurait pas d'utilité.

Grâce au chronomètre on est parvenu à donner de la valeur à un cinquième de seconde qui, sur le terrain, ne correspond qu'à un espace infime. La compétition portée dans le domaine du temps a permis d'en reculer la limite presque à l'infini.

Ainsi, les coureurs du 100 mètres sont, parmi les athlètes, des espèces de métaphysiciens. Le fait de se battre contre d'insaisissables fractions de temps a quelque chose de sublime comme l'aspiration à la pureté. C'est une manière d'aspirer à l'infini, de tendre à l'absolu.

Le public ne s'y trompe pas que cette épreuve passionne et transporte. Le coureur des 100 mètres est de la race des héros. Son âme de feu rejette la guenille pesante, elle vole comme l'éclair. Un grand *sprinter* lancé de toute sa vitesse, le visage extasié, les yeux fulgurants, le front illuminé, offre le masque du mystique. C'est de lui que la foule reçoit l'impression la plus forte. Et, sans doute, à égalité de puissance physique, la palme va-t-elle à celui qui brûle de la plus belle flamme d'ambition.

Tout de même, il faut convenir que le sport est capable de nous procurer des minutes d'une émotion haletante qui confine à la passion.

Abrahams, l'Anglais, n'oubliera jamais l'ovation formidable qui a salué le deuxième jour sa victoire sur ses rivaux Américains si redoutés, parmi lesquels Paddock, le recordman du monde, attirait tous les regards.

Mélancolie des athlètes qui vieillissent, Paddock a fini cinquième. Du moins, comme un trésor jusqu'ici intangible, son record lui reste-t-il.



III. *Ritola, Nurmi, au cœur d'acier.*

A côté de cet aigle au vol foudroyant, je voudrais évoquer les deux plus extraordinaires machines à courir qu'on ait encore vues ici-bas. Machines, le mot est juste, quand on l'applique aux Finlandais Nurmi et Ritola.

Echappés semble-t-il d'une humanité pré-historique, Nurmi et Ritola sont des organismes humains tout neufs, pétris d'une matière vivante incorruptible. Quelle pompe d'or et d'acier ont-ils à la place du cœur! Et quels poumons! On songe à Achille plongé par sa mère dans l'eau du Styx.

Sont-ce les eaux glacées de la Finlande qui leur ont donné cette immunité contre la fatigue?

J'ai lu de véritables traités de stratégie sur

la manière de mener les courses de fond. C'est la marotte des Français de prétendre qu'on gagne des victoires sportives avec sa tête autant qu'avec ses jambes. Le moindre champion se croit obligé de déployer le génie manœuvrier de Napoléon. Mais Ritola et Nurmi ignorent, en vérité, tant de science et de calcul ou, tout au moins, ils les méprisent.

Jamais foule olympique ne fut plus stupéfaite que ce mercredi, 9 juillet, où elle vit Ritola courir 10.000 mètres d'un trot élastique, sans se soucier de quoi que ce soit ou de qui que ce fut, filant comme s'il était seul, et vraiment tout seul au huitième tour, ayant laissé loin derrière lui l'excellent Suédois Wide, et bien plus loin encore le lourd peloton des rivaux, comme un étalon léger pressé de rentrer à l'écurie.

Et la foule fut plus stupéfaite le jeudi, quand elle vit Nurmi, après un 1.500 mètres éblouissant, gagner un 5.000 mètres sur Ritola lui-même et battre tous les records, y compris les siens.

Non, ce n'est pas la pensée de mesurer ses forces contre des rivaux qui occupe le cerveau de Nurmi pendant qu'il court, à longues foulées, svelte et rapide comme un levrier du désert. Cette figure fermée, absente, ne révèle rien d'intellectuel. Le corps seul est en mouvement, ce corps si prodigieusement organisé qu'on ne peut surprendre en lui la

moindre trace d'effort, ni le moindre signe de fatigue.

Il y a dans cette aventure un je ne sais quoi d'hallucinant qui tient du sortilège et du miracle. La volonté du coureur n'a point l'air de participer à la lutte. C'est la classe physique qui parle, incomparable et sans rivale.

Rien n'est plus beau, disais-je tout à l'heure qu'une volonté farouche, tendue à se briser et poussant la guenille humaine vers la victoire? Quelque chose est encore plus beau peut-être, c'est le bel animal triomphant par la puissance de sa nature physique. Un cent mètres, romantiquement disputé, soulève un délire de passion et de frénésie dans l'âme de la foule. Un Nurmi vous fait ressentir l'enthousiasme, pur de tout alliage, et la sereine admiration qu'on réserve aux Dieux à qui tout est facile.

Pour mieux marquer le caractère surnaturel de ce héros du stade, derrière lui la longue théorie des athlètes offrait un visage dramatisé par la fatigue. Comme une masse, le vaillant Stallard s'abattait soudain sur le gazon. Cruauté de la foule! Tandis que ces milliers d'hommes debout acclamaient le vainqueur, ils n'avaient pas un regard pour le beau corps abattu que tordaient la douleur et la honte d'avoir succombé.



IV. *Osborn, le nageur aérien.*

« Allo, allo : en place pour le saut en hauteur, la barre est à 1 m. 83. »

Le haut parleur ramène l'attention du public qui se dispersait, tantôt intéressée par les essais des lanceurs de javelot, tantôt amusée par les exercices de danseuse de quelque athlète inoccupé.

Le sautoir en hauteur. Sur le gazon, un carré de terre battue où deux poteaux se profilent, écartés l'un de l'autre d'environ deux mètres. Comme un trait fin, la barre horizontale, blanche et bleue, se détache sur le vert cru de la pelouse. Cette mince ligne, des milliers d'yeux vont la fixer pendant toute la durée de l'épreuve. Les officiels, chapeau en tête, passent dessous sans la toucher. Un homme existe-t-il, capable de la franchir d'un bond? Cela semble incroyable. Et pourtant, c'est la hauteur minima.

Le premier athlète inscrit se lève nonchalamment du sol où il est couché; il se dépouille du pantalon et de l'épais chandail qu'ils gardent tous au repos malgré la douceur de la température. Le voilà en face de la barre; il la regarde; il plie sur les jarrets comme pour en éprouver les ressorts, soulève

ses pieds l'un après l'autre, examine attentivement ses semelles. Un temps d'arrêt, puis ses bras tombent et d'un vif élan, il court à petits pas vers la barre, s'enlève les bras au ciel, les jambes recroquevillées et, d'un coup de reins vigoureux, l'athlète passe. Il est retombé sur ses pieds, comme un chat, de l'autre côté de l'obstacle.

« Hurrah! hip! hip! hurrah! » beuglent les Américains, enthousiasmés de l'adresse de leur compatriote.

Les sauts vont se succéder sans trop d'anicroche. Osborn et Lewden déclanchent des bravos par la façon souple et dégagée dont ils s'enlèvent.

Mais la manière d'Osborn, qui semble narguer les lois de la pesanteur, provoque la stupéfaction. L'athlète, dès qu'il arrive à la hauteur de la barre, se couche de tout son long sur le flanc gauche; on dirait que, pendant un quart de seconde, il flotte horizontalement, supporté par un flot invisible qui, d'une molle ondulation, le pousse au delà de l'obstacle. Une détente le remet debout. La foule, d'instinct, a deviné en lui le futur vainqueur.

Quelle extraordinaire intuition de son corps musclé lui a imposé cet allongement paradoxal? On comprend qu'il a mis ainsi toutes les chances de son côté. Esclaves de la pesanteur comme tous les humains, il en tourne les lois par une tactique imprévue; il

lui suffit d'élever son buste juste au niveau de la barre pour que le mouvement de bascule qu'il imprime à tout son corps lui livre la voie. Son effort est, de la sorte, réduit au minimum, à tel point qu'il ne prend qu'un champ de deux ou trois mètres.

A cette méthode ingénieuse, on reconnaît l'entraînement américain. La supériorité incontestable que ce peuple s'est acquise dans les sports provient non seulement de la classe physique de ses athlètes, mais encore de leur science manœuvrière. Au delà d'une certaine limite, en effet, l'être humain ne peut se dépasser lui-même que dans des proportions infimes. Le saut en hauteur, surtout, est asservi au joug le plus étroit. Que d'efforts inouïs, que d'entraînement et quelle persévérance il a fallu à l'Américain Beason, recordman du monde, pour porter la limite du saut à 2 m. 014 millimètres. La seule vigueur physique d'un sauteur exceptionnellement doué n'y a certainement pas suffi; il a fallu que l'art s'ajoute à la nature.

Osborn, cela n'est pas douteux, est un grand artiste du saut, un virtuose incomparable. À force égale et même à force inférieure, il saura obtenir un rendement meilleur que n'importe lequel de ses adversaires.



Le courageux Lewden, champion français

malgré son nom britannique, sous ce rapport, lui est manifestement inférieur. Le ressort de ses jambes musclées peut même le projeter plus haut dans l'espace, il perdra, dans le franchissement de la barre, une partie de son effort, faute de pratiquer l'étonnant allongement d'Osborn que, jusqu'à ce jour, le sauteur à la perche seul, grâce à l'appui du bambou, pouvait réussir.

Aussi est-ce avec une crainte mortelle que les Français vont suivre désormais leur champion. Mais Lewden est vaillant. La sympathie française le soutient et le galvanise; tour à tour il franchira 1 m. 85, 1 m. 88, 1 m. 90, 1 m. 93. Deux, puis trois, puis six athlètes sont successivement éliminés. Il n'en reste plus que trois en présence quand la barre atteint 1 m. 95.

Le fabuleux Osborn s'approche, bondit, se couche et, comme un faon léger, se retrouve de l'autre côté, salué par un tonnerre d'applaudissements. Lewden! Lewden! crient les Français, pâles d'anxiété. Ils sentent que l'instant est décisif. Près de moi, un petit garçon, debout, s'accroche à sa maman, crispé d'émotion, haletant d'espoir. Son petit cœur de patriote bat si fort qu'il lui fait mal. « Il faut qu'il passe », siffle-t-il entre ses dents d'une voix rageuse. Admirable exaltation de l'orgueil national! Chacun enivré d'amour pour son pays le veut plus glorieux que les autres. L'athlète,

comme un drapeau vivant, semble incarner l'image de la patrie.

Dans le grand silence, Lewden s'est levé, il se prépare méthodiquement; des milliers de regards le brûlent. Il vérifie la souplesse de ses jambes, il s'élançe... et s'arrête brusquement. Faux départ! Quelque chose s'est cassé dans les poitrines françaises. On sent Lewden nerveux, impressionné et un voile de mort obscurcit nos yeux.

Hélas! Lewden ne passera plus; les trois essais ne lui seront pas favorables. Plus heureux, l'autre Américain, Brown, qui a manqué ses deux essais, réussit le troisième.

La barre à 1 m. 98! Cette fois Osborn seul la franchira et le voilà vainqueur olympique à 2 centimètres 14 au-dessous du record du monde, mais à 4 centimètres au-dessus du record olympique détenu par Landon, Américain encore, aux Jeux d'Anvers.

Et l'on songe à l'athlète prodigieux que doit être Beason. Absent, sa présence plane sur le Stade. Osborn, comme Thémistocle hanté par les lauriers de Miltiade, rêve de lui ravir son trophée. « Allo, allo, mugit le haut parleur, la barre est à 2 m. 020, le record du monde est en jeu. » La foule est palpitante. Du premier coup Osborn a passé la barre, mais son corps l'a légèrement frôlée et elle tombe. La tentative est nulle. Il essaiera une deuxième fois avec moins de

succès. Qu'importe, l'athète ne s'entête point; il sait maintenant qu'il est au moins l'égal de Beason; il sera son vainqueur quand il le voudra.

*
**

V. *Psychologie de l'Athlète.*

Il faudrait prendre ces athlètes un par un pour noter leurs caractéristiques. Tous ces hommes, d'ailleurs, sont moins sculptés par l'entraînement quotidien, selon le canon idéal de la statuaire, que déformés par l'abus de la spécialisation sportive. Les lutteurs au cou de taureau, adipeux et tout en buste; les sauteurs aux jambes d'araignée; les lanceurs de poids au dos rond; les gymnastes dont les bras sont comme des cuisses forment autant d'espèces différentes.

Un ethnologue averti reconnaîtrait par surcroît les signes caractéristiques des principales races blanches et ce qui apparaît de leur tempérament particulier.

Américains du Nord, Finlandais, Suédois, Anglais, Danois, le type nordique s'accuse par la haute taille, le teint clair et je ne sais quel aspect tantôt candide et tantôt puritain qui contraste avec la physionomie futée ou hardie du type méridional plus râblé, plus vif de gestes et d'allures.

On les retrouve, ces deux types, avec leurs

différences profondes dans les multiples aspects de la vie athlétique. Jamais les nordiques ne transigent avec le sacerdoce sportif. Ils sont habités par un Dieu sévère qui leur fait l'âme sereine, lisse et fermée aux tentations. Ils sont venus de si loin, comme une phalange sacrée, ayant fait serment de vaincre; ils n'ont pas eu, dans le transport, conscience qu'ils changeaient de climat; on leur a construit un milieu imperméable où leur langue entretenait l'atmosphère constante de la patrie; comme sous une cloche pneumatique, ils ont été isolés des autres, cimentés entre eux en un bloc vivant.

Les Finlandais, notamment, race privilégiée entre toutes, ont transporté avec eux leurs fétiches, ces pierres du pays qu'on met à chauffer au feu et qu'on jette, quand elles sont rouges, dans l'étuve de zinc pour que l'eau de leurs ablutions soit brûlante. Ne dirait-on pas le mythe de Deucalion combiné avec les sortilèges des sorcières de Thrace?

Quels regards étonnés ils posent par moments sur ces rivaux du Sud, bruns, hâlés, rageurs, qui mettent une sorte de gloriole à faire toutes les choses défendues : fumer, boire et le reste. Car la femme, l'ennemie de l'athlète, retrouve près de lui l'âme de Dalila. Si la Grèce inventa le gynécée, n'était-ce pas pour protéger ses athlètes?



Le Français révèle par sa mobilité expressive l'intermittence de sa foi sportive, mais prompt à se ressaisir il peut atteindre au sublime à la minute précise du péril; il brûle alors comme une torche au risque de se consumer. Le reste du temps rien ne peut l'empêcher de goguenarder ces rivaux ascétiques, qui lui font l'effet de dévots en chandails. Du premier au dernier, nos Français portent leur *Moi* en avant, aspirent à briller, et travaillent pour l'applaudissement, rebelles aux conseils, irrités contre la discipline, prêts à chaque instant à jeter le manche après la cognée, dussent-ils, la minute suivante, en pleurer de regret.

Car l'athlète pindarique est un héros de légende. Il manque aux sportifs modernes la sagesse et la modération, à défaut de la foi. Le champion est-il autre chose qu'un pur sang, aux nerfs exaspérés, gâté par la gloire? C'est ainsi qu'il apparaît presque toujours chez les Européens du Sud, s'il est plus rare chez les champions d'outre-Atlantique descendants des pionniers à qui les grands espaces ont donné l'énergie taciturne et la pensée lente. Les passions humaines détruisent les bienfaits du stade, et l'athlète qu'elles consomment n'est qu'un feu de paille.

Quoi qu'il en soit, tels qu'ils sont, ils ré-

vèlent l'indice de vitalité des peuples et peut-être leur degré de moralité. Ne croyez pas, devant ces hommes développés par l'athlétisme, stylisés par l'exercice, qu'il y ait là une simple réussite du hasard. La nature crée des monstres, au gré de ses caprices, elle ne fait point d'athlètes sans que le moule existe dans la race elle-même. Le phénomène est la fleur rare qui pousse sur l'arbre cultivé. L'athlète est toujours fonction de la moyenne physique des hommes de son pays. C'est pourquoi les Etats-Unis, terre d'animalité splendide et de vie sportive intense, regorge de champions.



VI. *Quelques demi-dieux.*

C'est un journal du stade, minute par minute, qu'il eût fallu tenir pour donner l'impression exacte de ces journées enivrantes.

Au début, des longueurs coupaient le déroulement du spectacle, des entr'actes s'ouvraient, imprévus, remplis par le charivari de la foule.

Massés dans la tribune de Marathon, les *supporters* américains, brandissant de minuscules drapeaux étoilés, poussent avec une sauvage énergie, au signal de leur chef, les cris de guerre des clubs. Finlandais et Sué-

dois répondent en leur langue. Et cette harmonie barbare évoque les ancêtres nordiques, conquérants des terres nouvelles.

Puis les Latins rugissent à leur tour, ceux d'Europe unis à ceux d'Amérique. Le stade de Babel, dressé dans la Babylone moderne, à la lumière de l'Hellade, tel est le triple aspect que revêt le spectacle inoubliable.

À partir du jeudi, la succession rapide des épreuves a été obtenue par les organisateurs. Pendant quatre heures d'horloge, courses à pied, sauts en longueur et en hauteur, lancements du javelot, courses de haies, lancement du marteau, se succèdent sans lacune.

J'ai vu l'athlète Myyra, cambré dans son maillot couleur de turquoise, lancer la tige flexible au fer aigu qui siffle doucement à travers l'espace. Le geste reste aussi beau deux mille ans après qu'Homère l'a décrit. C'est bien le vol ailé de la lance « à la longue ombre » ! J'ai vu les lanceurs de marteau, trapus et massifs comme des forgerons, dans leur cage grillée, lancer le poids de cuivre tourbillonnant au bout de sa chaîne.

J'ai vu Le Gendre, un Américain au nom de chez nous, sauter en longueur 7 m. 765 sans que l'on parût remarquer cet exploit magnifique. Il y avait tant de choses à voir partout, et un homme qui saute en longueur au milieu d'un stade immense n'est qu'une pauvre sauterelle. Mais quelle stupeur quand

l'homme du plafond se mit à crier : « Allo, allo, Le Gendre a battu le record du monde! » Hélas, nos athlètes n'auront pas eu la joie glorieuse de susciter le délire de la foule. André, sautant les haies au 400 mètres, en dépit de ses trente-cinq ans, réalisait cependant la pure beauté plastique. Un fanatique Yankee disait près de moi : « Que n'aurait-il pas fait, celui-là, s'il avait été Américain! » Que n'aurions-nous pas donné nous, pour que le haut parleur lançât les mots sacramentels du triomphe pour l'un des maillots bleus!

J'ai entendu la sonnerie au drapeau retentir dans les parades militaires, parmi le fracas des « présentez armes! » et le cliquetis des sabres. Mais jamais il ne me fut donné d'assister à une présentation du drapeau qui valût celle des Jeux Olympiques. Le vainqueur d'une épreuve finale est-il proclamé définitivement, le pavillon ajoute d'une voix triomphale : *Cérémonie protocolaire olympique.*

Alors, tandis que la foule se lève, debout, tête nue, la musique joue l'hymne national de la nation victorieuse. Tous les regards fixent le mât où va apparaître le drapeau mis à l'honneur. Et je crois bien que, pour un athlète digne de ce nom, cette image de la patrie qu'on dédie à sa vaillance vaut la statue que les anciens élevaient dans le stade au vainqueur.

CHAPITRE IV

COMMENTAIRES PATERNIQUES

Est-il possible que deux hommes puissent réagir aussi différemment que Paterne et moi, en face du même spectacle? Les belles journées du Stade qui m'ont enchanté, après la déception du début, le laissent plein de réticence et plus convaincu que jamais des inconvénients du sport. Il a trouvé, d'ailleurs, un allié redoutable en la personne d'Hébert, l'inventeur de la méthode naturelle, un allié que je respecte et que j'admire car je lui dois les meilleurs souvenirs de ma vie sportive.

Contre eux, en y joignant Hellénus qui se révèle amer et désabusé de ce sport dont il fut fanatique dans sa jeunesse, j'ai fort à faire pour défendre mon enthousiasme de leurs atteintes.

Déplorable effet d'une critique acerbe et

ingénieuse, je me sens parfois ébranlé. J'en suis à me demander si je n'ai pas subi une sorte de bluff sportif pendant des années qui m'a empêché de voir nettement la réalité, et si, comme le dit Paterne, je ne me suis pas forgé de toutes pièces un mirage intellectuel dont mon cerveau subit l'enchantement sans que les faits justifient ma ferveur.

Paterne entre autres ne peut souffrir de me voir prodiguer les termes de héros et de demi-dieux aux splendides athlètes qui triomphent dans le stade.

— Peut-on à ce point se monter le bourrichon, m'a-t-il dit l'autre jour, avec un accent de mépris extraordinaire. Des cabots, d'insupportables cabots, tes demi-dieux. Regarde-les donc dans l'arène, avec leurs peignoirs de bain multicolores et cet air de danseuses énervées qu'ils ont constamment. Il faut être aussi intoxiqué que tu l'es pour ne pas saisir le ridicule de ces piaffements et sautilllements perpétuels. Ils rappellent ces ténors qui poussent de temps en temps un lalala pour tâter leur larynx et le tenir en élasticité. À chaque instant on les voit se masser les paturons, fléchir sur les jarrets, courir cinq ou six mètres, respirer en écartant les bras, comme s'ils avaient peur que leur machine se rouille.

— Ignorant, lui ai-je répondu, on voit bien que tu ne sais pas ce que c'est que la forme d'un athlète, cette chose si fragile,

espèce d'équilibre miraculeux de toutes les énergies musculaires et morales de l'homme, qu'il faut réaliser au moment précis où l'on doit les employer.

Mais Hellénus, venant à la rescousse, s'est mis à ricaner d'un air moqueur.

— Permettez, cher monsieur, que je vous arrête amicalement. La forme, envisagée de cette manière, est, je crois bien, un truc pour épater le public. Le sport n'est tout de même pas de la métapsychique et les muscles de l'homme n'ont pas la fragilité et la sensibilité des nerfs d'un médium en communication avec l'au-delà. J'ai été champion et, vous le savez, dans des conditions assez brillantes, jamais je ne me suis fait à moi-même l'effet d'une somnambule extra-lucide qui tremble que le fluide divin l'abandonne.

« La forme d'un athlète est beaucoup moins instable qu'on veut bien le dire. C'est comme une épargne de forces accumulée par un travail sérieux et un régime exemplaire et qu'on peut mobiliser à un moment donné. Si l'épargne est gaspillée ou si elle est imprudemment investie en entier dans une trop vaste entreprise, elle fond en un clin d'œil. Mais il y a normalement une période de forme suffisamment ample pour que l'athlète éprouve une certaine confiance en lui qui fait le meilleur de sa chance. Mais souvent la forme n'est qu'illusoire, obtenue à coups de nerfs, sorte de doppage moral. Le faux ath-

lète est celui qui croit au miracle d'une exaltation surhumaine de ses forces, l'espace d'une minute.

« J'ai pu vérifier cela lors du fameux combat de boxe qui mit aux prises Georges Carpentier et Bombardier Wells, à Gand, en 1913, un des plus beaux matches auquel j'ai assisté de ma vie.

— Encore une belle blague que ces exhibitions de boxe, dit Paterne méprisant. L'on s'y moque du public qui croit à la loyauté des adversaires. Et dire qu'on appelle encore ces hommes-là des héros.

— Ah! cette fois, tu dérailles, mon pauvre gros, répliqua Hellénus, si tu avais vu ce combat de Gand, tu aurais honte de ton scepticisme. Ce fut une leçon de haute moralité et l'image la plus complète de ce que les philosophes appellent la justice.

— Racontez-nous cela, voulez-vous, dis-je à notre ami. Paterne y prendra un peu plus de respect pour le sport.

— Ma foi, je veux bien, il est si fortement entré dans ma mémoire, ce combat pathétique, que je le vois se dérouler sous mes yeux comme si j'étais encore dans cette salle des fêtes de l'Exposition de Gand où il se déroula.

« Quelle salle, d'ailleurs ! immense, la carcasse d'un énorme dreadnought renversé. Et noire de monde ! On eût dit un meeting de révolution. L'atmosphère n'avait rien de

sportif. On était en plein pays flamingant, au moment où la rivalité entre Wallons et Flamands était à son point aigu. On sentait que tout ici devait fatalement prendre une allure de rivalité nationale, un aspect de conflit entre races hostiles. Les Allemands pul-lulaient, ils semblaient vraiment en pays conquis. Naturellement, ils avaient pris position contre Carpentier pour Bombardier Wells. Naturellement aussi, les nombreux Anglais, compatriotes du champion, faisaient chorus avec eux. Alliance d'un jour — et qui par bonheur ne devait pas avoir de lendemain — nous sentions en face de l'élément wallon et français le bloc anglo-saxon.

« Deux combats entre adversaires d'une classe moyenne allumèrent les rivalités. Chose curieuse, les deux fois, un Wallon et un Flamand se mesurèrent. Vainqueur au premier, le Wallon fut vaincu au second. Bref, la surexcitation était à son comble quand le grand match fut annoncé.

« Bombardier Wells parut. Un frisson de terreur secoua les Français, tandis qu'une immense acclamation germano-saxonne montait aux voûtes. Représentez-vous Goliath. Un géant! Près de deux mètres de haut. Une poitrine bombée comme un coffre, des bras démesurés, des muscles en saillie comme des serpents enroulés à tous ses membres. Et, avec cela, un air d'aisance qui en

disait long sur l'agilité de cette masse redoutable.

« Jusqu'à ce jour, Carpentier m'était apparu comme un magnifique échantillon de l'espèce humaine, mais cette fois, lorsqu'à son tour il enjamba la corde du ring, il nous fit l'effet d'un adolescent étiré, minci par la croissance, pâli aussi, peut-être par le plaisir. Par une de ces coquetteries qui sont bien dans sa manière, il était drapé dans une sorte de peplum blanc orné d'un col bleu de marin. Un gamin, vous dis-je, un gamin charmant, tout en sourires et en gentillesses. Quand il se dépouilla, la foule fit ha! tout de même, à la vue de cette splendide statue grecque, harmonieuse, robuste et fine. Mais, à côté de son rival, ce colosse de Rhodes, il avait bien l'air d'un Tanagra fragile.

« L'arbitre donne le signal, le combat s'engage. Oh! cette sensation merveilleuse que donne le jeu de deux grands artistes, les longs coups vibrants, bien allongés, d'une perfection classique. Mais, tout de suite, on vit avec netteté que, dans cette escrime à distance, les grands bras de Bombardier l'avantageaient. J'eus l'impression que Carpentier était trop court et qu'il ne toucherait jamais son adversaire.

« A peine cette idée avait-elle traversé mon cerveau que notre champion subissait un assaut effroyable. Frappé durement à la mâchoire, il roulait sur le plancher. Moment

d'angoisse. Le gong impitoyable, soutenant la voix de l'arbitre, marquait les secondes. A quatre, Carpentier se relève sur le genou. « Attends! » lui crie son entraîneur Descamps, pâle, cramponné aux cordes, mais maître de lui.

« Carpentier, sur un genou, attendit. Je reverrai toujours ce visage contracté, stupide de douleur, ces yeux égarés de jeune bête fauve, cette bouche meurtrie d'où coulait un filet de sang, cette mèche de cheveux éparpillée sur le front.

« Dix! Le combat recommence. Visiblement, le champion français est ébranlé. Une deuxième fois, Bombardier l'envoie à terre; une deuxième fois Carpentier se relève. Mais il flotte, il se soutient à peine; par bonheur la fin du round le sauve.

Les Français sont atterrés. C'est la défaite irrémédiable. Même si Carpentier se ressaisit, il n'a aucun espoir de mettre *knock out* un adversaire pareil. Tiendra-t-il pendant vingt rounds? Impossible. Ce sont, je vous assure, des instants de grande douleur, quand on désespère de l'homme qui porte les couleurs de votre pays.

« Deuxième round!

« On a crié à Carpentier : « Dans la poitrine! » Conseil excellent. S'il veut éviter les bras trop longs de Bombardier, il faut qu'il pratique le jeu de l'*in fighting*, qui consiste à se rapprocher de son adversaire, poi-

trine contre poitrine, et à le marteler en évitant toujours d'être rejeté à distance. Mais Carpentier n'entend plus rien; il n'est plus maître de lui. Il roule encore une fois sur le sol, se relève et, tant bien que mal, va jusqu'au bout du temps.

« Troisième round.

« Un peu d'amélioration. Carpentier combat toujours de loin, mais il a repris sa souplesse, il esquive mieux les coups. Deux fois il met son adversaire en difficulté et lui porte quelques coups durs. Les Français respirent.

« Quatrième round.

« Au coup de gong, Carpentier a bondi, comme un tigre. Il a repris toute sa vigueur et sa souplesse. Par une feinte hardie, il s'est placé dans la poitrine de son adversaire et l'*in fighting* tant attendu commence. Courbé, la tête basse, collé contre son rival, il le mène à grande allure, ses bras se meuvent comme des leviers d'acier et martèlent le coffre du géant. Celui-ci, plus haut de toute la tête, ne peut se débarrasser de cette bête méchante agrippée à ses flancs. Vainement, par des coups sur la nuque, des reculs, des dérobadés, il essaye de le rejeter à distance, mais ses longs bras gênés sont sans force. Carpentier pousse, Bombardier recule. ils tournent tous deux autour du ring. Ouelle ronde infernale! On voit les épaules du géant plier de douleur et son visage se

contracter. Le jeu devient plus rapide et féroce. Soudain, la masse colossale oscille et, de tout son haut, avec fracas, s'écroule sur le plancher où elle reste allongée, inerte, privée de sens.

« Vous imaginez le délire des Français, les hurlements d'enthousiasme, la foule debout, puis se ruant sur le ring et portant Carpentier en triomphe.

— Ah! dis-je, ça vous fiche le frisson cette histoire.

— Oui, ça devait être rudement émouvant, opina Paterna, qui ne raillait plus.

— Ecoutez la suite. Avec un ami j'entrais dans le petit pavillon, de l'autre côté de l'avenue, qui servait de vestiaire à Carpentier. Sa vieille bonne maman, qui était venue de Lens, l'y attendait.

« Georges, heureux, détendu, bien que sa bouche le fît souffrir, nous accueillit de façon charmante.

« — Qu'as-tu pensé, Georges, lui dit mon ami, quand, sur le genou, après ta chute, tu écoutais l'arbitre compter les secondes?

« — Je ne pensais plus, répondit-il, mon cerveau était comme un noyé dans un naufrage. Seule, une idée surnageait en moi, une seule, comme une bouée à quoi je me cramponnais : « J'ai trop bien travaillé, me disais-je, je ne peux pas être vaincu. » Mon

corps, brisé et veule, m'abandonnait, mais j'avais confiance en ma forme, *elle ne pouvait pas me trahir!* »

« Sens-tu, Paterne, la profonde moralité de cet état d'esprit et cette espèce de foi en la justice qui donne immanquablement la victoire au meilleur?

« Vu sous cet aspect, le sport est une école de grandeur humaine. Quand le meilleur a triomphé, il ne subsiste aucune haine mauvaise dans l'âme du vaincu, car la décision est conforme à la justice. L'inégalité des conditions, qui est si choquante au regard des hommes, elle est ici acceptée de bon gré, car il ne s'y mêle aucune idée de tromperie.



— Et le malheur, reprit le gros homme, c'est qu'à part des exceptions comme celles-là, on sent à plein nez la tromperie, je veux dire l'artifice, dans le sport tel qu'il est pratiqué aujourd'hui. Tu crois que c'est une mentalité grecque qui s'épanouit dans la foule, je te dis, moi, que c'est une mentalité byzantine. On y est jusqu'au cou. Votre sport athlétique, il est la conséquence du pari mutuel. Tous ceux qui s'enthousiasment ont des âmes de parieurs et ne s'en doutent point. Je suis étonné qu'on n'en soit pas déjà venu à introduire les tickets et les

petites baraques sur les champs d'athlétisme. On y est tout préparé en tout cas.

— Mais enfin, je ne vois pas ce qui te fait dire cela, criai-je, exaspéré.

— Ecoute-moi, tu vas comprendre. Voyons, tu ne saisis pas ce qu'il y a d'artificiel dans le chronométrage, au dixième de seconde? A quoi répond une fraction de temps aussi imperceptible projetée dans l'espace? A quelques centimètres de terrain gagnés par l'un des concurrents sur l'autre. Aucune différence appréciable d'effort musculaire n'existe dans de pareilles limites. Nous ne sommes pas des fourmis. Suis-je meilleur que le suivant que j'ai battu de $3/5$ de seconde? En réalité, c'est de la blague. Tous ces gens qui crient bravo s'enthousiasment donc pour une abstraction mathématique? Non, c'est hors de portée de la foule. Ce qui les emballe, c'est l'élément de hasard qu'on introduit ainsi dans la compétition humaine, l'élément de jeu qui s'y glisse comme dans la roulette, c'est le fait qu'une certaine incertitude règne dans le résultat à cause de ces fractions infinitésimales. Tout ça ce sont des sentiments de parieurs.

« Tant qu'on n'est pas initié, d'ailleurs, on s'ennuie mortellement à voir sur le stade le départ des séries successives au coup de pistolet. On ne comprend pas l'intérêt du spectacle. Sur cent mètres, en quoi est-ce intéressant, ce galop sur des pistes parallèles

d'hommes à peu près égaux en force et en vitesse? La plupart des spectateurs sont trop loin pour savoir le résultat. Ils attendent que le haut parleur ait clamé le nom du vainqueur avec le temps accompli pour s'emballer. Et ils s'enthousiasmeraient bien plus si l'on y ajoutait le chiffre de la cote des paris. On y viendra fatalement, car l'attrait est mince, en somme, de savoir que Benoit est vainqueur par 3 secondes $\frac{4}{5}$, plaisir abstrait de pure arithmétique né d'une comparaison entre diverses notions de temps. Il serait autrement vif si l'on disait : Benoit rapporte 50 francs, car la cupidité intervenant doublerait l'émotion du joueur en attente d'un résultat incertain.

— Paterne a raison, dit Hellénus, la preuve c'est que dans les 100 mètres c'est au moyen de trucs qu'on obtient le gain de ces fractions de secondes. Les Américains, gens pratiques, ont vu qu'il était absurde de tout demander à l'effort loyal sur un si court espace. Le résultat d'abord, escamoté par n'importe quel procédé! De là, ces manigances ingénieuses : lancer la poitrine en avant au bon moment, de façon à casser le premier le fil d'arrivée; position accroupie qui fait gagner une foulée au départ. C'est de la tactique sportive, mais l'idéale justice qui veut que le meilleur triomphe passe au second plan. Au meilleur, on a substitué le plus habile. Les jockeys sur les champs de

courses usent des mêmes ficelles. J'estime que si le fait de les employer diminue la valeur sportive de la course, sa valeur de jeu s'en accroît. Et c'est ainsi qu'on glisse d'Olympie à Byzance.

— Mais, dis-je, il y a une autre façon d'interpréter l'emploi de ces mesures infinitésimales que vous prétendez être un prétexte à l'artifice. Un écrivain sportif a dit sur le $\frac{1}{5}$ de seconde des choses très belles. Toute la beauté du sport réside dans l'effort sublime que fait l'homme pour se surpasser soi-même. Le fait de gagner $\frac{1}{5}$ de seconde sur le temps déjà réalisé emprunte une valeur symbolique. Qu'importe que la victoire soit dans l'ordre de l'infiniment petit, si pour l'obtenir il a fallu déployer une énergie surhumaine, bander tous les muscles de la machine comme si l'on soulevait un monde. Car vous le savez, vous Hellénus, ce que représente d'héroïsme pour un athlète la conquête d'un $\frac{1}{5}$ de seconde, dans un cent mètres? Le sportif rejoint le mystique dans de pareils moments.

— Non, non, croyez-moi, vous vous abusez étrangement. Le spectacle d'une volonté humaine tendue à se briser pour un résultat si ridicule qui ferait honte à une puce est plus affligeant qu'admirable. Il souligne avec une ironie cruelle la faiblesse de la créature enfermée dans les étroites limites que lui assigne la pesanteur. C'est ravalier à

de grossiers expédients la sublimité de notre âme et son aspiration vers l'infini que de lui offrir pour se déployer des victoires aussi chétives. Le cheval de course, doppé, cravaché, réalise très souvent ce sublime-là. L'athlète est capable comme lui, par métier et par entraînement, de pousser ses forces musculaires à la suprême limite. Un moteur qu'on pousse au maximum de son rendement, voilà à quoi cela se résume. Où voyez-vous là-dedans la grandeur d'âme d'un héros? Guatimozin qui souriait sur les charbons ardents eût été sans doute incapable de se dépasser à la course d'un $1/5$ de seconde, il n'en eût pas trouvé l'énergie physique en lui, faute d'habitude.

« Le sport ainsi compris est, comme le dit Paterne, avec raison, du byzantisme pur. L'intervention du chronomètre part d'un désir d'exaspérer chez le spectateur le plaisir malsain du jeu, d'allumer en lui, au paroxysme, la jouissance cruelle que procure la rivalité des hommes en lutte avec eux-mêmes, et contre les autres.

« Honte à notre civilisation qui a raffiné ainsi sur les Jeux du Cirque et qui a offert à la foule vorace la quintessence des plaisirs de Byzance. De quel monstrueux proxénétisme est donc née l'idée d'appliquer le chronomètre aux exercices du stade? Toute la beauté de l'athlétisme qui réside dans son analogie avec la vie naturelle en plein

épanouissement disparaît pour se ravalier à un jeu de hasard qui appelle fatalement la cupidité du parieur.

« Ne sentez-vous pas qu'à l'origine de cette façon de faire, il y a moins le noble attrait de l'émulation chez l'athlète que le souci de passionner le spectacle, en vue de fins mercantiles? Le sport n'est qu'une occasion d'impressarisme. Et comment en serait-il autrement puisque l'*Officiel* règne sans conteste dans le stade?

— Voilà un mot, dit Paterne, que j'ai entendu prononcer bien des fois, ces jours-ci, et le plus souvent accompagné d'imprécations. Qu'est-ce donc au juste que l'*Officiel*?

— Ah! l'*Officiel*, dis-je en levant les bras d'un ton de désespoir comique.

— Ah! l'*Officiel*, renchérit Hellénus, d'une voix basse, lourde de rancunes.

— Bigre, conclut Paterne en riant, pour une fois vous me paraissez d'accord. Voilà un beau sujet de discussion sur la planche. Mais il se fait tard, remettons « la suite au prochain numéro », comme disent les feuilletonnistes.

CHAPITRE V

JOURNAL DES JEUX (*suite*)

Il est temps que cela finisse, les spectateurs sont fourbus, des milliers demandent grâce; dans le Stade que des pans entiers de public ont déserté, le ciment se montre à nu. Certains jours, l'immense vaisseau est réduit à l'état de carcasse vide et le haut-parleur justifie la parole de l'Écriture : *vox clamavit in deserto*.

Il y a trop « d'attractions », d'ailleurs, trop de sports. Du bassin d'Argenteuil à la piscine des Tourelles, en passant par le « Vél' d'hiv' », tout marche à la fois le matin et l'après-midi. Et parfois, le soir, Messieurs les Officiels présentent leurs athlètes en smoking à l'Elysée ou à l'Opéra.

Mon ticket d'entrée à la piscine des Tourelles portait, le 20 juillet, ce chiffre effarant : 259^e réunion! Et ce n'est pas tout, au Vélodrome de Vincennes on verra fleu-

rie la 272° et au fronton basque de Billancourt la 281°.

Comme l'hydre de la fable, l'Olympisme moderne étend sur toutes choses ses bras tentaculaires. Mais pour vouloir trop embrasser ne risque-t-il pas de périr? Il n'y a pas de raison pour que, dans quatre ans, le tir à l'arc, en honneur dans l'Ile de France, la Picardie et chez nos frères noirs de l'Afrique Centrale, ou que le boomerang, spécialité de l'Australie, ne soient également de la fête; ils le méritent autant que le tir de chasse sur pigeons d'argile qui possède son champion olympique.

Je me garderai bien de blâmer l'énorme complexité de ces Jeux qui ont coûté tant d'efforts aux organisateurs, mais il faut bien constater que l'Olympisme, transformé en une Foire universelle des Jeux sportifs, perd ce caractère de culture humaine qu'on voulait lui donner. Soit par désir de faire leur place à toutes les activités de jeu de l'homme moderne, soit nécessité d'accueillir les groupements qui se prétendent tous aussi indispensables les uns que les autres, le Comité international a élargi démesurément les limites de l'Olympisme, lequel, par définition, est une sportivité choisie et stylisée.

Tôt ou tard, il faudra procéder à un regroupement pour épurer l'idée olympique et redonner aux Jeux une ligne harmonieuse, simple et belle. Il vaut mieux cacher le tra-

vail des coulisses où se triturent les éliminatoires et réserver au Stade les rivalités suprêmes, dignes de fournir le haut spectacle de beauté, d'énergie et de virtuosité que le peuple international attend et qu'il doit absorber en quelques journées pleines et pathétiques. Les Jeux ont une mission de symbole qu'ils remplissent mal, à cause de l'éparpillement excessif des *events* et de leur multiplicité.

Quoi qu'il en soit, essayons de décrire quelques-uns des aspects secondaires de l'Olympisme moderne.



I. *A la Piscine des Tourelles.*

Au bout de l'avenue Gambetta, sur une placette gentiment provinciale, une large et haute façade nue qu'on dirait celle d'un lavoir municipal où l'on pourrait laver tout le linge sale d'une capitale, sans oublier celui de son édilité.

Curieux bâtiment. Du dehors, un quadrilatère de murs aveugles, hauts de trois étages, sans autre toit que le ciel. Dedans, une cuvette d'eau verdâtre en forme de rectangle au fond d'un amphithéâtre de ciment grisâtre qui étage très haut ses gradins. Les banquettes et les murtins des séparations

font de l'ensemble un grand jeu d'escaliers dignes de tenter des chats de gouttière.

La matière n'est pas belle, — ce ciment armé se refuse à la patine, — elle est hygiénique, froide et triste. Ces innombrables petits murs gris, les couloirs rectilignes, les plates-formes rases, les champignons de ciment, ornements ridicules d'une architecture qui n'en comporte pas, font songer à une ruine neuve; c'est bien l'aspect squelettique qu'ont au désert les villes mortes exhumées des sables millénaires. Quand sur tout ce gris blafard s'applique le flot sombre de la foule, l'amphithéâtre revêt l'allure intime et familiale d'une distribution de prix de quartier.

Grâce à Dieu, sur l'un des côtés du quadrilatère qui fait face à la pendule carrée, modèle olympique, la plate-forme des concurrents s'anime d'un joyeux grouillement de nudités. Les maillots de bain, les peignoirs de haute fantaisie, les calottes multicolores enchantent l'œil de leur bariolage cocasse et frais. Les jeunes dieux des eaux mêlés aux nymphes des étangs, enfermés dans un aquarium, jacassent en toutes les langues, en attendant le signal de retourner à leur élément.

Si l'on en juge par ces corps bien musclés dont la chair exalte la gloire du soleil qui les a bronzés, dorés, noircis, la natation est un sport entre les plus aimables et les plus

athlétiques. Mais, transporté dans la piscine, ce sport par essence naturel et primitif perd, sinon de sa grâce mythologique, du moins de son imprévu et de sa fantaisie. Le rire innombrable des flots d'où jaillit Vénus Aphrodite, l'orgueil tumultueux des fleuves, on a peine à les imaginer dans le grand miroir artificiel d'eau urbaine.

L'on voit mieux ici qu'au Stade que le sport est une stylisation de la nature, une algèbre des gestes vivants. Cette eau sans visage et sans vie constitue le symbole abstrait de l'onde perfide que les enfants de la terre aiment à combattre. Et la natation elle-même, dans ce milieu idéal, ne sera qu'une série de schémas aquatiques, faibles représentations de la bataille que l'homme engage contre les forces sauvages du fleuve ou de la mer.

*
**

Les actes divers de la pièce sont calqués sur le scénario du Stade : 100 mètres, 800 mètres, 400 mètres relais, annonce le pavillon qui n'a pas de peine à se faire entendre dans l'amphithéâtre creux comme une boîte à violon, où chaque bruit répercuté par les parois de ciment rebondit à nos oreilles avec une sonorité accrue.

Quatre gaillards puissamment musclés rejettent leur peignoir, et, au coup de tonnerre

du pistolet qui fait sursauter et crier immanquablement les belles dames, se précipitent dans l'eau tiède, filent vivement entre deux eaux et réapparaissent dans un bouillonnement d'écume.

Les jambes presque roides battent comme les pales d'un hélice à une cadence plutôt lente si on la compare aux bras qui, alternativement, ramassent l'onde avec force; la tête immergée roule dans l'écume, à gauche, à droite; le visage apparaît juste le temps d'une aspiration et replonge.

Le corps, changé en propulseur mécanique, active ses bielles dans cette nage scientifique qui n'évoque en rien la petite coupe « pépère » que les hommes de ma génération tiraient dans les bains de Seine, sous l'œil vigilant des bons vieux maîtres nageurs bedonnants comme des fonctionnaires.

Le chronomètre joue son rôle ici également, et le dixième de seconde, descendant du ciel mathématique, tente de plier l'eau pesante à ses lois.

Mais l'homme en piscine n'est qu'un poisson imparfait. Il n'a que cinquante mètres de champ libre devant lui et tout de suite il trouve la paroi de pierre. Forcé de se retourner pour refaire le même chemin en sens inverse, il bénit Dieu de lui avoir donné des pieds grâce auxquels il se relance d'un vigoureux coup de talon sur la piste liquide encadrée de cordes rouges.

Les cris du public accompagnent la lutte des calots aux couleurs de chaque nation. Des minutes palpitantes passent, longues à escalader comme des montagnes sur cette route d'eau que les bras des nageurs creusent d'ornières et de fossés. L'inévitable Américain prend la tête, vivement harcelé par ses rivaux suédois ou australiens. Notre Padou a de magnifiques lueurs d'énergie. Weissmuller fend l'eau comme un monstre des mers.

L'intervention de l'homme de relais change parfois l'espoir de camp. Celui-ci, quand il se jette à l'eau pour prendre la suite, profite de son élan pour gagner quelques brassées; c'est un art de raccroc qui n'a rien à voir avec la nage, mais l'arbitre l'admet.

Ainsi, le va-et-vient se poursuit jusqu'à l'arrivée qui soulève les hurrahs de la foule; le vainqueur ruisselant, enveloppé d'un peignoir, court se reposer et l'on discute sur les gradins avec ardeur.

A aucun moment on n'éprouve, à vrai dire, la sublime angoisse du stade; la tension des corps qui poussent leurs muscles jusqu'à la limite des forces humaines, les secondes de lâcheté que le nageur domine avec rage demeurent invisibles dans le bouillonnement de l'eau, et sur les visages intermittents on lit mal le drame de la volonté.

La piste de cinquante mètres hache le rôle de l'acteur d'interruptions régulières, ce qui fait un accroc à notre impatience nerveuse. Et cependant, c'est grâce à cette courte distance que la pièce sportive a toute sa valeur et qu'on mesure à cinq centimètres près la vitesse rivale des propulseurs humains.

En fait, notre plaisir de spectateur est plus esthétique que chronométrique. Les dixièmes de seconde n'ont pas la même signification que sur la terre ferme; ils ont l'air plus théoriques que réels.



Il est autrement plaisant de se laisser aller à la contemplation des belles formes glissant dans l'eau verte, de savourer les jeux du soleil sur les peaux brunies, et ce moment sans pareil où l'athlète, ruisselant comme un dieu marin, met le pied sur la berge et se met debout dans la lumière.

Les femmes ont alors une grâce incomparable. Grecques par leur corps dont la ligne flexueuse est d'une harmonie plus délicate que celle des hommes, elles se révèlent, le visage fardé de rose vif sous le petit bonnet de cuir, d'une gentillesse à tenter quelque Fragonard et toutes pareilles à leurs sœurs perverses des intérieurs galants du XVIII^e.

Mais rien ne vaut le plaisir esthétique qui

émane des plongeurs, maîtres des savantes courbes aériennes et dont l'effort, admirablement calculé, du haut de la passerelle de 10 mètres, semble se dénouer dans l'air selon les lois d'une gracieuse balistique. La foule, béante d'admiration, applaudit à toutes les variétés de « coups de pied à la lune », comme dit le programme, et bien plus qu'aux Jeux olympiques, se croit au cirque et ne s'en plaint pas.

Le water-polo nous ramène à des préoccupations plus sportives qui vont d'ailleurs s'aigrir, grâce à l'arbitre dont les *phu, phu, phu* stridents, tatillons, souvent arbitraires, c'est le cas de le dire, massacrent les plus belles parties.

Ces ébats de dauphins bondissant après le ballon offrent un tableau des plus pittoresques. L'aisance de certains joueurs est telle qu'on oublie vraiment qu'ils s'agitent dans un terrain mouvant prêt à les engloutir, s'ils venaient à cesser la nage ininterrompue des jambes. Le ballon vole de mains en mains, détourné au passage par un triton qui a bondi juste à point, tandis que, pour le conquérir, d'autres fendent l'eau à toute vitesse et que le gardien de but, lové dans sa cage en treillis, écarquille les yeux, prêt à dresser les bras d'un geste de diabolotin jailissant de sa boîte.

L'équipe française a sauvé l'honneur du drapeau compromis, hélas! à Colombes.

Notre avenir était sur l'eau des Tourelles. Qui l'eût cru, au temps où la presse entière raillait la piscine interminable et ruineuse capable d'engloutir tous les galions du Conseil municipal!

Ainsi, matin et soir, pendant la semaine écoulée, se sont déroulés les jeux aquatiques sous le velum du ciel qui ne valait pas, certains jours, un parapluie protecteur. Car le ciel de Paris s'est malicieusement amusé, pendant quarante-huit heures, à nous menacer d'une averse. L'onde brève surprenant les spectateurs au bon moment vidait les gradins, tandis que les nageurs impassibles nous rappelaient que la sagesse de Gribouille n'est pas un vain mot.



II. — *Sur les courts de Cosmopolis.*

Dieu! que le cosmopolitisme a donc de chic et de style quand il se révèle autour d'un court de tennis! C'est un public de Riviera, de palace ou de transatlantique qui se passionne à ce jeu, devenu l'accompagnement obligé de la vie élégante moderne. La foule des Jeux olympiques, puissamment populaire à Colombes, s'aristocratise à quelques pas du stade, dans ce terrain vague inconfortable, plus fait sans doute pour loger

sur ses gradins de planches mal rabotées une cohue de faubourgs que ces gentlemen et ces dames habillés au bon faiseur.

Les races se confondent à un certain degré de richesse et d'éducation; la mode uniformise les habitants des diverses latitudes qui suivent moins la coutume de leur pays respectif que le code international des touristes sportifs.

C'est partout, sur le Yankee, l'Argentin, le Français, le Balkanique de bonne société, le même complet sport bien coupé, le chapeau gris clair ou le canotier à ruban; et, sur le corps des femmes, la même robe fourreau que surmonte la petite cloche en paille ou en feutre enfoncée jusqu'aux oreilles, d'où s'évadent les cheveux courts; les mêmes bas de soie couleur chair cambrent des jambes de toutes les formes et, sur tant de visages féminins d'un style intensément moderne, la même poudre au ton ocre qui veut imiter la chair dorée par le soleil.

Les perles sur les cous largement mis à nu n'ont pas non plus de nationalité, sinon par leur grosseur, révélatrice des changes favorables. La langue des sports, ce sabir anglo-saxon, seul espéranto qui ait réussi, permet une entente universelle dans ce coin enthousiaste et néanmoins silencieux. Le haut-parleur penché sur le *court* numéro 1, où s'engagent les belles parties, vous a un accent

canaille qui jure avec le murmure discret de bonne compagnie qui salue les exploits des fines raquettes.

Je laisse à d'autres le soin de vanter en jargon technique les péripéties de ces matches olympiques, d'évoquer les smashes foudroyants, les drives de revers le long de la ligne et tous les ground strokes qui immortalisent un joueur pour m'en tenir à la physiologie générale du spectacle et à sa psychologie profane.

J'ai discerné deux grandes catégories de virtuoses, visibles à l'œil nu, ceux qui jouent pour le jeu, avec la passion sobre des âmes simples, comme Richards ou Cochet, qui a l'air d'un collégien sage, et ceux que le monde extérieur préoccupe et pour qui toute partie est un moyen de séduire le public.

Borotra, ce mince et svelte garçon, silhouette fine et nerveuse, visage expressif et un peu douloureux du Gilles de Watteau, est un jeune premier du court; le public raffole de son béret basque, de ses sourires et de ses détentes de chat. Avec quelle science de l'attitude il mord un citron entre deux sets! Mais parfois, au bon moment, une imperceptible distraction tombe sur lui; tenez, il vient paradoxalement de ramasser la balle et le public sourit, mais le temps qu'il prend d'être satisfait de son adresse suffit à Cochet pour gagner. Borotra vaincu a pris par le bras son tranquille vainqueur d'un

si joli geste de câlinerie qu'on avait envie d'applaudir.

Je voudrais peindre aussi les deux Alonzo, bruns comme la nuit, félins, et d'une adresse humoristique. Comment le monsieur arbitre, vautré sur sa chaise à échasses, n'a-t-il pas des distractions à voir l'air si plaisamment féroce de celui qui sert au filet, embusqué derrière sa raquette comme un jaguar derrière un massif de la jungle?

En dépit du tableau noir d'affichage, il n'y a rien d'abstrait dans le tennis, où tout est force, adresse et grâce appliquée à son objet. L'acrobatie comme l'athlétisme s'y dissimulent sous les aspects d'une danse harmonieuse, merveilleusement ajustée aux bords de la balle, incessamment neuve et imprévue.

Par surcroît, la beauté s'y mêle étroitement. La courte jupe plissée féminine, dans ses mouvements d'envol ou d'arrêt, révèle tout autant qu'une robe grecque le souple jeu de la draperie quand Mlle Vlasto la porte. Et la visièrre de Mlle Wills qui semble le casque d'une guerrière enfant, allonge une ombre bleue sur son visage. Il me suffit d'emporter dans les yeux ces visions de force et d'adresse que prodiguent les deux sexes rivaux pour avoir savouré le plaisir de Cosmopolis, annexe de la nouvelle Olympie.



III. — *La Sorbonne des gymnastes.*

Les gymnastes ont soutenu leur thèse devant un Stade terriblement vide, qui sonnait le creux au point que le haut-parleur n'a pas osé élever sa voix dans ce silence. Quelques pelotons d'invités dans la tribune officielle, personne dans le Marathon. Aucun des *supporters* des douze nations représentées, si chauds d'ordinaire pour leurs champions, n'avait daigné venir. Abandon significatif, révélateur de l'antagonisme qui sépare, dans tous les pays, gymnastes et sportifs.

Et, cependant, la pelouse offrait à l'œil un spectacle de haut relief. Les files disciplinées, vêtues du costume de gala, pantalons collants et maillots échancrés, évoluaient au commandement des moniteurs.

Un matériel barbare, né semble-t-il de la fantaisie d'un inquisiteur, mettait sa note archaïque et familière à nos souvenirs de collégiens : barres parallèles, barres fixes, anneaux, cheval de cuir, tremplin, corde lisse. Et ce fut, pendant plusieurs jours, un étourdissant concours de grands soleils, d'arbres droits, de bras de fer, de sauts de la mort, de planches et de rétablissements.

Mais tant d'adresse et de force ne purent triompher de l'indifférence des spectateurs. Etrange désaffection de la foule moderne pour la gymnastique qui compte cependant dans les pays de la vieille Europe d'importants contingents d'adeptes. Adversaires résolus du sport, les gymnastes sont venus aux Jeux olympiques, sans doute à titre de protestation vivante contre la religion moderne qu'ils accusent de pousser l'individu au cabotinage.

Ils n'admettent pas la concurrence individuelle, la compétition pour la meilleure place, ni la spécialisation à outrance, mais, soucieux de produire des ensembles, ils prétendent travailler pour le bienfait de la race. De nos jours, la controverse entre les sportifs et les gymnastes est entrée dans sa phase aiguë; mais que faire, si les premiers connaissent une vogue grandissante et si les seconds, quoique chez nous protégés officiellement par l'État, n'ont pas le succès que méritent leurs bonnes intentions et leurs efforts?

Il faut être juste et reconnaître qu'ils persistent dans des méthodes peut-être un peu trop rigides. Je ne nie pas la valeur ni le caractère éducatif de la gymnastique, excellente formation pour la masse. Mais, comme la Sorbonne scholastique du moyen âge ne sont-ils pas tentés de prêter un sens trop littéral à des formules musculaires qui ne ca-

drent plus avec nos besoins et nos aspirations?

Je les ai vus, sans parti pris, travailler et j'ai été déçu par le caractère nettement artificiel de leurs évolutions. Pourquoi enferment-ils tant de jolies choses dans un cérémonial compassé, dans un rythme martelé, qui visiblement répond plus à un concept suranné d'école qu'à la véritable élégance?

Ils ont des grâces de professeurs de calligraphie tout en paraphes, en fioritures dont la désuète naïveté frise parfois le comique. Est-il nécessaire que le gymnaste s'approche de l'appareil en marquant le pas, qu'il le regarde d'un air de défi, avant de s'attaquer à lui qu'il frappe ses sandales à petits coups? Et, quand le mouvement est fini, pourquoi ces flexions exagérées des jambes, ces bras écartés, et, de nouveau, ce tour de galerie au pas de parade, qui se termine par un cambrement de tout le corps, la jambe en avant, les poings au dos, comme pour dire : « C'est moi, fais-en autant, si tu l'oses? »

Je souhaite aux gymnastes un réformateur qui brise violemment la lettre de leur art, tombé dans le conceptualisme rigide, et les ramène en gestes et en esprit à la réalité vivante et à la vérité. Leur musculature même, extraordinairement accusée, et presque compartimentée, montre qu'ils sacrifient les jambes au torse. Ils semblent illustrer ce vers de Richopin :

Nous avons l'air de notre buste!

Comment s'étonner que ce travail laborieux, ces montées en force, ces planches en avant et en arrière, ces rétablissements ne puissent insuffler dans l'âme de celui qui s'y livre l'ivresse ardente de la compétition sportive?



IV. — *Dans le désert du « Vél' d'Hiv' ».*

Journées du Bol d'Or trépidantes, où êtes-vous? La Boxe olympique n'a pas réussi à ramener les foules dans ce cadre colossal qui tient du dreadnought et du hall d'usine et sur quoi hurlent encore des centaines d'affiches aux tons frénétiques.

Ils sont venus, le matin du 15 juillet, tous les poids plumes, poids-coqs, lourds et mi-lourds du monde pour la vérification et la pesée, précédés de la terrible réputation de fricoteurs que les boxeurs portent comme une tunique de Nessus, quel que soit l'hémisphère où ils combattent.

Aussi les précautions étaient bien prises. Chacun a reçu son paquet individuel avec son éponge desséchée qui se gonflera dans l'eau pour les lavages. Ainsi il n'y aura pas à redouter la poudre nocive ou l'éponge tru-

quée du rival. Officiels, ouvrez l'œil à la pesée : ce compère qui n'a l'air de rien, le coude sur la hauche, n'offre-t-il pas un léger appui au coude de l'homme qui est sur la bascule ? Ci, 30 grammes de moins. Les Américains, affirme-t-on, sont incomparables pour ces tours de passe-passe, mais peut-être est-ce une calomnie de ceux qui les jalourent. N'approfondissons pas.

Et les éliminatoires ont commencé devant des banquettes mal remplies et des galeries vides. Le ring, au centre, a l'air d'une cage à mouches où s'agitent deux bestioles à pattes qui se martèlent consciencieusement la face. Une chaleur de four tombe des vitrages et s'insinue jusqu'au sous-sol ténébreux d'où partent les montées roides qui font songer aux issues souterraines pour les bêtes féroces du Colisée.

Nous avons eu au troisième jour, après ces hécatombes de boxeurs, un jeu archaïque, savant et un peu puéril : la boxe française, sorte de ballet vertigineux, dont les protagonistes ont plus l'air de danseurs que de combattants. Coups de pied bas, double saut en arrière, coups de pied de figure, c'est un tourbillon de jambes noires ou grises. Parfois, les mains de l'un empoignent les pieds de l'autre, tandis que celui-ci rue du pied disponible, les mains posées sur le sol. La tradition exige que les combattants accusent les coups : À moi ! à nous ! crient al-

ternativement les braves garçons courtois dont la souple musculature et le corps élancé eussent fait l'admiration du prince Rodolphe, grand virtuose de la savate, au temps du Chourineur.

En dépit d'une démonstration précise, accélérée et vraiment scientifique du maître de la boxe française Charlemont, on sent bien que cet art national rejoint dans le magasin aux accessoires la gymnastique et aussi la canne que deux adeptes ont maniée avec une dextérité qui, pour n'avoir rien d'olympique, était fort réjouissante.

Mais quelle étrange idée de situer dans l'énorme Vel' d'Hiv' ce frêle plateau entouré de cordes où dansent ces ombres falotes!

CHAPITRE VI

LA RANCUNE D'HELLÉNIUS ou PSYCHOLOGIE DE L'*Officiel*

— Vrai, dit Paterne, en sortant de la piscine des Tourelles, a-t-il pu m'agacer cet arbitre avec ses phu, phu, phu, cette façon mesquine d'interpréter un jeu d'adresse comme un rite religieux.

— Il faut bien observer la règle du jeu, répondis-je, bien que je fusse de son avis.

— La règle du jeu, le règlement, vous parlez comme un Officiel, dit Hellénus.

— Voilà un type d'homme, reprit le gros Paterne, qui semble t'agacer supérieurement les nerfs. Je remarque que les athlètes ne les portent pas dans leur cœur. Ils parlent des Officiels, comme les soldats des adjudants qui les briment. Mon impression, me trompe-t-elle?

— Fichtre non, mon vieux, tu as par-

faitement résumé l'opinion générale de tous les combattants du stade. L'Officiel est le parasite du sport alors qu'il croit en être l'animateur.

— Vous exagérez, Hellénus, il faut bien, pour diriger les athlètes, des hommes plus âgés qui assument les tracas de l'organisation, fassent régner la discipline et veillent à l'application des mille détails d'une compétition sportive.

— Justement, c'est à l'Officiel qu'on doit cette minutie des règlements et le caractère formaliste que revêt aujourd'hui l'organisation sportive. Il faut bien qu'ils aient une raison d'être.

— Ah! nous revoici sur ce sujet palpitant, dit Paterne, il est temps que vous me donniez une définition de l'Officiel.

— C'est un citoyen en redingote, au revers orné d'insignes dorés, qui perpétue le port du tuyau de poêle et fait parmi nos athlètes l'effet d'un pasteur protestant évangélisant des sauvages. Partout où l'on exhibe des sportifs, on le voit jouer à l'important et à l'importun, agiter les bras, mesurer le sol, consulter des listes. Il reçoit les autorités, sollicite les subventions, communique avec les journaux, avide de réclame personnelle et de décorations, car c'est lui qui tire les profits de la vaillance des sportifs et de leur valeur.

« L'athlète bat le record du monde ou

remporte le championnat, mais les dirigeants de la Fédération reçoivent les compliments et les récompenses.

« Voyez-vous, il y a dans un cerveau d'Officiel un certain nombre d'idées simples: le sport est leur invention et leur chose; l'athlète n'est qu'une matière première qui doit servir à leur gloire et à leur profit; en dehors d'eux, personne n'a d'utilité sociale.

« À ce triple dogme sacro-saint s'ajoutent quelques principes secondaires : 1° Il suffit d'organiser sur le papier pour que tout marche bien; 2° Quiconque n'est pas satisfait de ce que décide l'Officiel est une brute indigne de vivre; 3° S'il n'y avait pas d'athlètes mais à leur place des singes savants qu'on pût faire marcher avec le fouet, les choses iraient bien mieux. 4° Les décisions de Comité sont sans appel étant la perfection même; 5° Le mot de Cambronne est le signe tangible de l'esprit d'organisation.

« Durant la préparation de ces fameux Jeux Olympiques, on a pu voir l'Officiel dans toute sa beauté. Il m'est revenu quelques histoires significatives de leur état d'esprit, écoutez celle-là :

« Au moment de commander l'affiche, un homme intelligent qui siégeait au Comité insinua timidement qu'il serait bon de consulter des artistes. On approuva, et l'on fit appel à un grand sculpteur, une des gloires les plus authentiques de notre époque. Heu-

reux de travailler à la réussite d'une noble entreprise française, celui-ci accourut plein de zèle. L'Officiel chargé des rapports avec les artistes déclara sans ambages : « Il me faut une affiche dans trois jours. » Le sculpteur souriant répondit qu'il aurait besoin d'ébaucher plusieurs maquettes avant de livrer le projet définitif. À quoi l'Officiel, plein de dédain, lui répondit froidement : « On voit bien que vous n'êtes pas un homme de sport. » Et il rompit net les pourparlers.



« Autre histoire. Comme on organisait la séance inaugurale, quelqu'un fit remarquer qu'il fallait observer certaines règles élémentaires de protocole pour le placement des membres du corps diplomatique : « On les foutra à la porte, s'ils ne sont pas contents », rugit l'un des Officiels, indigné que de simples pékins eussent de pareilles prétentions.

« Car c'est bien le mot qui convient ici. Pour les Officiels qui sont les membres des états-major sportifs, tout ce qui n'appartient pas à leur corps social éminent est un pékin, c'est-à-dire une vague humanité, un méprisable et chétif individu.

« On l'a constaté mille fois pendant ces Jeux Olympiques. Dix minutes avant l'arrivée du Président de la République, le jour

de l'inauguration, à la porte d'entrée principale de Colombes, un Officiel, sur un coup de tête, déclara brusquement qu'on n'entrait plus.

« Il y avait là, plus de cent personnes, régulièrement invitées, leur carte à la main, qui se disposaient à franchir le seuil. On vous leur flanqua la porte au nez et on les laissa dehors. Je me souviens qu'une dizaine de députés, indignés, firent un beau chahut. L'Officiel les menaça de les faire « foutre » au bloc et envoya des sergents de ville pour les refouler de l'autre côté de la rue.

« Que personne n'ait collé sa main sur la figure de cet inconcevable mufle, voilà qui est incroyable.



— Tu me parais avoir contre eux une fameuse dent, dit Paterne à Hellénus qui frémissait d'indignation.

— Qu'on me montre un athlète qui leur garde un bon souvenir, reprit-il, le regard flamboyant, et ne soit pas excédé de tracasseries. Il faut compter trois Officiels pour un athlète, d'après une estimation moyenne; certaines catégories comme les gymnastes en ont davantage.

« Par eux le monde sportif retentit de doctrines et de disputes sorboniques. Ils passent leur temps à se vilipender, à se tirer dans

les jambes, mais contre tout ce qui manifeste une supériorité ils font bloc.

« Un homme comme Hébert est la bête noire des Officiels. Ceux de Joinville qui sont en outre des officiers, lui ont indignement volé, sans jamais prononcer son nom, les éléments de sa méthode, jusqu'à son système de classement par fiches, qu'ils ont baptisé méthode de Joinville. Avant qu'Hébert ne parût il fallait voir ce qu'était l'enseignement de l'école, une Sorbonne de pompiers! N'empêche que pour ces belles réformes, on a décoré les chefs comme des novateurs, alors qu'on aurait dû les traduire en justice comme contrefacteurs.

« Bref, à moins d'une révolution, qui se produira fatalement, le sport menace d'être étouffé et dévié de sa norme par ce parasitisme formidable de l'Officiel qui s'accroche à lui et se nourrit de sa substance.

— Vous ferez bien exception pour certains d'entre eux dont on ne peut nier l'intelligence, la foi sportive, le dévouement inlassable. Songez à Paul Rousseau, à Franz Reichel?

— Certes, dit vivement Hellénus, personne n'admire plus que moi ces deux hommes, mais qu'ont-ils de commun avec le type de l'Officiel dont je parle. Ils ont plus donné au sport qu'ils n'en ont reçu, et la grande influence qu'ils ont acquise par leur talent, ils l'ont prodiguée au service de la cause. Je suis

sûr que vous n'auriez pas beaucoup à les presser pour les faire parler comme moi.

« Mais dans le corps des Officiels se sont introduits de véritables mercantis qui ont corrompu l'esprit sportif en le faisant servir à leur propre intérêt. C'est par eux que l'amateurisme est devenu un professionnalisme hypocrite. Les Anglo-Saxons ont compris les premiers que l'athlète ne pouvait être qu'un homme libre, c'est-à-dire un homme qui ne fait pas métier de son travail sportif. De la sorte, le sport échappait au mercantilisme qui le déshonore, les jeunes gens de toutes les classes de la société pouvaient s'y adonner sans crainte de s'avilir, l'athlète restait un citoyen et ne devenait pas un acrobate.

« Car, enfin, le but n'est pas de couvrir la France d'histrions du muscle s'exhibant en public pour gagner leur matérielle, mais de préparer une race vaillante, énergique, endurante par la pratique des exercices physiques.

« Mais de même que pour l'état-major, l'instruction militaire qui garantit de bons soldats au pays, n'a sa raison d'être que si l'on aboutit à la guerre, pour les dirigeants du mouvement sportif l'athlétisme doit avoir son utilisation pratique.

« On ne peut nier qu'ils rivalisèrent d'ingéniosité, pour arriver à ce résultat et l'on put croire longtemps que le sport leur devait sa prospérité inouïe et sa vogue incontestable.

« S'imaginer que le sport fait de nombreux adeptes parce que vingt mille spectateurs se pressent aux grands matches de football, c'est un simple trompe-l'œil. La France n'y gagne pas un athlète de plus; les cent mille Parisiens qui assistent au Grand Prix font-ils progresser l'élevage du cheval ? Le sport a été lancé comme un spectacle et il est en train de se confondre avec les entreprises théâtrales.

« Peu importe aux officiels que la moyenne des athlètes décroisse dans ce pays, ils n'ont besoin que de phénomènes pour attirer la foule.

« Le football rugby par exemple, est organisé en équipes qui sont de véritables troupes théâtrales. Pendant des mois se succèdent les tournées des clubs régionaux qui vont disputer les championnats, tantôt dans une ville, tantôt dans une autre. Publicité savamment distribuée, affiches, annonces payantes, rien n'y manque, Barré ne fait pas mieux.

« Vous pensez bien qu'on n'a pas trouvé assez de rentiers parmi les joueurs, pour se consacrer uniquement au sport. La plupart des footballeurs, animés d'un splendide enthousiasme, ont une profession qui les fait vivre. Ils s'entraînent après la besogne quotidienne, ils vont disputer les matches le dimanche. Sauf pour quelques sujets admirablement doués qui s'accommodent de ce

régime, une pareille existence ne remplit pas les conditions qui font les athlètes hors de pair.

« La Fédération, pour corser le spectacle, a voulu exhiber des hommes exceptionnels. Sous son influence, certains athlètes n'ont plus considéré le sport comme un passe-temps mais comme une carrière.

« De là, ces subterfuges qui sont aujourd'hui monnaie courante. Des jeunes gens, vaguement employés chez des patrons complices, où ils ne mettent que rarement les pieds, n'ont pas d'autre occupation que de s'entraîner. Amateurs en apparence, ils vivent en réalité du sport. La Fédération, les clubs subviennent à leurs besoins.

« On est allé de plus en plus loin dans cette voie. On dit couramment que tel club a signé un contrat avec tel athlète renommé. On a vu des joueurs illustres passer d'un club à l'autre, au gré des surenchères. Il arrive, parfois, qu'un club de troisième ordre mette tout à coup une équipe imbattable en ligne, c'est qu'à coup d'argent, grâce aux mécènes qu'il a su intéresser, il a pu engager deux ou trois de ces faux amateurs.



« A qui doit-on ces mœurs lamentables, sinon aux officiels qui placent leur orgueil à

accroître la gloire des organisations qu'ils dirigent? Ils pratiquent, tout comme les députés, la surenchère électorale; les membres du club, fiers des succès de leurs équipes, en font rejaillir l'honneur et, disons aussi le profit, sur leurs dirigeants. Car on gagne, dans cette carrière, considération, rubans à la boutonnière et une large vie de voyages, de banquets, de parades officielles, on se fait des relations utiles.

« Aujourd'hui, ces mœurs d'impresarisme s'étalent au grand jour. La Fédération règle les tournées, uniquement en vue de réaliser de belles recettes. Les prix des places sont fort chères et l'on recherche les théâtres, c'est le mot qui convient, les plus spacieux. On construira bientôt des cirques, comme à Byzance.

« Bien mieux, le roulement des équipes françaises qui se disputent les places pour le championnat, ne suffisant plus à l'ambition des officiels, on organise la tournée des équipes fameuses de l'étranger. Vous lisez dans les grands journaux que les « Buffles » du Zoulouland ou les « Onagres » du Mexique vont arriver à Paris pour combattre l'équipe française. Soyez certains que les « Buffles » ne viennent pas pour la gloire. Un prix est convenu, un traité est signé où tout est prévu, l'hôtel, la publicité et le pourboire des joueurs.

« On cite de ces tournées qui ont mobi-

lisé des capitaux considérables. La Fédération nationale de Rugby s'adresse à un banquier qui fait l'avance, à titre de spéculation. La recette escomptée couvrira les frais et laissera une marge de bénéfices, si tout se passe bien. Et l'on s'y emploie car l'importance de la recette est le but de tous les efforts. La Fédération cherche des engagements pour ses poulains, elle traite avec des managers. On les produira bientôt au music-hall, on spéculé déjà sur la prise cinématographique des grands matches.

« Une gestion heureuse, deux ou trois saisons favorisées par le beau temps, et la caisse de la Fédération regorge d'argent. C'est pour elle un moyen de développer ses entreprises, d'acquérir des terrains d'entraînement, d'organiser des fêtes qui rapporteront également.

« Cette activité qu'a-t-elle de commun avec le sport éducateur qui a pour mission de viriliser la race, de propager la santé, l'énergie morale? Pendant ce temps, l'éducation physique en France dispose d'un maigre budget et végète misérablement.

*
**

« Et les athlètes, dans tout cela, que deviennent-ils? Je vais vous le dire : Une foule de jeunes gens et des meilleurs, grisés par les

louanges des journaux sportifs, la publicité outrancière, tournent à l'acteur professionnel.

« Ils ne songent plus qu'à soigner leurs muscles précieux, à paraître à leur avantage dans les grandes compétitions, comme un ténor ou un danseur d'opéra.

« S'ils avaient embrassé une carrière régulière, ils ont vite fait de la reléguer au deuxième plan.

« On affecte de dire dans les biographies des champions qu'un tel, célèbre avant ou glorieux arrière, est ingénieur, architecte. Mensonge! Il l'a été, ou il s'apprêtait à l'être. Mais il ne l'est plus. Provisoirement, pense-t-il. L'imprudent! Comment résisterait-il à cette vie de succès qu'on lui ménage s'il a l'étoffe d'un grand joueur? L'officiel lui verse le miel de la flatterie, des engagements fructueux lui sont proposés. Cinq ans, six ans, s'écoulent. Il a perdu le goût de l'étude, il ne s'intéresse plus aux choses intellectuelles. Les poches bourrées de coupures de l'Argus, il savoure ses triomphes. Il devient vaniteux, insupportable.

« C'est un vrai cabot, en attendant qu'il soit un raté! Ce qui ne tarde guère, car la carrière d'un champion est brève. À trente ans, il est depuis longtemps fini. C'est une épave dans la société.

« À moins qu'il ne réussisse à se faufiler parmi les officiels. Mais ceux-ci serrent les

rangs. Il n'y a pas de limite d'âge pour eux, et quand on est dans la place on s'y cramponne le plus longtemps possible. Un barrage solide écarte les nouveaux candidats. Alors, le malheureux athlète, s'il est sans fortune, n'a plus que la ressource d'accepter une place humiliante de professeur de culture physique dans un cercle, dans un lycée; à la rigueur, il lui reste le journalisme sportif. Il cesse d'être l'égal des gentlemen qui, au temps de ses succès, l'accueillaient avec des flatteries.

« Une épave! Il a tenu à un fil que j'en fusse une, moi aussi, reprit Hellénus, avec un accent de tristesse indicible. Par bonheur, j'ai compris, un beau jour, que cette vie de champion qui fut la mienne trop longtemps, me menait tout droit à la déchéance. J'ai rompu avec ce milieu, j'ai refusé toutes les propositions et je me suis remis courageusement à la tâche, avec quelle peine, vous le devinez.

« Ah! le sport, en dépit des théories et des bobards de la presse, quelle belle machine à faire le vide dans les cerveaux! D'un garçon plein d'avenir, il fait une brute d'abord, un cabotin ensuite, et pour finir il laisse à la société un fruit sec de plus.

« Aussi, conscient du péril que j'ai couru et du mal que font ces mœurs détestables, ai-je gardé à l'officiel, cause première et suffisante du mercantilisme où s'engage de plus

en plus le sport régénérateur, une haine vigoureuse qui ne s'éteindra jamais. »



— Eh! bien, est-ce Byzance, oui ou non? reprit Paternie, en se tournant vers moi, d'une voix grave, un peu émue.

L'émotion de notre ami nous avait gagnés plus que nous n'osions le dire. Le tableau qu'il venait de brosser largement évoquait de façon saisissante les scènes d'une histoire trop connue, celle du Bas-Empire Grec, sombré dans la vénalité, la corruption, l'histrionisme.

Je voulus pourtant protester, ne pouvant croire que ces habitudes fussent aussi répandues qu'Hellénus, trop passionné peut-être, le disait.

— Voyons, mon cher, reconnaissez que nombreuses sont les compétitions où ne combattent que des joueurs parfaitement désintéressés. Dans chaque région de France, les sociétés locales ne sont mues que par l'amour du sport.

— Je ne le nie point, mais du fait que l'exemple vient de haut, vous verrez, on voit déjà, le point de vue de la recette primer toutes les préoccupations. La Bretagne, la Provence ou la Gascogne auront également leurs faux amateurs, voués exclusivement au

jeu, pour des exhibitions à grand rapport. Quel exemple cela propage-t-il en France, je vous le demande? »

— Eh! bien, moi, dit Paterne, je vais te le dire. Je n'ai pas de fils, mais ceux de mes collègues du Palais qui en ont ne cessent de se plaindre de l'influence désastreuse que le sport ainsi compris, exerce aujourd'hui sur la jeunesse. Les enfants ne rêvent plus que gloire sportive, ils aspirent à voir leurs portraits dans les journaux; soulever l'acclamation du public, être escorté à la sortie du terrain de jeu par les galopins et interviewé par les reporters, quel rêve! C'est autrement passionnant que la perspective de potasser des programmes de concours, de passer des examens et de vivre d'une vie bourgeoise médiocre.

« Ils abondent à présent ceux qui rechargent aux études ou s'y livrent mollement, encore que leurs parents les poussent sévèrement au travail. Mais avec quelle passion ils s'entraînent, ne redoutant aucune fatigue, ne reculant devant aucun sacrifice. Et, certes, l'on ne peut nier qu'à ce point de vue, cette jeunesse échappe aux vices qui pour nous offraient tant d'attraits. Ils sont sobres et chastes, sans effort, selon les exigences de leur entraînement, surtout les adolescents qui ont la foi sportive plus agissante que les adultes.

« Quand les parents s'inquiètent et font

observer à leur garçon que le sport n'est pas une carrière, le jeune homme un peu méprisant répond que le sport, outre la gloire, procure le profit. Il cite les noms de champions à qui l'on fait des ponts d'or.

« En général, ce bel enthousiasme, d'abord toléré, puis de plus en plus combattu par les familles à mesure que le temps passe, n'a d'autre résultat que de retarder les études du jeune homme et souvent s'il n'arrive pas à se ressaisir, à faire de lui un sujet médiocre, sans avenir.

« Par bonheur, quand l'aptitude physique trahit chez lui la vocation, il comprend qu'il n'est pas du bois dont on fait les grands champions et abandonne sagement son rêve impossible.

— Rien n'est plus exact, dit Hellénus, et Paterne voit juste. On peut affirmer, sans être taxé de mauvaise foi, que le sport apparaît aujourd'hui aux jeunes générations comme une forme de l'histrionisme, il excite en eux ce goût de paraître, de briller qui détruit chez l'individu le sens de la discipline sociale et le sentiment qu'il doit remplir un rôle utile dans la société. La France compte trop d'individualistes exaspérés, de faux artistes, d'amateurs et d'égoïstes dans son sein. Il est déplorable que la culture sportive qu'on nous donnait, à l'exemple de l'Angleterre, comme un moyen de préparer l'enfant à la vie sociale, de l'obliger de bonne heure à

prendre des responsabilités et des initiatives, soit détourné de son but par l'influence de ceux-là mêmes qui par leur âge et leur fonction devraient la maintenir dans la bonne voie.



— Cependant, mon cher Hellénus, insistai-je, il me semble que la distinction entre amateur et professionnel est bien faite pour parer à ces excès. Du fait que l'athlète, en principe, ne peut gagner sa vie par le sport, il est bien obligé de songer à un métier. Le remède serait justement de revenir à une observation rigoureuse de cette règle salubre.

— D'accord, mais vous le savez, nous vivons dans le mensonge. Si, pour garder au sport son caractère de jeu désintéressé, digne d'être pratiqué par le gentleman, l'homme du monde et celui des classes libérales on pose le masque de l'amateurisme, en réalité on recherche des fins mercantiles. Cette duplicité est la cause de tout le mal. Les Fédérations et les clubs, je vous l'ai dit, appointent indirectement quelques grands athlètes, mais si beaux que soient ces traités, ils n'en sont pas moins dérisoires eu égard aux énormes bénéfices que rapportent les spectacles sportifs. Et pour le reste des athlètes, on les utilise *gratis pro Deo*.

« Ce serait tolérable si tout cet argent

n'était employé que pour le plus grand avantage du sport. Mais combien d'industriels spécialisés en la matière en tirent profit, depuis les loueurs de chaises jusqu'aux firmes de cinémas!

« Ainsi, d'une part, cette conception du sport-théâtre nuit à la culture sportive, en spéculant pour des fins vénales sur le crédit moral d'une activité soi-disant nationale et moralisatrice; d'autre part, elle aboutit à une véritable exploitation de l'athlète.

« Le remède, je le vois au contraire dans l'élargissement du professionnalisme, qui écartera définitivement les faux amateurs parce qu'il se pratiquera à visage ouvert.

« Comme je préfère la ligne adoptée par la Fédération de Boxe. Pour des raisons qui tiennent sans doute à ce sport lui-même, lequel n'est pas exempt de risques, les grands boxeurs sont presque tous professionnels. Si l'impessarisme s'en est emparé, du moins les boxeurs qui se jettent dans cette carrière, participent-ils largement au profit. Mais justement, la perspective d'être classé professionnel irrémédiablement s'ils s'exhibent pour de l'argent enlève aux jeunes gens de la bourgeoisie toute illusion sur la carrière. Ils n'ont pas le prétexte du faux amateurisme.

« En revanche, la Fédération, en restant en dehors de tout trafic, veille à l'application des règles sportives, et garantit ainsi au pu-

blic la loyauté des combats qu'on lui présente. »

— Je crains tout de même que vous n'exagériez en faisant remonter à l'Officiel le mercantilisme sportif. A mon avis, le mercantilisme lui-même est un fruit de notre époque. Le sport a dû s'y adapter, sous peine de végéter. Les dirigeants, dont le rôle est tout d'organisation, ont été entraînés naturellement dans cette voie.

« Au fond, je me demande si les grandes manifestations sportives ne seraient pas condamnées à disparaître si le mercantilisme ne venait à leur aide. Le sentiment national et religieux des Grecs était le puissant moteur de l'Olympisme. Chez nous, quel ferment trouver au déploiement de cette activité, sinon l'appât du gain? Je n'envisage bien entendu les choses que sous l'angle de l'organisation. L'athlète, parbleu, a la passion du sport, mais la mise en œuvre des jeux sportifs exige de longs efforts, de grands frais. Quel homme assumerait ces risques si le profit ne l'encourageait?

« Aurions-nous eu un pareil engouement pour la boxe si des impresarii n'avaient organisé des rencontres sensationnelles entre boxeurs illustres, dotées de bourses somptueuses? C'est l'appât du gain également qui encourage un boxeur à se soumettre au dur régime de l'entraînement.

« De même, l'athlétisme qui, en principe,

devrait échapper au mercantilisme, étant à base d'éducation nationale, est en train de s'y abandonner. Les clubs ont des besoins financiers considérables que les cotisations ne suffiraient pas à couvrir. D'autant que le public s'engoue de plus en plus pour les matches, que ceux-ci sont devenus de véritables représentations en plein air, dont l'organisation est extrêmement coûteuse.

— Eh bien! que l'athlétisme en soit venu là, c'est ce que je ne saurais admettre. Quand on entend dans les discours proclamer bien haut la noblesse de l'idéal sportif et qu'on songe à toutes les combines qui se dissimulent derrière cette belle façade, on est un peu écœuré de cette comédie.

« L'Officiel, par ambition, par orgueil de diriger des associations puissantes et riches, a prêté les mains à ce mercantilisme, au lieu de l'enrayer. Maintenant il est débordé. Le sport tourne de plus en plus à l'industrie. Il fallait éviter soigneusement de se placer sur ce terrain, sous peine de favoriser les pires excès. On n'imité pas impunément les mœurs des hommes d'affaires sans devenir à la longue leur victime.

« Ainsi en a-t-il été pour les Jeux Olympiques. Cette admirable manifestation de solidarité internationale où le prestige de la France était engagé a été le point de mire des affairistes de tout acabit. Les considérations d'intérêt sont intervenues à chaque moment.

Le Comité National a rencontré de vives oppositions quand il a exposé ses plans, inspirés uniquement par le souci de l'idée sportive.

« Ah! c'est une des plus belles pages de l'épopée affairiste que l'histoire de cette organisation où l'on a vu aux prises la sublime idée olympique et le trafic aux mains crochues, au cœur sans scrupule.

« Le choix de l'emplacement, la construction du stade, les moyens de transport à mettre à la disposition du public, toutes ces questions furent autant d'occasions de rapines pour la cohorte des trafiquants qui gravitent autour de la chose publique. De louches intrigues pesèrent lourdement sur les résolutions à prendre et le Comité pensa cent fois à abandonner sa mission.

« Le résultat auquel on est parvenu ne répond nullement à l'intérêt général. Le stade est trop loin, pour que le populaire féru de sport puisse s'y rendre chaque jour, les places sont trop chères, trop cher également le prix du transport. Sur ce dernier point le Comité National avait, dit-on, exigé du Conseil municipal un tarif minimum. En dépit des promesses faites, les entrepreneurs de transport imposèrent leurs prix, au dernier moment.

« Et je ne vous parle pas des innombrables scandales qui ont fleuri autour des Jeux : les petits journaux en ont fait des

gorges chaudes. Par exemple, l'histoire de la piscine des Tourelles à elle seule mériterait un livre.

« Mais arrêtons là ce chapitre, car si nous entrons dans le détail, comme la sultane Scheherazade, nous aurions besoin de Mille et une nuits pour en venir à bout. »

CHAPITRE VII

LE DIVORCE DE L'ART ET DU SPORT

Les jours passent avec une extraordinaire rapidité. Comment n'en serait-il pas ainsi? Les heures sont tissées de plaisirs variés, du lever au coucher du soleil. Paterne et moi avec notre inséparable Hellénus nous épuisons jusqu'au bout le programme des Jeux Olympiques.

Leur attrait un peu austère à la longue, se double parfois de l'exquis régal que le Président de la Commission des Arts, le marquis de Polignac, offre aux fervents du sport dans le cadre original du Théâtre des Champs-Élysées.

Mon carnet de notes enregistre une étonnante suite de galas artistiques, des festivals de musique avec les virtuoses les plus célèbres, les orchestres les plus renommés. Ce fut une véritable exposition internationale de la musique. Tous les pays du monde étaient représentés par leurs meilleurs musi-

ciens. L'énumération seule me remplit d'admiration et d'enthousiasme : Festival de l'Amérique Latine, Cycle Beethoven, Festival Russe, Festival Roumain, Orchestre de Barcelone, Festival Mozart, Orchestre et Chœurs de Mengelberg, etc., etc. Et des virtuoses comme Wanda Landowska, Pablo Casals, Jacques Thibaud, Alfred Cortot, Robert Casadessus, George Enesco, etc., etc. Et des œuvres sublimes, exécutées dans leur intégrité avec une rare perfection : *L'Enlèvement au Sérail*, *les Noces de Figaro*, *Don Juan*, après quoi on eût accepté de mourir pour l'amour de Mozart, s'il n'y avait eu encore à entendre *la Passion*, de Bach, Debussy, un *Requiem* et *le Prométhée* de Fauré, la IX^e Symphonie et les grands compositeurs russes dont on ne sait lequel on préfère, en y comprenant Igor Stravinsky, lequel s'est dépensé au nom de la musique moderne, ouvrant la marche aux jeunes musiciens français, qui font à la fois succès et scandale : Auric, Darius Milhaud, Poulenc.

Mais que le sport fût le prétexte de cette débauche de beautés musicales, il ne manquait pas de gens pour s'en étonner, et en premier mon cher et stupide Paterne, qui ne pouvait rater cette occasion de se gausser des visées ambitieuses du Comité National, assez naïf pour s'imaginer que le stade est le conservatoire des purs esprits et des nobles intelligences.

— Vise donc, me dit-il un soir, sur un ton de blague montmartroise, bien indigne d'un membre du barreau de province, ces deux dilettanti affolés de musique!

Il me désignait du menton, avec un petit rire gouailleur, deux colosses sportifs qui, le plus ingénument du monde, se laissaient aller au bon sommeil, pendant que l'orchestre interprétait le drame symbolique de *Noces*, dont la froide géométrie socialo-musicale semblait donner un avant-goût du paradis soviétique.

À quoi je répondis que les sportifs n'avaient pas le privilège de dormir au concert et que je connaissais des gens distingués, se disant amateurs de musique, qui n'y font pas meilleure figure.

— Possible, reprit avec flegme Paterne, mais cela ne démontre point qu'un sportif accompli doive goûter nécessairement la grande musique. Je suis convaincu, au contraire, que le sport ne s'accommode bien que de la musique de Caf' Conc'.

Au fond, Paterne n'avait pas tout à fait tort. Nous le vîmes bien quelques jours après, comme on donnait la première représentation du *Train Bleu*, essai de spectacle chorégraphique et musical de Darius Milhaud, sur des thèmes sportifs, imaginés par Jean Cocteau.

Le talent du poète et celui du musicien, habilement conjugués, ont réussi à traduire

dans une œuvre scénique la geste sportive. Mais combien peu héroïque, en vérité, nous apparaît celle-ci ! Le pittoresque des costumes de sport, le rythme des jeux vifs, sautillants, alertes, ont incité le musicien à utiliser une langue musicale cocassement descriptive qui nous situe au music-hall.

On se figure mal, en effet, une interprétation chorégraphique et musicale de la natation, du golf, de la course à pied, du football, du tennis, du sport cycliste ou automobile, mettant en œuvre de larges accents pathétiques, ou encore la phrase mélodique au contour émouvant.

Et Paterne me fit remarquer qu'il triomphait cette fois encore.

Au cours de la représentation, il me désigna un groupe de jeunes gens vêtus avec une élégance efféminée, les lèvres peintes, les joues poudrées, qui se pâmaient devant l'œuvre spirituelle de Cocteau. A n'en pas douter, c'étaient là de ces esthètes qui appliquent intégralement l'enseignement platonicien du *Banquet*.

— Enfin, me dit-il, je vois pour la première fois se perpétuer la culture hellénique sous une forme non dégénérée. Ces jeunes gens m'ont bien l'air d'être les champions d'un jeu intime et charmant, dont si je ne m'abuse les organisateurs n'ont pas fait état dans le programme. Tu vois, comme la vie est ironique. Le seul sport de l'antiquité que

le tout-puissant Comité n'encourage point, me semble être particulièrement florissant.

— Paterne, Paterne, tu m'assommes. Allons au café continuer notre dispute, qui serait éternelle, si par bonheur tu ne rejoignais dans deux jours la province d'où je t'ai arraché si imprudemment.

En riant comme des gamins, nous descendîmes l'avenue Montaigne jusqu'à ce café du coin de l'Alma où il est de tradition, après le théâtre, d'aller savourer la fraîcheur du soir, agréablement prolongée par la fraîcheur d'un bock.

Ce fut Hellénus qui rouvrit le débat amorcé sur l'art et le sport.

— Il serait injuste, dit-il, de ne pas remercier Polignac des fêtes d'art incomparables qu'il nous donne. Personne n'aurait pu mieux réussir. Mais son souci d'associer le sport aux plus hautes manifestations du génie artistique me prouve bien qu'il partage l'illusion olympique dont nous avons été victimes nous-mêmes, je veux dire cette propension à imaginer le sport moderne sous les espèces de l'harmonieuse culture hellénique.

« En fait, notre sport moderne, activité de jeu artificielle, née sous le signe d'une civilisation industrielle, orientée vers le trafic et le profit ne donnera rien de noble et de grand en art, pas plus qu'au point de vue intellectuel et moral.

— Hélas, repris-je, ce n'est pas la faute du Comité International, qui a essayé d'apporter des vues fécondes dans ce sens.

« Je me souviens qu'au mois de mai 1906, le Comité tint au Foyer de la Comédie-Française une conférence consultative que présidait Jules Claretie, ayant à ses côtés Mounet-Sully et Bartet la divine. Des écrivains, des artistes, des hommes de sport étaient venus en grand nombre. La conférence se proposait d'étudier « dans quelle mesure et sous quelle forme les arts et les lettres pourraient participer à la célébration des olympiades modernes, et, en général, à la pratique des sports pour en bénéficier et les ennoblir.

« Un résultat tangible fut immédiatement obtenu : la conférence approuva le projet de joindre désormais aux Jeux Olympiques des concours d'architecture, de sculpture, de peinture, de musique et de littérature; la condition principale étant que les œuvres présentées devaient s'inspirer de l'idée sportive.

— Il est, certes, très beau de décréter que les œuvres d'art s'inspireront de l'idée sportive, dit Hellénus, encore faudrait-il que cette idée elle-même n'ait pas évolué dans un sens diamétralement opposé à l'Olympisme.

— Les congressistes de la Comédie-Fran-

çaise ayant posé le principe essayèrent de le résoudre. Ainsi, pour l'architecture, ils examinèrent d'abord la nécessité de créer un stade qui répondît aux besoins du sport moderne. On posa en principe que la base de départ de toute création nouvelle de ce genre devait être une prairie, entourée de tribunes élégantes, à laquelle serait rattachés les emplacements ou bâtiments spéciaux que comportait la pratique de chaque sport. Il va de soi que le portique et la colonnade devaient jouer un grand rôle dans le style d'architecture sportive.

— Eh bien! tu parles qu'ils s'en sont moqués des colonnades et des portiques, les architectes olympiques, rugit joyeusement Paterné.

— Triste, triste! proféra Hellénus, sans aucun accent de raillerie. Vous sentez comment, dès qu'on passe à l'application, les architectes de notre temps utilitariste s'inquiètent peu d'atteindre au style? C'est un problème d'impressarisme qui les préoccupe, loger le plus de spectateurs, dépenser le moins d'argent possible. De là les cambuses ignobles du village olympique; la baraque Adrian est le logement type de toutes les entreprises des businessmen modernes. Voilà où se fait sentir l'inconvénient d'aiguiller le sport vers des fins mercantiles. Chez les Grecs, où il était la manifestation d'un idéal religieux et national, il offrait à l'art une

occasion de se déployer dans tout son éclat et aux artistes le désir de se surpasser.

« Il n'en est pas de même quand il ne s'agit que de courir après une recette. Je gage que les autres arts ne trouvent pas davantage matière à s'enrichir avec le sport moderne?

— Probable, si l'on en juge par le sort qui fut fait aux projets du Congrès de 1906.

« Par exemple, les spécialistes de l'art dramatique envisageaient des représentations au grand air comme complément des fêtes sportives; ils conseillaient même aux sociétés de sport de cultiver la comédie afin qu'on recrutât parmi leurs membres les éléments d'une troupe de théâtre. Les chorégraphes déploraient que la danse eût évolué dans une direction si éloignée de l'athlétisme et ne dissimulaient pas qu'il serait difficile de l'y ramener. Ils se rabattirent sur l'art du cortège, à quoi le sport offrirait des thèmes nouveaux dont on tirerait sans nul doute un beau parti.

« Les sculpteurs semblaient mieux partagés, le sport étant la glorification du corps humain et le geste athlétique présentant une variété infinie de belles attitudes. En outre, la renaissance sportive permettait aux artistes de se retrouver dans l'atmosphère de beauté qui avait été si favorable à l'épanouissement de la statuaire antique. Il en était de même pour les peintres; non seule-

ment la grande peinture académique y vivifierait les sources de son inspiration, mais encore la peinture de genre y trouverait une abondante et pittoresque matière à utiliser.

« Pour la musique, il était évident qu'elle apparaissait comme la collaboratrice obligée des fêtes du muscle. La musique chorale, notamment, à la faveur des grandes manifestations sportives, pourrait reprendre dans la vie moderne la place qu'elle occupait jadis dans la vie antique. Quant aux écrivains, ils ne risquaient pas de manquer jamais de sujets, la psychologie sportive étant particulièrement féconde. Les poètes avaient derrière eux l'illustre exemple de Pindare, et, dans une époque aussi prosaïque que la nôtre, il fallait considérer le sport comme une source inépuisable de lyrisme. »

— Eh bien! s'écria Paterne, voilà l'occasion ou jamais de confronter les espérances avec les résultats. C'est une admirable leçon de choses que nous allons prendre. D'une part, des hommes épris d'art se réunissent et appuyés sur l'expérience historique des Grecs fondent sur l'union de l'art et du sport des espoirs magnifiques. D'autre part, la vie agit, la renaissance sportive suit son cours, les Jeux Olympiques deviennent une réalité. Qu'en est-il sorti? Allons, parlez, je suis là pour marquer les coups.

— Oh! à première vue, dit Hellénus, j'opine pour la faillite totale. Je me répéterai

mille fois, s'il le faut, mais d'un sport dégénéré, qui n'a plus rien de commun avec la culture, il ne peut rien sortir dont puisse s'enorgueillir l'esprit.

— Quoi qu'il m'en coûte, mon cher ami, repris-je avec tristesse, je suis obligé d'approuver votre pessimisme. Je suis bien placé pour répondre. J'ai eu l'honneur d'être membre d'un des Jurys, chargés d'examiner les envois de cette année aux divers Concours de littérature, de sculpture, de peinture, d'architecture, de musique, qui furent institués à la suite de la Conférence de 1906.

« Après une expérience de dix-huit ans, on peut affirmer de façon péremptoire que l'art et le sport n'ont pas réussi à se pénétrer l'un l'autre. Chacun suit son chemin solitaire et l'on n'est pas encore près de célébrer l'avènement d'un art sportif dans le monde moderne. Les cinq concours d'art des Jeux olympiques, auxquels les écrivains et les artistes de quarante-cinq nations avaient été conviés, n'ont réuni qu'un chiffre très restreint de concurrents : 14 pour l'architecture, 47 pour la sculpture, 44 pour la peinture, 46 pour la littérature et 17 pour la musique. Pour la musique, le jury n'a pas décerné de récompense; pour l'architecture, la médaille de vermeil n'a pas eu de titulaire. Dans l'ensemble, d'ailleurs, aucune œuvre de réelle valeur ne s'est imposée à l'attention des jurys.

— Cela est plus grave encore que je ne pensais, dit Hellénus. A quoi attribuez-vous ce lamentable échec?

— Il n'est pas douteux que les circonstances ne sont plus ce qu'elles furent au temps de la Grèce antique. La solennité des fêtes d'Olympie, auxquelles participait tout ce que l'Hellade comptait de citoyens illustres, incitait les plus grands artistes à saisir avec empressement une occasion exceptionnelle de se produire. Aujourd'hui, architectes, peintres, sculpteurs, musiciens, ont d'autres moyens de se faire connaître. Pour les écrivains et les poètes, la lecture individuelle s'est substituée à la lecture à haute voix, d'où l'inutilité, sinon l'impossibilité, d'en référer, pour juger du pouvoir d'émotion d'un morceau littéraire, à l'assemblée du stade qui se compose, en outre, de nations qui ne parlent pas la même langue et diffèrent considérablement par l'esprit. Enfin, la condition essentielle qu'on exige des œuvres présentées, à savoir d'être inspirées par l'idée sportive, a contribué, par-dessus tout, à raréfier les concurrents.

« Ici, nous touchons au point vif de la question et l'on est en droit de se demander : le sport moderne a-t-il été, autant qu'on le pensait, générateur de beauté? Assurément, tous ceux qui s'y livrent ont accru la perfection de leur corps, encore que nous ayons pu voir à Colombes bien des exemples de défor-

mation physique. Mais est-ce bien un idéal esthétique que recherchent la grande masse des sportifs pratiquants et ceux même qui se plaisent à ce genre de spectacle?

« En fait, c'est l'attrait du jeu, la fièvre de compétition, le culte du tour de force qui attirent le public quand il accourt en foule au stade. Ce n'est que par surcroît qu'il y découvre la beauté; encore n'en jouit-il qu'inconsciemment?

— Ah! ça, mais je commence à être fier de moi, dit Paterne en se rengorgeant. Sais-tu que tu répètes à merveille des paroles dont tu t'indignais fort quand elles passaient par ma bouche?

— Sois modeste, Paterne, mais il est vrai qu'on apprend à tout âge. Ah! la beauté, elle est bien, n'est-il pas vrai, la dernière chose dont on se soucie aux Jeux olympiques?

« Il est vain de demander aux architectes du concours d'art d'édifier sur le papier des projets de stades ou de bâtiments destinés à des fins sportives qui satisfassent à notre goût du beau, alors que les constructeurs de l'Olympie de Colombes n'ont obéi, comme nous l'avons constaté, qu'au plus grossier utilitarisme?

« Dès qu'il s'agit de réalisations, on voit les colonnades, les portiques, les statues, les autels votifs disparaître des projets et céder la place à la monotone et froide ordonnance

du ciment armé, du fer et des baraques démontables. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, notre époque de businessmen n'a pas reçu du sport une orientation nouvelle. Le mouvement sportif a pu influencer les méthodes d'éducation et de pédagogie, il a apporté tout un ensemble de problèmes ardues à l'impressarisme, il n'a nullement ramené à une conception esthétique la civilisation du progrès qui est la nôtre et qui tire, tout de même, de l'art de l'ingénieur et du charpentier, des effets de beauté utilitaire qu'on ne songe pas à nier.

« Quant à l'art du cortège que la Conférence de 1906 songeait à renouveler, il y a lieu d'en faire son deuil après le défilé des athlètes en veston.

— Oui, oui, passons, dit Hellénus, ce souvenir est trop attristant. Au fond de tout cela, il y a cette constatation, c'est que la renaissance sportive, malgré son extension formidable, n'a pas correspondu à un changement véritable dans nos mœurs. Elle s'est développée en marge de l'existence quotidienne, sans affecter notre manière de vivre sans influencer le mouvement des idées. L'athlète, ses exercices finis, remet ses vêtements de ville et se replonge dans l'atmosphère de son temps. De même, après avoir applaudi à un beau match, les spectateurs se retrouvent avec leurs passions et leurs goûts de civilisés.

— C'est pourquoi le sport, prisonnier de

nos habitudes de décence, autant que de l'aigreur du climat, n'a pu consacrer que dans une très faible mesure le triomphe de la nudité. Dans le stade même, l'athlète n'apparaît jamais complètement dévêtu. Le costume qu'il revêt obéit moins à des soucis d'esthétique qu'à des nécessités d'ordre pratique. Les tailleurs modernes, il est vrai, se pliant aux besoins nouveaux, sont parvenus à un certain style dans la coupe des vêtements qui traduit assez bien le caractère viril du sport.

« Quoi qu'il en soit, du fait de la renaissance sportive, l'artiste ne s'est pas trouvé placé dans l'atmosphère de beauté vivante dont bénéficiait l'artiste grec. De plus, le stade, loin d'être le centre de la vie de la cité, n'en est guère qu'une sorte d'annexe retirée, jouant, pour ainsi dire, le rôle de laboratoire de perfectionnement physique. Il en est résulté, pour l'artiste, la même difficulté que par le passé à étudier le modèle nu. Auguste Rodin disait que le sculpteur doit littéralement s'imprégner les yeux de la nudité vivante s'il veut apprendre à le représenter. Lui-même avait coutume de payer des modèles, hommes et femmes, dont la seule fonction consistait à évoluer devant lui librement et sans voiles. Il guettait patiemment l'instant où, d'un mouvement spontané, jaillissait la belle attitude.

« Il était donc parfaitement vain d'espé-

rer du sport moderne qu'il fournît à la statuaire des motifs d'inspiration favorables à son épanouissement. Le vêtement sportif, pour être plus élégant et plus ajusté au corps qu'il dégage mieux que le costume de la ville, n'en demeure pas moins très inférieur à la draperie, du point de vue esthétique. L'artiste se trouve toujours en face d'un problème d'atelier quand il veut fixer dans le marbre le mouvement d'un athlète, puisque la vue du stade ne lui fournit pas la vision de nudité intégrale dont il a besoin.

« Et cela est également vrai pour la peinture. Si l'Académie des Beaux-Arts, par une hypothèse imprévisible, envisageait de donner un jour comme sujet de prix de Rome un thème sportif, elle reculerait devant la nécessité de faire figurer des hommes en chandails et en culottes. Que si elle prescrivait aux logistes de les dépouiller de tous vêtements, ceux-ci ne trouveraient pas dans leur expérience des terrains de jeux des éléments suffisants pour nourrir leur inspiration; ils n'auraient pas plus de facilités pour représenter un athlète nu que pour peindre un Apollon ou une Andromède, les uns et les autres ne se rencontrant plus dans la vie.

— Tout de même, dit Hellénus, le sport moderne offre une matière aux artistes, mais dans les genres mineurs. J'ai vu de charmantes silhouettes de joueurs de tennis, et souvenez-vous des croquis si vifs et si prestes

du spirituel de Losque, mort à la guerre, qui illustre les matches de football avec un brio étourdissant. Il s'agissait moins de beauté que de pittoresque, voire d'ironie caricaturale. De même, j'entrevois une statuaire humoristique, des Tanagras sportifs, faits pour amuser et non pour émouvoir. Dans un autre ordre, un match de boxe sur un ring, violemment éclairé par les lueurs verdâtres des tubes à vapeurs de mercure, constitue un thème merveilleusement brutal et d'un modernisme aigu, propre à exciter l'intérêt d'un peintre réaliste.

— Tu ne me feras pas croire, dit Paterne, que la littérature tout au moins, n'arrive pas à tirer parti du sport. Les romans sportifs abondent. Je les trouve, d'ailleurs, pour la plupart idiots. On se borne à remplacer le jeune premier amoureux qui fut, jadis, ingénieur, officier, homme de lettres, par un champion cycliste ou un aviateur, lequel conquiert la célébrité, la fortune et par surcroît l'amour de sa belle.

— C'est assez exact, quoique certains écrivains soient plus intéressés par le milieu sportif qui leur fournit des descriptions originales que par la psychologie du champion, dont il faut convenir qu'elle est fort banale. Cependant, un thème sentimental paraît fécond entre tous, c'est celui qui place l'athlète entre le souci de sa forme et son amour pour une femme.

— Samson et Dalila, quoi!

— Tout juste, le mythe est éternel et d'une ampleur admirable et il serait à souhaiter qu'un grand romancier le mît en œuvre, car ce thème incarne l'idéal de chasteté et d'exaltation sublime à quoi aspire l'athlète, selon la vraie doctrine olympique.

CONCLUSION

LA CULTURE SPORTIVE DOIT SAUVER LE MONDE

Ici, Paterne, soulevant son bock d'un geste large le vida d'un air pénétré. Après quoi, il commanda une tournée nouvelle. Quand le service fut fini, dressant un doigt solennel, il commença en ces termes :

— Mes amis, l'heure est grave, c'est celle qui précède les adieux. Je vais demain retourner dans ma petite ville provençale ayant assisté à la célébration des Jeux Olympiques de la VIII^e Olympiade.

« Il y a trois siècles, né citoyen d'une des villes de l'Hellade, j'eusse considéré ce voyage comme un des événements les plus importants de ma vie. Aujourd'hui, je ne puis, hélas, en dire autant. J'ai beaucoup médité du sport avant de venir, je doute que mon sentiment change beaucoup.

« Mais une idée s'est fait jour en moi,

c'est que la renaissance sportive n'est pas ou n'est plus ce que tes dithyrambes me faisaient prévoir.

« J'ai l'impression nette que quelque chose de très grand, que Pierre de Coubertin et ses émules ont senti, prévu, propagé, qu'Hébert a mis au point avec une méthode remarquable, s'est trouvé complètement détourné de son beau destin par des circonstances qui tiennent au temps et aux hommes.

« Pour que je puisse, dans ma modeste sphère, par mes paroles, sinon par mes actes, contribuer à réparer le mal, explique-le-moi, Hellénus, toi qui t'es montré souvent mon allié dans la critique, et qui cependant sembles, avec notre ami, communier dans le culte du sport.

— Paterne, tu veux emporter mon testament, le testament d'un ancien champion dont les yeux se sont dessillés. Eh! bien, soit! Et puissent mes paroles, répercutées par tous les hauts-parleurs du monde, être entendues des responsables.

« Je dis, sans crainte d'être démenti, que la renaissance sportive, dont on pouvait espérer le salut du monde, a dégénéré entièrement.

« Du point de vue physiologique, d'abord, elle est en train d'aboutir au résultat contraire qu'elle promettait. L'exercice des muscles, sagement réglé, favorise un état d'équilibre corporel, qui se traduit par une

stabilité à la fois nerveuse, sanguine, sensorielle, d'où résulte une parfaite synthèse vivante, telle qu'elle s'épanouit chez l'homme primitif.

« Songez, par contraste, à ce que sont nos individus modernes, en général sensibles à l'excès, nerveux, enclins à la neurasthénie, débilisés, anémiés, etc., etc. Mais, dites-moi, si le sport, dans la voie où il marche, avec l'abus des spécialisations qu'exige la recherche du recordman, est fait pour atténuer ces tares? Combien de champions réalisent le type même de l'homme déséquilibré?

« Or, le point de vue physiologique, vous le savez, commande étroitement le point de vue moral. L'équilibre corporel, engendre un équilibre de l'âme, une sérénité d'humeur, quelque chose comme un état de grâce, à la faveur de quoi l'athlète est libéré des troubles sensuels et des inquiétudes malsaines.

« Hélas, nos sportifs, dévorés d'ambition, travaillés par la fièvre mauvaise du succès, gonflés d'orgueil, avides de jouissances matérielles, signe tangible de la réussite, en quoi sont-ils différents des hommes modernes? L'organisation sportive, basée sur la rivalité de jeux, tournant au sport-théâtre, au sport-exhibition, favorise l'éveil des passions impures; elle est ainsi la négation de la vraie culture sportive.

« Celle-ci, en effet, est une sorte de dia-

lectique physiologique qui nous achemine vers la maîtrise du caractère, la libération des sens, l'épuration de l'âme, c'est-à-dire vers le bonheur.

— Tout ce que vous dites, Hellénus, est la vérité même; il me semble entendre parler Hébert.

« Te souviens-tu Paterne, je t'ai vanté les charmes de ce merveilleux état de grâce physique et spirituel que j'ai mentionné avec un lyrisme naïf dans mon journal d'un néophyte au Collège d'athlètes?

— Ah! vous aussi, vous étiez parvenu à cette plénitude lumineuse que je ne crains pas d'appeler un état angélique? J'en suis ravi. C'est un fait, voyez-vous, qu'on n'a pas assez mis en lumière. Le sport manque de psychologues capables d'analyser, c'est-à-dire de faire connaître aux hommes l'exquise qualité du bonheur qu'il procure. Ce serait un puissant moyen d'y intéresser l'élite qui dispose d'un grand pouvoir de rayonnement.

— Comme je partage votre sentiment, Hellénus. N'est-ce pas un miracle que l'humanité ait pu retrouver à notre époque menacée, une source de bonheur aussi simple et qui implique essentiellement l'effort, sans lequel il n'y a pour l'être que stagnation et mortel ennui? On a ravalé jusqu'ici l'activité physique à une hygiène, point de vue terre à terre, car elle est en même temps, une hygiène de l'âme, autrement dit une discipline

qui accroît l'individu en l'excitant à se vaincre.

« Nos jeunes sportifs éprouvent, à n'en pas douter, cette volupté sévère. C'est là le mystérieux attrait qui les jette avec enthousiasme dans cette voie difficile, féconde en fatigues et si riche d'efforts qu'on peut dire qu'une certaine recherche de la douleur purificatrice est indispensable avant de conquérir le bonheur.

« Tu t'étonnais Paterne de ce paradoxal engouement pour des jeux où l'on s'éreinte et où l'on se fait mal, en saisis-tu maintenant l'aiguillon caché?

« Malheureusement, cette jeunesse ignore la noblesse morale de l'ivresse sportive et quel support pour le perfectionnement spirituel elle constitue, car jusqu'ici on n'a pas intégré le sport dans la culture dont il est l'assise incorruptible.

« La découverte sportive allait préparer à l'humanité le plus bel avenir, et voici que tout est compromis parce qu'on l'a détournée de sa fin véritable, parce qu'à la conquête du souverain bien qui est son seul et noble objet on a substitué la satisfaction des mesquines vanités humaines.

— Rien ne serait perdu, reprit Hellénus, si l'on en venait à la culture sportive. Et c'est possible, puisque l'homme qui a découvert la règle d'or est vivant et agissant, celui

que vous avez nommé, Hébert, dont j'admire la doctrine.

« Sa théorie de l'athlète complet, la méthode naturelle par laquelle il le forme, avec la condition essentielle de la nudité, voilà bien la dialectique musculaire qui conduit au souverain bien.

« Cette conception du sport est vraiment sociale et mérite le nom de culture. J'ajoute qu'elle seule ne trompe pas les individus et ne leur ménage pas de déceptions. Car enfin, toute culture doit être un soutien, un réconfort pour l'homme, un moyen de l'aider à traverser l'existence. La vie est longue, il faut après la jeunesse, qui n'est qu'un feu de paille, mener à bien le temps de la maturité. Le sport actuel, moyen de domination et de jouissance, qui ne fait qu'exalter l'ambition, ne laisse après elle que regrets stériles, usure du corps et amertume de l'âme.

« La culture sportive, elle, apporte à l'homme mûr l'habitude solidement implantée de maîtriser son caractère, et l'héritage d'un corps entraîné qui sait se défendre contre la vieillesse.

— Mais, dit Paterne, si cette découverte miraculeuse n'était qu'un anachronisme par une fatalité du destin; si, comme j'en ai peur, l'irrésistible évolution de l'humanité en nous construisant malgré nous des conditions de vie incompatibles avec cette méthode de perfectionnement rendait vaine la décou-

verte? Il semble bien qu'elle le soit, nous l'avons vu de nos yeux, nous l'avons dit. Eu égard à l'époque et au milieu, y a-t-il d'autre issue que Byzance? Je commence à en douter.

— L'objection est forte, j'en conviens, reprit Hellénus, je l'ai faite avec toi, Paterne. Mais nous savons aussi que les hommes luttent dans le domaine social pour modérer la tyrannie d'une civilisation industrielle et capitaliste qui transformerait le monde en un cercle de l'enfer. Le sport fournit une raison nouvelle à ce combat de libération. Le droit au sport doit être un des buts de l'humanité puisque celui-ci est la condition du bonheur, la sûre méthode qui prépare à la vie, telle qu'elle est susceptible d'avoir sa récompense en elle-même.

« Au reste, Paterne, j'admets qu'il y a un âge sportif, lequel se confond avec la jeunesse, après quoi le sport n'est plus que l'accompagnement harmonieux d'une carrière utile à la société.

« Cet âge sportif il faut le placer dans le cadre social, afin qu'il devienne l'étape fondamentale du développement de l'homme et du citoyen. On parle aujourd'hui du monde sportif, du milieu sportif, comme on parle d'une profession particulière, comme on parlerait du monde de la Bourse ou des tenanciers de jeux. C'est une sorte de luxe, d'activité somptuaire qui m'a tout l'air de devenir

scabreuse et illicite. Le milieu sportif, c'est toute la jeunesse avec ses maîtres et ses éducateurs ou ce n'est qu'une troupe d'acrobates.

— Bravo, dit Paterne, nous voici enfin d'accord. Ce qui me choquait obscurément dans le sport, c'était le caractère de passion tyrannique, exclusive, indépendante de toute valeur sociale que je lui présentais.

— Il est vrai, dis-je à mon tour, qu'il y a quelque chose de pourri dans le royaume du sport. Ce mouvement si vaste, qui accapare des milliers de jeunes gens, dans la fleur de leur âge, me paraît être de plus en plus en marge de la vie du pays. Il ne contribue ni à former une élite capable de jouer un rôle en France, il n'apporte à ses adeptes ni une conception utile de l'existence, ni directions intellectuelles, ni enseignement moral, bien plus, il les détourne de s'intéresser à quoi que ce soit de sérieux.

« L'unique attrait du sport consiste en somme à remporter des championnats et à battre des records. Le milieu sportif est totalement étranger à tout ce qui intéresse les autres citoyens. Politique, économique, art, science, tout cela le sportif s'en soucie fort peu. Les journaux spéciaux dont il se nourrit ne font, pour ainsi dire, aucune place aux événements qui constituent la vie des nations.

— En effet, dit Paterne, cela paraît in-

croyable, c'est tout de même l'exacte vérité. Dans ma petite ville, chaque matin, en me rendant au Palais de Justice, je rencontre des étudiants en droit qui vont au cours. Presque tous sont passionnés de sport. Ils marchent le nez plongé dans leur gazette rose ou bleue, et si intéressés par leur lecture qu'ils se heurtent aux passants.

« Quel événement capital y a-t-il donc ce matin dans les feuilles, me suis-je demandé la première fois que j'observai ce manège? J'ai vite ouvert mon journal, et comme par un fait exprès, il ne s'était rien passé de saillant dans l'univers ce jour-là.

« Depuis, j'ai compris que ce qui excitait l'attention fanatique de ces gaillards c'était des nouvelles dans ce goût : Machin tient la tête dans la course Paris-Bordeaux. ou l'Aviron Bayonnais a battu le Stade Toulousain par 3 buts à 0.

« Vous avouerez, mes amis, qu'il est un peu effrayant de voir l'espoir de la nation n'attacher de prix qu'à des billevesées de cette sorte? Le sport est l'opium qui endort la conscience sociale de la jeunesse; il verse au cœur des meilleurs, des plus ardents, l'oubli de leurs devoirs de citoyens. De ce chef il pèse fâcheusement sur la politique de la France. Rappelez-vous sous la Restauration, en 1848, sous le Second Empire, le rôle considérable de la jeunesse acquise aux idées libérales? C'est elle qui a fait la République.

« Maintenant, résultat de la pratique généralisée des sports, des milliers de jeunes gens ne savent même pas le nom du candidat de leur arrondissement.

« Si les choses sont restées dans le *statu quo*, après la guerre, alors qu'on pouvait à bon droit espérer un renouvellement total de la politique, c'est simplement parce que les générations qui viennent se moquent de tout ce qui n'est par leur plaisir égoïste.

« Ceux qui ont orienté le sport vers l'impressarisme sont encore ici les responsables. Ils ont énervé et dévoyé une jeunesse qu'on eût pu si bien rendre attentive au devoir social.

— J'ajoute, reprit Hellénus, que, dans ces conditions, le seul enseignement qui découle du sport est un arrivisme brutal, la conviction que le succès justifie tous les moyens, le mépris des faibles et l'apothéose des forts. Pour être complet, joignez-y le dédain de l'intellectualité, puisqu'un champion qui n'a pas fait d'études jouit d'une célébrité que lui envierait bien des savants et des artistes.

— Et comment mettre fin à ce mal redoutable?

— Je te l'ai dit, Paterne : réintégrer le sport dans le cadre social, le mettre à sa place parmi les moyens de formation de la jeunesse, lui donner le rang primordial dans l'œuvre éducative au lieu de le laisser s'exer-

cer comme ces activités clandestines, la noce ou les cartes, que les éducateurs feignent d'ignorer et pour lesquelles ils s'en remettent aux jeunes gens du soin de les découvrir. Mais ils ne s'aperçoivent pas que pour ces découvertes la jeunesse se fie à d'autres maîtres indignes, proxénètes ou roués, qui leur versent leur propre corruption. Dans le sport ces maîtres indignes ne manquent point, hélas! combinards ou gladiateurs, qui ont fait aujourd'hui de l'atmosphère sportive un air irrespirable où flotte on ne sait quelle odeur d'écurie de courses et le relent des officines de bookmakers.

« Songez à cet abus de la technique qu'on remarque dans le sport, à cette préoccupation exclusive de propager des recettes d'entraînement, des combines de turf; on discute sur la tactique du rugby, comme les habitués des cercles sur le tirage à cinq. Est-ce là le langage qui convient à la culture harmonieuse du corps et des facultés de l'âme?

— Prends garde, Hellénus, de ne pas tomber dans le vice inverse. Redoute de passer du sport de cirque au sport académique. N'oublie pas qu'en faisant de la culture physique une activité éducative, tu lui retireras inmanquablement son attrait.

— Certes, loin de moi cette pensée. Je sais que la jeunesse a horreur de la contrainte, de la chose utile et commandée, fut-elle toute de plaisir. Non, non, le sport doit rester la

propriété exclusive de la jeunesse. Il ne faut point transporter le stade à l'école, mais placer l'école dans le stade. C'est un renversement complet des valeurs d'éducation.

A la base, il y a le club où le jeune homme est maître, où il fait l'apprentissage de la vie sociale et des responsabilités. Et ce club tient ses assises dans le stade, le stade élargi, ouvert à tous, création de la Cité dont il est le cœur généreux, vibrant à toutes les préoccupations citoyennes.

« Réforme du Club, d'abord, qui cessera d'être une écurie ou un centre de dressage pour devenir un coin de la Cité vivante, un microcosme d'humanité où sur les assises de la culture sportive on tentera d'édifier la culture intellectuelle et morale de l'homme moderne.

« Pour la première, la plus grande liberté est laissée sinon à l'enfant, du moins à l'adolescent, mais à condition de lui révéler la noblesse de ces exercices auxquels il se livre avec fougue, de lui en montrer les prolongements spirituels. Je rêve de moniteurs qui auraient les connaissances des philosophes platoniciens. Et ce rêve n'a rien de chimérique.

« Est-ce que du stade en pleine activité, avec sa parure d'adolescents enthousiastes, capables de tant de sacrifices pour accroître leur valeur sportive, ne jaillit pas naturellement une mystique de pureté ? À ces adolescents, ennemis instinctifs du cabaret, du

tripot, de la maison de prostitution, il ne manque que de connaître la noblesse de leur état d'âme, d'en éprouver l'orgueil, d'en affirmer le ferme propos, pour être en possession d'un idéal et s'appliquer à le maintenir.

« Sur des bases pareilles, l'éducateur peut travailler avec fruit, qu'il soit instituteur primaire, professeur de lycée, maître spécialisé dans une technique ou docteur des Facultés. Et quels admirables disciples, nettoyyés des basses convoitises de l'animalité, dépouillés de leur malice de singes malfaisants, purifiés des miasmes que distille un corps crouissant comme l'eau des mares.

« Dans un stade semblable, fondation de la Cité, le jeune ouvrier — dites-moi — refuserait-il de s'ouvrir à un apport de connaissances qui lui serait transmis sans pédantisme, à un enseignement de l'idéal et de dévouement à la chose publique?

« Faut-il t'énumérer les autres produits spirituels du stade : l'amitié que crée l'émulation et l'admiration pour le meilleur; et cette autre amitié plus nuancée, possible entre l'homme que nous venons de façonner et la jeune fille améliorée par le sport qui a laissé tomber avec dégoût son masque minaudier d'allumeuse et de coquette fantasque?

« De bons esprits s'efforcent de découvrir le ferment d'idéal qui inspire à l'homme moderne ravagé d'individualisme, insensible à

la contrainte métaphysique, le sentiment profond du devoir et le goût de se dévouer joyeusement à l'ensemble social. Que ceux-là tournent les yeux vers le stade qui doit devenir le laboratoire de la plus noble culture humaine.

« Ainsi nous cesserons de fabriquer des histrions et des fruits secs et, peut-être, après avoir parcouru si vite le chemin qui mène d'Olympie à Byzance, reviendrons-nous plus lentement de Byzance à Olympie. »

FIN

TABLE DES MATIERES

PREMIÈRE PARTIE

	PAGES
I. — Rencontre de Paterne.....	5
II. — La Cour des Grands au Lycée de X....	14
III. — Journal d'un Néophyte.	34
IV. — Où, sans parvenir à convertir Paterne, je remporte une victoire.	52
V. — Où l'auteur émet quelques renseignements généraux sur la renaissance sportive en vue de commencer l'éducation de Paterne.	70
VI. — Suite des renseignements sur la renaissance sportive.	80

DEUXIÈME PARTIE

I. — D'Olympie à Colombes. Journal des Jeux Olympiques.	89
II. — Paterne donne l'assaut.....	101
III. — Journal des Jeux (<i>Suite</i>)	
I. — Le Stade de Babel.....	113
II. — La tragédie des cent mètres..	118
III. — Ritola, Nurmi au cœur d'airain.	121
IV. — Osborn, le nageur aérien.....	124
V. — Psychologie de l'Athlète.....	129
VI. — Quelques demi-dieux.	132
IV. — Commentaires Paterniques.	135
V. — Journal des Jeux (<i>Suite</i>).....	150
I. — A la Piscine des Tourelles....	152
II. — Sur les courts de Cosmopolis..	159
III. — La Sorbonne des Gymnastes..	163
IV. — Dans le désert du Vél' d'Hiv'..	166
VI. — La rancune d'Hellénus ou Psychologie de l' <i>Officiel</i>	169
VII. — Le divorce de l'Art et du Sport.....	191
CONCLUSION. — La culture sportive doit sauver le monde.	208

:: ACHEVÉ D'IMPRIMER ::
:: LE 20 OCTOBRE 1927 ::
: : SUR LES PRESSES : :
DE L'IMPRIMERIE MODERNE
:: 177, ROUTE DE CHATILLON ::
: GRAND MONTROUGE :

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637
U.S.A.

UNIVERSITÉ LILLE 2
FACULTÉ DES SCIENCES
ET DE L'ÉDUCATION PHYSIQUE
CENTRE DE DOCUMENTATION
9, Rue de l'Université
59790 RONCHIN : Tél. 03 20 88 73 62



004178



J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
PARIS — 9, Rue Antoine-Chantin. — PARIS

BOYLESVE (René) vol.	MARIUS et ARY LEBLOND voi.
Les Deux Romanciers 1	Les Martyrs de la République 1
CARCO (Francis)	L'Ecartèlement 1
Perversité, <i>roman</i> 1	JALOUX (Edmond)
COLETTE	L'Ami des Jeunes Filles, <i>rom.</i> 1
La Maison de Claudine 1	LÉVY (Jacob)
CHÉRAU (Gaston)	Les Pollaks, <i>roman</i> 1
L'Égarée sur la Route 1	Les Demi-Juifs, <i>roman</i> 1
DELARUE-MARDRUS (L.)	Les Doubles-Juifs, <i>roman</i> 1
L'Apparition, <i>roman</i> 1	LICHTENBERGER (André)
Le Pain Blanc, <i>roman</i> 1	Raramémé, <i>roman</i> 1
A côté de l'Amour, <i>roman</i> 1	Père, <i>roman</i> 1
La Mère et le Fils, <i>roman</i> 1	Rédemption, <i>roman</i> 1
Graine au Vent, <i>roman</i> 1	Les Centaures, <i>roman</i> 1
La Petite Fille comme ça, <i>rom.</i> 1	Le Cœur de Lolotte, <i>roman</i> 1
DORSENNE (Jean)	MACHARD (Alfred)
C'était le soir des Dieux 1	Le Royaume dans la Mansarde
ERLANDE (Albert)	<i>roman</i> 1
Le Crime et son excuse, <i>rom.</i> 1	Coquecigrole, <i>roman</i> 1
T. W. Fair, <i>roman</i> 1	Printemps sexuels <i>roman</i> 1
La Tragédie du Consolateur 1	MACHARD (Raymonde)
Les Mandié 1	L'Œuvre de Chair, <i>roman</i> 1
Ils jouaient à la Vie 1	De MIOMANDRE (Francis)
De LA FOUCHARDIÈRE	Le Greluchon Sentimental, <i>rom.</i> 1
et F. CERVAL	La Bonbonnière d'Or, <i>roman</i> 1
La Résurrection du Bouif, <i>rom.</i> 1	La Neufragée, <i>roman</i> 1
Tifs d'Étoupe et Nib de Tifs,	L'Amour de Mlle Duverrier,
<i>roman</i> 1	<i>roman</i> 1
Son Excellence le Bouif, <i>roman.</i> 1	Le Radjah de Mazulipatam 1
Le Bistro de la Chambre, <i>rom.</i> 1	Olympe et ses Amis 1
Une Poule au Volant, <i>roman</i> 1	RACHILDE
Le Bouif Errant 1	L'Hôtel du Grand Veneur 1
GILBERT (Marion)	J.-H. ROSNY Aîné
Celle qui s'en va, <i>roman</i> 1	Amour étrusque 1
La Trop Aimée, <i>roman</i> 1	J.-H. ROSNY Jeune
Celui qui reste, <i>roman</i> 1	La Métisse Amoureuse 1
Le Joug, <i>roman</i> 1	ROUQUETTE (Louis-F.)
Les Masques de l'Amour 1	Le Grand Silence Blanc, <i>rom.</i> 1
HERMANT (Abel)	La Bête Errante, <i>roman</i> 1
Les Epaves 1	Les Oiseaux de Tempête, <i>rom.</i> 1
LAURENT (Marcel)	L'Ile d'Enfer, <i>roman</i> 1
Les Tendresses Brisées 1	L'Épopée Blanche, <i>roman</i> 1
La Défensive, <i>roman</i> 1	La Chanson du Pays 1
Une Ombre sur le Miroir 1	